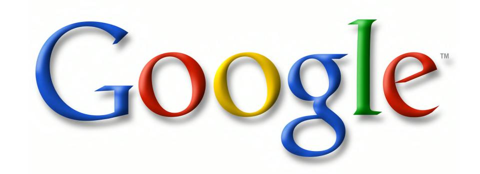
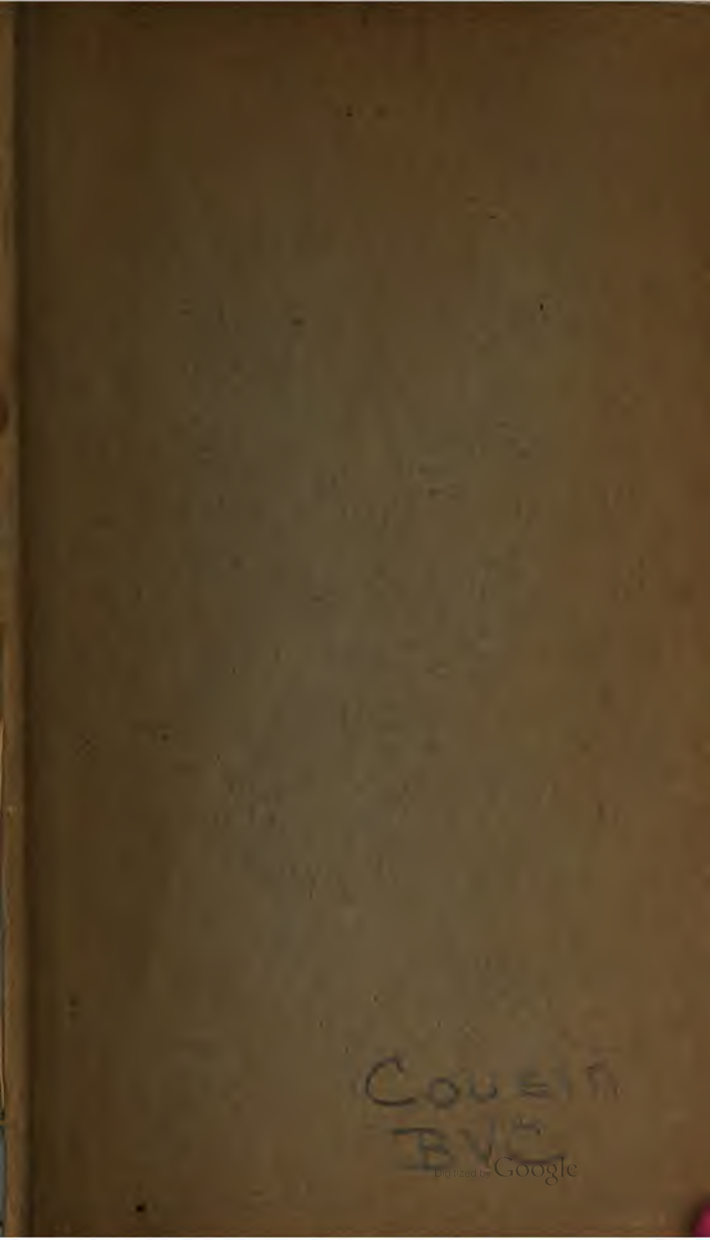





Cousin
BVC

HISTOIRE
GÉNÉRALE ET PARTICULIÈRE
DE LA GRÈCE,

CONTENANT *l'origine, le progrès & la décadence des Loix, des Sciences, des Arts, des Lettres, de la Philosophie, &c.*

PRÉCÉDÉE d'une Description géographique, de Dissertations sur la Chronologie, les Mesures, la Mythologie, &c.; & terminée par le parallèle des Grecs anciens avec les Grecs modernes.

Par M. COUSIN DESPRÉAUX, de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Rouen, de celle de Villefranche & des Arcades de Rome.

TOME SEPTIÈME.

Publiée par M. BURGOT, Prêtre François, Ami & Associé de l'Auteur.

À LONDRES:
De l'imprimerie de COX, FILS, et BAYLIS, Great Queen Street.
1801.





HISTOIRE
GÉNÉRALE ET PARTICULIÈRE
DE LA GRÈCE.

LIVRE VINGT-CINQUIÈME.

Religion, Gouvernement, Art Militaire, Commerce, Navigation.



RIEN n'eſt ſtable dans les choſes humaines : un mouvement perpétuel les agite & les bouleverſe ; le monde vieillit avec ſes erreurs, auxquelles le temps ajoute

sans cesse. La Grèce nous en offre un exemple frappant; elle qui reçut de l'Orient une religion fausse, mais simple, qu'elle surchargea de toutes les fables que l'imagination & le délire peuvent enfanter.

La sage antiquité rendit la vertu aimable, pour l'insinuer dans le cœur de l'homme : elle avoit personnifié les êtres animés, & embelli toute la nature ; l'abstraction même, chez elle, prit un corps, & se montra sous des formes agréables. La disette des mots, la stérilité de leurs significations, se firent bientôt sentir ; & ce ne fut que par les emblêmes, les symboles, l'allégorie enfin, qu'une imagination fertile & brillante put donner du corps aux pensées, établir des liaisons entre elles.

Particulièrement propre aux climats dont la chaleur exalte les esprits, & où la nature, fournissant surabondamment au peu de besoins qu'elle donne, laisse à l'ame la faculté de se replier long-temps sur elle-même, elle embrassa & la science des Dieux & les connoissances des hommes : la religion, l'univers, la morale; les arts; tout fut indiqué, représenté,

expliqué allégoriquement. La vérité & l'erreur, la raison & la folie, la vertu & le vice, les plaisirs & les chagrins, ne connurent plus que ce langage.

En arrivant dans la Grèce, les chefs de colonies y apportèrent leur culte symbolique : mais les peuples sauvages qu'ils cherchoient à civiliser, n'étoient pas en état de saisir des allusions fines & ingénieuses, productions des peuples savants & policés ; ils prirent tout à la lettre, &, dans leur cerveau grossier, des êtres chimériques acquirent de la réalité ; les Dieux passèrent pour autant d'hommes, aux bienfaits desquels l'univers devoit ses connoissances.

Si la savante Egypte eût conservé plus de relations avec les colonies sorties de son sein, peut-être cette erreur n'eût-elle point germé chez les Grecs. Leurs premiers instituteurs n'étoient, il est vrai, que des hommes sans lettres, qui ne purent donner que des idées informes de leur religion, aux peuples qu'ils retiroient de la barbarie. Les poëtes, seuls théologiens de ces temps reculés, contribuèrent encore par leurs

théogonies, à la propagation de l'erreur. Homère, Hésiode parloient des Dieux, comme ils eussent parlé des hommes: aussi, dans les temps que nous parcourons, la révolution étoit-elle entièrement achevée. Tous les Grecs rendoient leurs hommages à des hommes déifiés, & adoroient des êtres que souvent ils eussent rougi d'imiter.

Le bouleversement des idées religieuses & du culte, fut encore hâté par la confusion que firent les Grecs de plusieurs de leurs héros, avec des Divinités allégoriques, venues de l'Orient. Des poëtes, pour complaire à des familles distinguées, en avoient confondu les membres les plus illustres avec des êtres divins. Si Hercule, & les fils de Tyndare, qu'on savoit avoir vécu sur la terre, s'étoient transformés en Divinités, une analogie semblable ne permettoit pas de douter que Jupiter, Junon, Mars, &c. n'eussent été de même des êtres mortels.

Ce systême, qui n'étoit pas de nature à soutenir l'examen de la raison, fut combattu dès que les connoissances se furent introduites dans la Grèce; & la plupart des philosophes

rappellèrent l'allégorie. Mais n'anticipons pas sur les temps.

Après tout ce que nous avons dit de la religion Grecque, il ne nous reste à parler maintenant que de son calendrier (*a*).

L'établissement de plusieurs fêtes en mémoire d'évènements particuliers, de quelques hommes célèbres, &c. prouve, contre l'opinion de certains écrivains, que toutes n'étoient point relatives aux saisons de l'année, aux travaux qui la partagent.

Fêtes du mois Elaphébolion ou Mars.

Vers la fin d'Elaphébolion (*b*), arrivoit l'équinoxe du printemps: alors se célébroient les *Elaphébolies* en l'honneur de Diane la chasseresse (*c*). Les gâteaux qu'on lui offroit, avoient la forme de cet animal: c'étoit la plus

Athen. l. 14.

(*a*) Consultez l'Ouvrage de M. de Gébelin; & l'*Eortologion* de P. Castellanus, où l'on trouve les fêtes Grecques traitées avec un grand détail, & souvent les passages des auteurs anciens qui lui ont fourni les faits.

(*b*) Les mois Grecs répondent à deux des nôtres. Nous les supposerons ici commençant en même temps; afin que le tableau qui en résultera, soit moins confus.

(*c*) *Elaphébolé*, Perce-cerf.

grande fête des Phocéens, qui en racontoient ainsi l'origine.

Les Thessaliens vouloient soumettre à leur empire, les peuples de la Phocide : la guerre réduisoit ces derniers aux plus fâcheuses extrémités. Daïphante leur propose d'élever des bûchers, d'y mettre le feu s'ils sont vaincus, & d'y précipiter leurs femmes, leurs enfants, toutes leurs richesses. On fait part de cette résolution aux dames Phocéennes, qui l'approuvent tout d'une voix ; & Daïphante est couronné des mains de ses concitoyennes : les enfants ne montrent pas moins de patriotisme. Les Phocéens marchent à l'ennemi, l'attaquent avec fureur, en font un horrible carnage ; &, en mémoire de cet heureux évènement, ils instituent cette fête. Delà ce proverbe ; *le désespoir des Phocéens*, pour désigner un succès inespéré.

L'auteur du *Monde primitif* ne voit ici que la victoire du printemps sur les frimats de l'hiver, & les longues nuits qui commencent à disparoître. Les froids viennent du Septentrion : ce sont les Thessaliens, peuples situés au Nord des Phocéens qui les réduisent

à toute extrémité. Ils mettent leur confiance dans des monceaux de bois: en effet, de pareils ennemis ne se repoussent que par le feu. Daïphante ouvre cet expédient; ce nom signifie *flambeau brillant*. Mais pourquoi recourir à des allégories? Il étoit si simple, au moment où la nature se renouvelle, & où la saison permet de redonner la chasse aux animaux, de consacrer une fête à la Déesse des forêts! Les Phocéens placèrent, dans le temps le plus agréable de l'année, une solemnité établie en mémoire d'un évènement surprenant. La Grèce entière célébroit, non la victoire des Phocéens, mais le retour des beaux jours.

Dans la plus grande partie de la Grèce, les *Asclépies*, ou fêtes d'Esculape, se célébroient le 8 du mois Elaphébolion; mais nulle part avec autant d'éclat qu'à Epidaure, où elles portoient le nom de grandes *Asclépies*. On ne pouvoit placer plus convenablement la fête du Dieu de la santé, qu'au moment où tout reprend une nouvelle vie.

Polyæn. l. 1. c. 1.

Les 11, 12 & 13, les grandes *Dionysiaques* se célébroient avec une

pompe éclatante. Dans ce temps, où l'on commençoit à tailler la vigne, & où elle a le plus à souffrir des intempéries de l'air, on adressoit des vœux au Ciel pour sa conservation.

Les sectateurs du Dieu, vêtus de peaux de divers animaux, d'habits de lin, de grands bonnets ou mîtres; les uns assis sur des ânes, déguisés en satyres, en Pans, en Silènes; d'autres conduisant des boucs, des chèvres pour les sacrifices, célébroient les Orgies avec la plus bruyante ivresse, au son des flûtes, des trompettes, & des tambours de basque.

A Athènes, on célébroit également les Dionysiaques; mais avec beaucoup plus de solemnité que dans aucun autre lieu de la Grèce. Le soin de ce qui regardoit cette fête, appartenoit à l'Archonte-Roi. Le prêtre de Bacchus avoit la place d'honneur dans les spectacles, & les Athéniens comptoient leurs années du jour de ces fêtes. Ceux qui les célébroient, vêtus de peaux de mulet, couronnés de lierre & de pampre, armés de thyrses, & portant des flûtes ou des cymbales, se partageoient les différentes fonctions de cette religieuse folie. Les uns

Plut. de cupid. divit.

conduisoient le vieux nourricier de Bacchus, le Dieu Pan, & les satyres. Les autres, montés sur des ânes, erroient sur les collines, au milieu des déserts, sautant & répétant d'une voix précipitée & effrayante, *euoï saboï euoï Bacche, io Bacche*. Etoit-il d'autre moyen d'honorer le Dieu du vin, que de se livrer au trouble, à la frénésie que cause cette liqueur?

Les grandes Bacchanales s'appelloient *Urbaines*, parce qu'elles se célébroient au printemps, dans l'enceinte même de la ville. Les petites étoient aussi nommées *Dionysiaques champêtres*. *Æschin. adv. Ctesiph. Theophr.*

Dans les beaux siècles de la Grèce, on ennoblit les fêtes de Bacchus, par des jeux dignes de l'homme, & qu'on célébra avec beaucoup de magnificence: je parle des représentations théatrales, dont on trouve en Grèce & l'origine & le modèle. On venoit aux grandes Dionysiaques de toutes les îles & des autres villes, apporter les tributs. Athènes étoit alors remplie d'une multitude d'étrangers, auxquels il falloit procurer des amusements capables de soutenir la haute idée qu'on avoit de cette capitale: c'étoit aussi

un sujet d'émulation pour les poëtes, qui ne pouvoient, en aucun autre temps de l'année, avoir des juges en aussi grand nombre, ni mieux choisis. Dans cette fête, on portoit en cérémonie un vase plein de vin & orné de pampre, un chévreau & une corbeille remplie de figues. Le Phallus étoit encore un symbole propre à figurer dans les Bacchanales.

Les fêtes de Bacchus étoient en grand nombre. Outre celles dont on a parlé, il y avoit les *Lénées*, ou fêtes des pressoirs; les *Thalusies*, &c., &c. Les Messapiens avoient leurs *Bisbées*, ou fêtes de la taille des vignes, ainsi nommée de l'instrument qui servoit à cette opération.

Hesych.

A Rhodes, dans le printemps, les *Chélidonies*, ou fêtes de l'hirondelle, faisoient l'amusement des jeunes gens. Ils alloient de porte en porte, chantant la chanson de cet oiseau précurseur des beaux jours: on l'attribuoit à Cléobule de Linde. « Elle arrive l'hirondelle qui » amène le printemps & les belles » années. Elle a le ventre blanc, & le » dos noir. De votre maison bien » pourvue, donnez-lui des figues, du » vin, du fromage, du bled. L'hiron-

Athen. l. 8. c. 10.

» delle n'est pas dédaigneuse : elle
» prendra ce que vous lui offrirez.
» Elle est petite, & ne vous embar-
» rassera pas. Ouvrez, ouvrez à l'hi-
» rondelle ; car nous ne sommes pas des
» vieillards, mais des jeunes gens. » On
entendoit ce que cela vouloit dire, &
chacun se faisoit un plaisir de leur donner.

Voici ce que l'on chantoit à Colophon, en demandant les étrennes, au nom de la corneille. « Gens
» de bien, donnez l'étrenne à la
» corneille ; du bled, du pain, du
» vin, ce que vous voudrez. Don-
» nez à la corneille ce que vous
» possédez ; du sel, des liqueurs : elle vit
» de tout cela.... La jeune fille a donné
» des figues à la corneille, qu'elle soit
» recherchée de tout le monde ; qu'elle
» trouve un mari beau, magnifique :
» puisse-t-elle donner bientôt un fils à son
» vieux père, ou une fille qui puisse
» bientôt jouer sur les genoux de sa
» mère ! »

Munychion, ou Avril.

Plut. de glor. Athen.

Le 6 de Munychion, se célébroient à Egine, & en divers autres lieux de la Grèce, les *Delphinies*, en l'honneur d'Apollon. La sœur de ce Dieu fut honorée le 16 du même mois, sous le nom de *Diane Munychia*, en mé-

moire de ce qu'elle éclaira la victoire de Salamine. Les gâteaux offerts à cette Divinité, étoient appellés *Amphiphôtes* (a), parce que, pour mieux imiter la pleine lune, on y plaçoit en rond, des cierges allumés.

Id. in Phocion. Dans les *Diasies*, qu'on célébroit le 19, on conduisoit en grande pompe, des chévreaux à Jupiter.

Le mois étoit terminé par les *Démétries* (le 30), ou fêtes de Cérès; non celles où l'on se flagelloit avec un fouet d'écorce, mais où l'on honoroit *Athen. l. 12. Plut. in Demetr.* Bacchus, sous le nom de *Démétrius*. On représentoit sur le théatre, les voyages de ce Dieu dans la plus grande partie de la terre.

Thargélion, ou Mai. *Schol. Aristoph. in Equit.* Apollon & Diane étoient honorés le 6 de ce mois, dans les *Thargélies*, fêtes qui duroient deux jours. Les jeunes gens portoient des branches d'olivier entourées de laine, d'où pendoient des herbes, du pain, des légumes, des glands, du fruit d'arboisier, des figues, des phallus, des pots.

Le premier jour étoit une expiation pour Athènes. Deux hommes, ou

(a) Qui éclairent de tous côtés.

un homme & une femme, étoient conduits hors de la ville; ayant au cou, les hommes des figues noires, les femmes des blanches. Selon quelques auteurs, ces deux personnages, après avoir été battus & souffletés, étoient brûlés sur un bûcher, & leurs cendres jetées à la mer. A ce trait, qui paroît plutôt une satyre que la citation d'un fait, on ne reconnoît point les mœurs douces d'Athènes.

Cérès étoit adorée le même jour, sous le nom de *Chloé*, à cause de la verdure dont la terre a achevé de se couvrir, & de la beauté des bleds. Dans cette fête très-gaie, & accompagnée de jeux de toute espèce, on sacrifioit un bélier dans le temple de la Déesse. *Pauf. l. 1. c. 22.*

Le lendemain se célébroient les *Délies*, en l'honneur d'Apollon de de Délos. Les îles qui entourent Délos, y envoyoient des chœurs sacrés de musique, au commencement de l'aimable saison du printemps, lorsque le rossignol animoit les côteaux & réjouissoit les campagnes de ses chants. A Lacédémone & à Cyrène, on honoroit *Apollon Carnéen*, à l'autel où brûloit un feu perpétuel. Denys le Géographe, v. 526. *Plut. in Conviv. 7. sap.*

Athen. l. 4. c. 4. Les *Carnées*, qui duroient neuf jours, se célébroient avec un appareil militaire. On construisoit neuf cabanes de branchages, sous chacune desquelles soupoient neuf convives. On offroit neuf sacrifices au Dieu : tout s'y faisoit en ordre ; c'est-à-dire, au signal, ou au commandement. La manière dont on vivoit dans ces fêtes, fut long-temps frugale & austère ; mais, dans la suite, elle devint délicate & voluptueuse.

Dans les *Callynthéries* (a), on ôtoit la poussière des temples : on en nettoyoit tous les ornements. Le lendemain, on célébroit les *Bendidies*, en l'honneur de *Diane-Bendis* : fête Thracienne, que les Thraces même établis à Athènes, observoient avec soin, & que les Athéniens adoptèrent.

Le 25, les *Plyntyries* (b), fêtes célébrées comme les *Callynthéries*, en l'honneur d'*Aglaure* (c), ou plutôt de

(a) Καλλύνω, rendre beau, peigner, orner, &c.

(b) Πλύνω, qui signifie aussi *blanchir*.

(c) Aglaure, à qui ces deux fêtes étoient consacrées, signifie *saison brillante*. Il n'en est point en effet, dans l'année, de plus délicieuse.

Minerve, dont il paroît même qu'elles n'étoient que l'octave ou la clôture. Comme la Déesse étoit ce jour-là sans vêtements, on la voiloit, on la renfermoit, & ce jour étoit réputé malheureux.

Dans cette fête, on portoit des figues avec pompe, en mémoire de ce que la culture du figuier avoit procuré une nourriture plus délicate que le gland; ou parce que les figues étant alors dans leur maturité, on s'empressoit d'offrir à la Déesse les prémices des fruits.

Les *Scirrophories*, fêtes qui donnèrent le nom à ce mois, instituées le 12, selon les uns, en l'honneur de Minerve, selon d'autres en l'honneur de Cérès & de Proserpine, tiroient leur dénomination du dais blanc sous lequel étoit la Déesse tutélaire d'Athènes, & que portoient les *Etéobutades*, ou vrais descendants de *Butès*, frère d'Erecthée. Les jeunes gens tenoient des branches de vigne chargées de raisins: d'où les combats qui terminoient la fête, prenoient le nom d'*Oschophories* (d).

Scirophorion, ou Juin.

Schol. Aristoph. ad Concionatr. Harpocr. Suid.

(*d*) Ὄσχος, *ramus*.

Plut. de l'or. Athen. La victoire que les Athéniens remportèrent ce jour-là sur les Thébains, aux portes de Mantinée, ne fit qu'ajouter à la solemnité de cette fête. Les habitants d'Aléa en Arcadie, en célébroient une de la même nature, à l'honneur de Bacchus, dans laquelle, pour obéir à un Oracle de Delphes, on donnoit la discipline aux femmes.

Vet etymol. Harpocr. Dans les *Arréphories* ou *Herséphories*, en l'honneur de Minerve, quatre jeunes filles des familles les plus distinguées, & de l'âge de sept ans jusqu'à onze, vêtues d'habits blancs, brochés d'or, portoient les objets sacrés. Deux d'entr'elles, préposées pour broder le voile de Minerve, commençoient leur travail le 13 du mois Pyanepsion, le même jour qu'on célébroit les *Chalçées*.

Dans les *Bouphonies* (le 14 du mois), ainsi nommées parce qu'on n'immoloit que des bœufs, le sacrificateur, après avoir frappé l'animal, s'enfuyoit, laissant sa hache, à laquelle on faisoit le procès : cérémonie relative au temps, où la rareté des animaux propres au labourage, ne permettoit pas de les destiner aux sacrifices. Pauf. l. 1. c. 24.

Le premier de chaque mois étoit consacré à la Lune; mais le premier jour de l'année le fut d'une manière particulière: on y célébroit les *Hécatésies* ou fêtes d'Hécate: on dressoit des tables en son honneur, dans les carrefours, ainsi que devant les portes des grandes maisons. Ces tables étoient servies aux dépens des riches, & abandonnées au peuple, qui disoit ensuite qu'Hécate avoit mangé les mets qu'on y présentoit.

Hécatombéon, ou Juillet.
Schol. Aristoph.

A Argos, sous le nom d'*Hécatombées*, on célébroit la même fête, en l'honneur de Junon protectrice de la Ville. On immoloit cent bœufs, qu'on distribuoit ensuite au peuple. Des jeux, dont le prix étoit un bouclier d'airain, & une couronne de myrte, terminoient cette solemnité.

Le 6, étoit la fête & la naissance de Diane, à qui, par cette raison, le sixième jour de chaque mois étoit consacré; le 7, fête & naissance d'Apollon, qui recevoit les hommages du peuple, le septième jour de chaque mois.

Le même jour, 7, commençoient diverses fêtes relatives à Thésée; telles celle de Chonnidas son gouverneur;

le 8, celle du Prince lui-même; le 16, les *Sunoikies* ou *Métoikies*, en mémoire de la réunion des peuples de l'Attique; enfin les *Androgénies*, en l'honneur du fils de Minos.

Meurs. *Les petites Panathénées* se célébroient après les *Bendidies*: les grandes étoient fixées au 23 du mois Hécatombéon. Nous parlerons ailleurs des pièces de théatre qu'on donnoit au peuple pendant les petites Panathénées: observons seulement ici, qu'il étoit défendu d'assister à ces jeux, en habits de couleur ou teints.

Métagitnion, ou Août. On célébroit dans ce mois, les *Métagitnies* (a), en l'honneur d'Apollon *Métagitnien*, parce qu'alors des personnes de diverses tribus, campoient sous des tentes, & se réunissoient en société. Cette fête, portée dans l'Attique, par une colonie venue de Malte, étoit d'origine Phénicienne, nation chez laquelle le soleil fut le Dieu suprême.

Dans ce même mois, ou peut-être dans le précédent, on offroit des chiens

---

(*a*) Ce mot signifie *voisinage*, *action de voisiner*.

en sacrifice, à l'occasion des jours caniculaires: fête appellée, par cette raison, *Cynophonte* ou *meurtre du chien.*

Nous ne dirons rien des *Chronies* ou *Saturnales*, qui se célébroient à Rhodes le 16 de ce mois, sinon qu'on y sacrifioit un criminel condamné à mort. *Porph. in Theod. l. 7. Græc. affect.*

En Crète, dans des fêtes semblables, célébrées en l'honneur de Mercure, & qui portoient le nom d'*Hermées*, les maîtres servoient leurs esclaves à table. A Trézène, le mois Geræstion avoit plusieurs jours de fêtes, dans lesquels les citoyens, & les esclaves, que leurs maîtres traitoient, jouoient ensemble aux dez. *Athen. l. 14. c. 17.*

Ces lieux ne sont pas les seuls de la Grèce où l'on retrouve des Saturnales; &, sans recourir aux fables inventées par les anciens pour en expliquer l'origine, il ne faut que jetter les yeux sur ce qui se passe dans nos campagnes, pour la découvrir.

Lorsque les travaux de la moisson, chez nous, sont entièrement terminés, le maître donne un festin à ses domestiques, & ne rougit point de partager les plaisirs qu'il leur procure. Il en est de même dans certains pays, à la tonte

des bêtes à laine. Durant tout le cours de l'année, ceux de nos cultivateurs chez qui les richesses n'ont point encore détruit la simplicité des anciennes mœurs, ont pour convives les compagnons de leurs fatigues. Les Grecs, comme tous les peuples agricoles, commencèrent par être de petits propriétaires, cultivant eux-mêmes leurs domaines. Les mœurs qu'on voit dans nos campagnes, où n'a point encore pénétré le luxe corrupteur des villes, sont celles des premiers Grecs. La joie de voir toutes les récoltes terminées, & les productions à l'abri des intempéries, donnoit lieu à des fêtes qu'il étoit juste de partager avec ceux dont les travaux avoient concouru au bonheur commun : delà ces Saturnales, dont l'usage subsista long-temps, & s'est renouvellé sous d'autres noms, chez les nations modernes.

Athen. ubi sup. L'origine de celles que les Thessaliens célébroient sous le nom de *Pélories*, confirme ce que nous avons dit de l'ancien état de la Thessalie.

Pélasgus étoit occupé à un sacrifice commun à tous les Pélasges, lorsqu'un certain Pélore vint lui annoncer, qu'après un tremblement de terre

terre arrivé dans l'Hémonie, les monts Tempé ayant été engloutis, les eaux d'un lac qu'ils renfermoient, s'étoient écoulées dans le Pénée, & avoient changé en une vaste plaine, tout ce pays caché sous les eaux. Pélasgus fait préparer un repas magnifique. Chacun s'empresse d'y apporter ce qu'il a de meilleur: le prince lui-même, & les personnes constituées en dignité se font un plaisir de servir les convives, à la tête desquels étoit Pélore. Delà cette coutume de célébrer, en l'honneur de Jupiter Pélorien, un grand festin, où les maîtres servoient; d'y recevoir les étrangers, de briser les fers des esclaves. Ainsi nous est indiqué l'établissement de la culture dans la délicieuse vallée de Tempé. La douceur de son climat, les eaux du fleuve dont elle est arrosée, la beauté de ses campagnes couvertes de moissons, de troupeaux, d'habitations, en faisoient un séjour enchanté, qu'embellissoit encore la riante imagination des Grecs, & dont ils ne parloient qu'avec ravissement. Les voyageurs modernes ne contemplent pas non plus sans émotion, les aimables restes des innocents plaisirs qu'on y goûtoit.

Boëdromion, ou Septembre.

Plut. in Thes.

La victoire remportée par Thésée, sur les Amazones, donna naissance aux *Boëdromies*. Nous ne répéterons point ce que nous avons dit des fêtes d'Ariadne dans l'île de Naxe, ni de celles d'Eleusis qui se célébroient du 15 au 23. Le 4, étoient les *Eleuthéries*, ou fêtes de la *Liberté*. Quelle Divinité doit-on s'attendre à voir plus célébrer, que l'idole de la nation ?

Dans la suite, les *Charistéries* furent instituées le 12, en mémoire de la délivrance d'Athènes par Thrasybule ; à Rhodes, le 25 du mois Gorpiéus, le même que Boëdromion, celle du Soleil (les *Alies*), étoit une grande solemnité pour les habitants de cette île, qui se prétendoient de la postérité de cet astre. La veille étoit celle de Tlépolème, fils d'Hercule, & l'un des anciens rois du pays.

Maimactérion, ou Octobre.

Dans les *Maimactéries*, en l'honneur de Jupiter *Maimactès*, on demandoit au Ciel un hiver doux & benin. A-peu-près dans le même temps, étoient les *Proërosies*, ou fêtes des labours, en l'honneur de Cérès. Les *Proscairétéries*, ou fêtes *de la disparition de Proserpine*, devinrent celles des filles qui alloient bientôt

ſacrifier à l'hymen. La première apparition des grains levés, étoit, dans le même temps, ou, peut-être, dans le mois ſuivant, le ſujet des *Procharistéries*, ou actions de graces rendues par les Magiſtrats en corps.

Nous parlerons ailleurs des *Eleuthéries* ou *Parentales*, qui ſe célébrèrent à Platée, le 16, en l'honneur de ceux qui y versèrent leur ſang pour la défenſe de la patrie.

Pyanepſion, ou Novembre.

Le 7, on célébroit les *Pyanepſies*, ou fête des fèves, qu'on faiſoit cuire, & qu'on mangeoit enſemble. Théſée avoit rendu ce jour même, les derniers devoirs à ſon père. C'étoit donc une fête pour les morts, dont les fèves étoient le ſymbole: on en mangeoit dans les repas qui accompagnoient les funérailles, & qui en prirent le nom chez divers peuples. On portoit à cette fête, des *Ereſiones*, branches de l'olivier ſacré, entourées de bandelettes, & garnies de fruits de toute eſpèce. « Divine » branche, tu portes des figues & » du froment; le miel délicieux & » l'huile ſalutaire découlent de tes » rameaux ſacrés, & les vieilles trou» vent en toi, ce doux nectar dont

Heſych. Harpocr. Euſt. in Iliad. 2. Plut. in Theſ.

» elles s'enivrent, & qui les endort. »

On sait que les *Thesmophories* se célébroient le 11. Les *Apaturies* & les *Proërosies* étoient encore solemnisées dans le mois *Pyanepsion*.

Le 30, les *Chalcées* (a), qui portoient aussi le nom de *Pandémon*, à cause que les Athéniens la célébroient en corps, & celui d'*Athénées* parce qu'elles étoient consacrées à Minerve, Déesse des arts. Insensiblement elles ne furent célébrées que par les forgerons & les ouvriers en cuivre, en l'honneur du Dieu des forges.

Posidéon, ou Décembre.

L'hiver, temps où la nature semble tout refuser à l'homme, lorsqu'elle se recueille & prend de nouvelles forces pour lui faire de nouveaux dons, les hommes se rapprochent; la confiance s'établit entr'eux, les liens se resserrent, tout invite à des jouissances communes; les jeux, les fêtes se multiplient: celles du mois Posidéon se célébroient presque toutes en l'honneur du Dieu de la joie & de l'abondance, de Bacchus & de Cérès.

Dans les *Ascolies*, ou fêtes de l'ou-

(a) Χαλκὸς, airain.

tre, on sautoit d'un pied sur un outre rempli d'huile & de vin, & fait de peau de bouc, animal nuisible aux vignes. Les chûtes réitérées, excitoient les ris de la multitude. Celui qui parvenoit à s'y tenir debout, l'obtenoit pour récompense. Eust. ad Odyss. l. 10. Tzetz. ad Hes. op. & dies.

Les *Théoinies*, & les petites *Dionysiaques* dont nous avons parlé, étoient encore, ainsi que les *Lénées*, ou fêtes des pressoirs, des solemnités en l'honneur du Dieu du vin. Divers peuples de la Grèce célébroient cette dernière, & en particulier les Béotiens, qui donnoient même le nom de *Lénéon*, au mois de Décembre. On y distribuoit des couronnes aux poëtes: il falloit qu'ils y lussent, comme aux *Panathénées* & aux *Dionysiaques*, quatre drames, dont le dernier fût satyrique. Laërt. in Plat.

On ne connoît point le détail des *Posidonies*, fête en l'honneur de Neptune. Corsini place au mois Hécatombéon, les *Aloées*, ou fêtes des *Aires*, en l'honneur de Cérès, qu'Harpocration met au mois Posidéon: des femmes étoient chargées des cérémonies. Les Athéniens portoient alors à Eleusis, les prémices des aires. Quel- T. 2. p. 302. Eust. ad Iliad. 1.

ques-uns veulent que le culte de Bacchus fut joint à celui de Cérès, dans cette fête qui duroit plusieurs jours.

Alciphr. epist. Thaïs ad Thessal.

Gamélion, ou Janvier.

Dion. Areopag. ep. 8.

Etymolog.

Gamélion devoit être un des mois les plus délicieux de la Grèce. Il étoit destiné aux mariages : on y célébroit les *Protélées*, c'est-à-dire, les épousailles, ou les fiançailles ; car les noces s'appelloient aussi TÉLOS, *la fin*, *la conclusion*, *le but de la vie*. On donnoit le nom de *Gamélie*, au sacrifice qu'on offroit pour les jeunes gens qui devoient passer sous le joug de l'hyménée. Il se faisoit, en l'honneur de Junon, de Vénus, & des Graces ; des Graces sur-tout, Déesses aimables, auxquelles les jeunes épouses doivent sacrifier, si elles veulent subjuguer Mars.

Les pères & les mères conduisoient ce jour, dans la citadelle d'Athènes, au temple de Minerve, celles de leurs filles dont bientôt Junon devoit délier la ceinture. Ils faisoient des sacrifices pour leur prospérité : on les mettoit aussi sous la protection de Junon-Télée, de Diane, ou des Parques, Déesses auxquelles les jeunes personnes consacroient leur chevelure. Les filles d'Argos, coupoient également la leur dans

cette occasion, & l'offroient à Minerve : on peut même dire que toute Grecque, en se mariant, coupoit ses cheveux, emblême de sa liberté, & les consacroit à quelque Déesse, en la priant de lui pardonner de se mettre sous la sujétion d'un mari.

Les *Hydrophories*, le premier jour de ce mois, étoient une fête lugubre, en mémoire de ceux qui avoient été submergés par le déluge. Les Athéniens portoient en pompe, de l'eau qu'ils alloient verser dans une ouverture, ou gouffre, d'une coudée de largeur environ, près du temple de Jupiter, par où les eaux s'étoient écoulées. Ils jetoient ensuite dans le même gouffre, un gâteau de farine & de miel, comme une offrande aux Dieux infernaux. En ce lieu, Deucalion avoit élevé un autel à Jupiter-Sauveur.

Anthestérion, ou Février.

Hesych. *Pauf. l.* 1. *c.* 18.

Les 11, 12, 13, on célébroit, en l'honneur de Bacchus, les *Anthestéries*, la fête des fleurs. Ce Dieu joyeux étoit l'ame de tous les plaisirs ; & aucun temps de l'année ne les rappelle autant, & ne les favorise davantage, que celui où la nature se ranimant partout, fait renaître l'espérance.

Schol. Aristoph. in Acharn.

Les Pythégies. Le premier jour, on mettoit en perce le vin nouveau; on le goûtoit, on préludoit aux plaisirs du *père Lyée*. Après le sacrifice, on ne pouvoit refuser de vin à personne, pas même aux esclaves. L'homme sensible s'épanche dans les plaisirs, & lorsqu'il est heureux, il veut que tous le soient avec lui.

Les Choés. Le lendemain, au son des trompettes, au milieu de joyeux festins, on s'exhortoit à boire; un outre plein de la liqueur divine, & une couronne de fleurs étoient la récompense de celui qui le premier avoit vuidé une certaine quantité de coupes. Au sein des plaisirs, on n'oublioit point ceux avec qui on les avoient partagés pendant leur vie. Mercure Dieu des morts, recevoit des sacrifices; on s'acquittoit des devoirs envers les ancêtres par des libations, & des effusions funèbres. Le temple de Bacchus, fermé toute l'année, s'ouvroit ce jour-là. Les femmes, qui seules avoient droit d'y entrer, y célébroient des mystères, sous la conduite de l'épouse de l'Archonte-Roi.

Les Chytres. Le troisième jour étoit consacré à Bacchus & à Mercure. On offroit à ces Divinités, toutes sortes de légumes,

qu'on faisoit cuire dans de grands vases (*a*).

Enfin, le 30 étoit consacré à Jupiter *Milichius*, ou le Bienfaisant, en l'honneur duquel on célébroit les *Diasies*, hors de la ville.

Telles furent les principales fêtes des différents peuples de la Grèce. On pourroit en ajouter beaucoup d'autres : par exemple, les fêtes d'Adonis, qui se célébroient en l'honneur de Vénus & du favori de la Déesse. Elles duroient deux jours : le premier, passé dans la tristesse, désignoit la douleur qu'avoit ressenti la belle Cypris, de la perte de son amant. On s'en dédommageoit le lendemain, en passant la journée entière dans la joie. *Lucian. de Deâ Syr.*

Les Béotiens avoient tous les neuf ans, une fête en l'honneur d'Apollon, à laquelle ils avoient donné le nom de *Daphnéphories*, à cause du laurier qu'on portoit dans cette cérémonie. *Procl. chrest.*

Revenant d'Arné, pour se remettre

(*a*) Il s'appelloit *Chytres*, ou fête des pots. Ces cérémonies avoient encore le nom de *Néchusies*, funérailles ; & de *Thanatousies*, fête des morts.

en possession de leur ville, les Thébains défirent leurs ennemis, sous la conduite de Polématas qui vit, ou fit croire qu'il avoit vu en songe, un jeune homme qui lui ayant apporté des armes, lui ordonna d'établir tous les neuf ans, une fête en l'honneur d'Apollon. Soit que l'espoir d'être secourues par les Dieux, eût relevé le courage de ses troupes, ou qu'elles fussent effectivement plus braves que celles des ennemis, trois jours après cette vision, les Thébains sont victorieux. Le Dieu auquel ils se croyoient redevables de leur triomphe, ne fut point oublié : telle est l'origine de la fête dont nous parlons.

Un rameau d'olivier orné de fleurs, de couronnes de laurier, & surmonté d'un globe d'airain auquel étoient attachés d'autres globes moins considérables, faisoit le principal ornement de la fête. Le globe supérieur désignoit le Soleil, ou Apollon ; celui de dessous indiquoit la Lune ; les plus petits, les autres Astres, dont le cours annuel étoit représenté par trois-cents soixante couronnes : nombre des jours qu'on donnoit alors à l'année.

La fête de Diane *Brauronienne*,

ainsi nommée d'une bourgade de l'Attique, se célébroit tous les cinq ans. Les jeunes filles, seules ministres de la Déesse, depuis l'âge de dix jusqu'à celui de quinze ans, avoient un habillement couleur de safran. On contoit qu'anciennement, il y avoit dans la bourgade Phalaride, une ourse apprivoisée qui ne faisoit point de mal aux hommes. Une jeune fille jouant avec elle, en fut dévorée : ses frères irrités tuent l'animal à coups de flèches. Survient la peste, qu'on attribue à la mort de l'ourse. L'Oracle est consulté : le fléau cessera, dès qu'on aura forcé plusieurs jeunes vierges de se consacrer à Diane. Aussitôt une loi défend à toutes les filles, de passer dans les bras d'un époux, qu'elles n'aient été préalablement consacrées à la Déesse.

On pourroit encore nommer un grand nombre de fêtes; les *Agrionies*, les *Amphidromies*, les *Hyacinthies*, les *Helloties*, &c., &c., &c. : mais il suffit d'avoir décrit les principales.

Les nations agricoles eurent de toute ancienneté, des fêtes fixes, & plus particulièrement inspirées par la na-

ture : nous en avons vû en différens temps de l'année ; au commencement des mois où la lune reprenant son éclat, amène un nouvel ordre de choses. Les équinoxes & les solstices, le temps des labours & des semailles, des récoltes & du repos, enfin celui des divers travaux de l'année, eurent leurs solemnités particulières. Mais d'autres motifs encore influèrent sur la formation des fêtes : il falloit remercier les Dieux, des faveurs signalées dont on leur étoit redevable ; une victoire remportée sur les ennemis de l'Etat, quelqu'autre avantage remarquable, devenoit l'objet d'une solemnité qui passoit à la postérité la plus-reculée, & qui en attestoit la vérité.

Souvent l'Oracle consulté sur la cause de certains fléaux, ordonnoit l'établissement de fêtes en quelque sorte expiatoires : on cherchoit, en se rendant les Dieux agréables, à détourner les maux qu'ils envoyoient.

Les fêtes eurent encore un motif d'institution bien louable : en consacrant les belles actions des grands hommes, on invitoit les citoyens à marcher sur leurs traces. Qui méritoit

mieux des fêtes & des jeux, que les bienfaiteurs de la patrie!

Du Gouvernement.

Le Gouvernement des villes Grecques, à l'époque où nous sommes arrivés, avoit une toute autre base, que celle sur laquelle les chefs des colonies avoient fondé leur empire. Tous, sujets d'un Prince, las d'obéir & avides de commander, ces hommes fugitifs & errants, eurent à policer des nations barbares, qu'ils façonnèrent aisément au joug qu'ils venoient eux-mêmes de porter, & bientôt la Grèce vit dans son sein, presqu'autant de rois qu'elle avoit de cantons habités.

L'incursion des Hellènes bouleversa le pays, sans en changer le gouvernement; ces peuples féroces n'en connoissoient point d'autre: ils conquéroient, & se mettoient à la place des anciens possesseurs.

Le retour des Héraclides n'eut de différence, que l'honnêteté de son prétexte; leurs motifs & leur conduite étant les mêmes; les invasions, les saccagements furent semblables, &

le gouvernement ne changea point. D'Inachus, jusques long-temps après le siège de Troie, ce ne furent que royaumes entassés, & se succédant l'un à l'autre.

Comment donc la Grèce se couvrit-elle de républiques ? Quel évènement occasionna une révolution si singulière, si générale ? Comment l'ardent amour de la liberté s'insinua-t-il dans tous les cœurs ? Car l'exemple que Thèbes avoit donné du gouvernement républicain, fut enfin suivi de toutes les autres villes ; & si l'on en excepte Sparte, qui conserva ses rois jusqu'à l'entier asservissement de la Grèce, on n'en voit plus aucun chez cette nation fameuse.

Athènes paroît dans tous les temps attachée au globe, comme un point lumineux, lançant ses rayons sur toute la surface de la terre. Quoiqu'originairement gouvernés par des rois, ses citoyens avoient toujours montré du penchant à la démocratie. La forme de gouvernement introduite par Thésée, ne fit qu'augmenter ce penchant, auquel la mort de Codrus fournit un beau prétexte. Cependant, ce ne fut que peu-à-peu, & comme par dégrés, qu'ils parvinrent

enfin à se regarder comme le peuple le plus libre du monde.

L'amour de la liberté, cette idole des Athéniens, & dont l'enthousiasme se communiqua à toute la Grèce, fut peut-être l'effet du gouvernement introduit par Cécrops. Les peuples de l'Attique, divisés en douze bourgades, formoient en quelque sorte douze Etats différents, dont les Grands avoient l'administration. C'étoient de petites Aristocraties, présidées par un roi, dont le pouvoir restreint presqu'au commandement des armées, disparoissoit pendant la paix. Il étoit plutôt général que magistrat : il commandoit des soldats, plutôt que des citoyens ; car on ne peut appeller de ce nom, des hommes dont l'existence est toujours précaire, quand elle n'est pas fondée sur l'agriculture.

Erecthée l'introduisit dans ses Etats : les métaux alors ne furent plus uniquement employés à la guerre ; une partie se transforma en instruments de labourage. De nouveaux besoins se manifestèrent, les dangers s'accrurent, les loix naquirent & commencèrent à devenir l'expression de l'autorité. Les armes ne furent plus qu'un moyen de

s'assurer de la tranquillité. « Les » capitaines » dit un Auteur « qui, » sous le nom de rois, avoient joui » d'un pouvoir continuel pendant les » temps de guerre & de trouble, le » virent diminuer pendant la paix, & » leurs fonctions cessèrent en quelque » sorte. Ils voulurent, sans doute, répa- » rer la perte qu'ils faisoient, & retrou- » ver dans les citoyens, l'obéissance à » laquelle ils avoient accoutumé les » soldats; mais les peuples, de leur » côté, apprenant à sentir le prix de la » liberté civile, par l'abus même que » les chefs faisoient déjà de leur auto- » rité, craignirent d'être esclaves dans » des villes où les loix ne seroient » pas supérieures au magistrat. Plus » l'inquiétude dont les esprits étoient » agités, annonçoit une révolution » prochaine, plus les rois faisoient » d'efforts pour retenir le pouvoir prêt » à s'échapper de leurs mains. Mais la » rusticité de leurs mœurs, ne leur ayant » pas permis de se façonner aux secrets » de la dissimulation & de la tyrannie, » leur ambition souleva des hommes pau- » vres, courageux, & dont la fierté » n'étoit point émoussée par cette foule » de besoins inutiles, & de passions

» timides qui asservirent leurs descen-
» dants. »

Ce n'est qu'avec un sentiment mêlé d'admiration & de douleur, que l'on considère, d'une part, l'homme élevé au-dessus de lui-même, & de l'autre, dégradé & mis au rang des brutes; tout ce que la liberté a de sublime, & la servitude d'avilissant. L'esclavage est une tache à reprocher à tous les peuples de l'antiquité; mais, dans les premiers temps, il fut le résultat des qualités physiques; la force, &c.: chez les Grecs, réduit en loi, l'atrocité d'où il naît, accroît l'horreur qu'il inspire.

Si la propriété a pu être légitime parmi les hommes, ce n'a jamais été à l'égard de leurs semblables; à l'égard même d'un champ, elle ne fut un droit que par la culture: c'est sur ce fondement que les Grecs établirent leur autorité privée, leur indépendance réciproque, & enfin leur existence sociale. Delà ce mépris pour tous ceux qui, n'étant point propriétaires, ne pouvoient participer aux productions de la terre, que par l'emploi pénible de leur temps, ou les ressources du commerce & des arts. Delà tant de fêtes

agricoles, qui, transportées dans les villes, n'offrirent que confusion, parce qu'on ne vit plus le rapport des cérémonies, avec l'objet de leur institution.

Comme les principales colonies sortirent de la Grèce, dans un temps où l'esprit républicain commençoit à y dominer, elles emportèrent avec elles, cet enthousiasme de la liberté qui les animoit, & qui, dans les colonies Asiatiques, fomenta la discorde entre les Perses & les Grecs.

L'ancien gouvernement subsista chez presque tous les peuples de la Grèce, jusques vers le milieu des siècles que nous parcourons. Alors tout change de face. Auparavant, les Grecs étoient ignorants ; ils n'ambitionnoient point les conquêtes : ils s'instruisent ; la diversité des intérêts, la position des Etats, de nouveaux besoins modifient les opinions, changent les mœurs, influent sur la législation. Le progrès des arts, la naissance du commerce, l'introduction des sciences produisent une fermentation générale.

Lycurgue d'abord, Solon ensuite, marquent les grands traits qui assignent à chaque Etat, son caractère particu-

lier. Une nouvelle forme de gouvernement dévelope, avec l'ambition & la cupidité, l'esprit de faction, devenu depuis si commun : elle échauffe les esprits, & embrase le génie. L'éloquence devient une des sources les plus fécondes de la considération & du crédit.

Aux temps héroïques, la Grèce prenoit les armes, moins par ambition que par humeur : la vengeance plutôt que la politique les lui mettoit à la main. Etoit-elle satisfaite ? les injures étoient oubliées. L'usage des Grecs, de n'élever que des trophées peu durables, montre qu'ils ne vouloient point éterniser les haînes, & qu'ils pouvoient s'irriter contre leurs frères, mais non pas conserver dans leurs cœurs, d'implacables ressentiments. Le tribunal Amphictyonique avoit contribué à introduire cette harmonie, à la maintenir parmi tant de petits Etats. C'étoit un beau spectacle, que cent villes libres, indépendantes, ne formant qu'un même corps, & sûres de goûter les douceurs de la paix, à l'abri des dangers qu'il faut souvent courir pour la conserver. Mais toujours les hommes abusèrent de tout, &

Diod. l. 13. p. 154.

principalement de la puissance.

Sans autorité pour promulguer des loix, sans force pour les faire exécuter, peut-être un tribunal borné à une simple médiation, ne put-il entretenir plus long-temps la paix & l'union, parmi cette multitude infinie de Républiques divisées de vues & d'intérêts ; sur-tout quand l'opulence dans laquelle se trouvèrent quelques-unes d'entr'elles, leur eut inspiré des projets d'agrandissement. Alors disparut l'intérêt général, qui fut remplacé par l'intrigue & les factions. Mais laissons encore loin de nous ces évènements malheureux, qui courbèrent enfin toute la Grèce sous le joug pesant de la servitude, que depuis elle ne secoua jamais.

La ligue Amphictyonique n'avoit plus d'influence sur le bonheur de la nation ; les divisions sans cesse renaissantes, alloient enfin causer la ruine de ces petits Etats, ou les réunir dans une même main : un évènement étrange les empêcha de se détruire eux-mêmes, & suppléa en quelque manière, le ressort qui venoit de rompre. La terreur qu'inspira le grand Roi, fit taire les inimitiés, & ne permit

de penser qu'à la défense commune.

Delà les deux mobiles que nous verrons conduire les Grecs ; l'intérêt commun qui les réunissoit pour défendre la liberté contre les Perses, dont les efforts furent prodigieux pour la leur ravir, & l'intérêt particulier, d'où naissoient les divisions, & qui consistoit dans la prééminence qu'affectèrent certaines Républiques ; le droit qu'elles s'arrogeoient de règler les affaires les plus importantes, ou de commander les armées levées pour la défense commune. La Perse fut donc à la Grèce, ce que Carthage fut à Rome ; la cause de ses vertus, de ses exploits, tant qu'elle eut des raisons de la craindre ; celle de sa perte & de son déshonneur, dès qu'elle se crut en droit de la mépriser.

Pour juger les exploits des Grecs, pour apprécier leur vertu, il faut avoir une patrie, connoître la liberté, partager leur crainte de la perdre, leur enthousiasme pour la défendre. Toute la Grèce étoit libre ; sous leurs rois mêmes, les Lacédémoniens adoroient la liberté ; le pouvoir du prince n'anéantissoit pas le droit qu'a donné la nature à tout

homme, de n'obéir qu'à la raison. Ce qui contribua encore à faire chérir l'idole commune, fut ce goût vif, qui rendoit les particuliers aussi avides du commandement, que le public impatient du joug. Les villes qui avoient gémi sous les loix d'un tyran, savouroient la liberté avec ces délices qui naissent de la privation. Les usurpateurs concoururent à rendre la royauté odieuse. Les déclamations se dirigèrent contre cette forme d'administration; &, sur le théâtre d'Athènes, elle ne fut rappellée, que pour inspirer, au milieu même des jeux & des divertissements, l'horreur du gouvernement d'un seul.

Les Etats libres se crurent intéressés à ne pas souffrir chez leurs voisins, l'exemple d'une semblable domination: au milieu de l'enthousiasme qu'inspira un bien si précieux, ils offroient leurs secours à quiconque ne vouloit plus de rois. Une multitude d'institutions concouroit d'ailleurs à propager, chez les Grecs, & à perpétuer les mêmes principes, les mêmes opinions. Les jeux publics rassembloient le corps de la nation, comme les membres d'une seule famille; les liens sacrés de l'hos-

pitalité unissoient entr'eux les particuliers : même religion, mêmes sacrifices. Olympie, Delphes étoient les grands points de réunion pour les Grecs : mais il étoit impossible que, parmi ce grand nombre de républiques, il ne s'en trouvât une enfin, à qui la forme de son gouvernement ne donnât de l'ascendant sur les autres, & qui ne leur servît à toutes de point de ralliement. Sparte eût mérité cette glorieuse prééminence, si l'austérité de ses vertus n'eût dégénéré souvent envers les autres, en inhumanité. Cependant, la vertu a tant d'empire sur le cœur de l'homme, qu'elle conserve encore les hommages qui lui sont dûs, même lorsqu'elle est altérée. Sparte jouit du respect & de l'admiration de toute la Grèce : on dissimula ses torts, pour ne plus voir que ses grandes qualités ; &, pour nous servir des expressions d'un écrivain de nos jours, la dureté des Spartiates envers les citoyens d'Hélos & de la Messénie, ne fut regardée que comme des moments de distraction, qu'un long exercice de vertus avoit réparés.

Le commerce avoit fait peu de

progrès dans l'intervalle que nous venons de parcourir ; les Grecs étoient bornés en quelque forte au commerce intérieur : il sembleroit même que les nations qui florissoient dans la haute antiquité, par l'étendue de leurs relations, s'étoient concentrées. En se poliçant, les Grecs devinrent leurs propres artisans : des manufactures s'élevoient parmi eux ; déjà l'agriculture offroit les matières premières à l'industrie & au commerce. On savoit exploiter les mines, en façonner les produits ; & les Grecs pouvoient, sans avoir recours à des mains étrangères, se procurer la plupart des choses nécessaires à la vie. Déjà le pavillon Phénicien disparoissoit des mers de Grèce. L'histoire d'Eumée a fait voir que la manière de trafiquer des peuples avec les Grecs, au commencement de l'époque où nous sommes, étoit à-peu-près la même que celle des peuples modernes, avec les nations barbares.

Tout indique que les bornes du commerce & de la navigation, n'étoient pas d'abord aussi resserrées qu'elles le furent dans la suite, & que les connoissances géographiques des Phéniciens, & postérieurement

térieurement des Carthaginois, leurs successeurs, alloient beaucoup au-delà de celles de Strabon & de ses contemporains.

La plupart des Etats Grecs, ou n'existoient pas, ou étoient encore plongés dans la barbarie ; l'Europe entière ne présentoit qu'une vaste forêt, lorsque l'Égypte florissoit, & que de puissants empires partageoient l'Asie. La Grèce se poliça ; mais le nombre infini de petites sociétés qui la divisèrent, ne lui permit pas d'étendre son commerce : ses voyages de long cours se bornèrent à l'Adriatique & à la Mer noire.

Partout où les Grecs abordèrent, ils répandirent des colonies ; ils en peuplèrent les îles de l'Archipel, l'Asie-mineure, & l'Italie ; mais jamais ils n'eurent l'audace de méditer, ni de tenter aucune de ces entreprises que les grands empires seuls sont en état de conduire à leur fin.

Ils voyageoient peu : la pratique de l'hospitalité si religieusement observée parmi eux, en est la preuve. Long-temps avant que la Grèce eût des philosophes, Tyr avoit eu d'habiles navigateurs ; ses flottes avoient

Arat. Phæn. v. 40., &c. Ovid. Fast. l. 3. v. 107. Trist. l. 4. eleg. 3.

pénétré dans de vastes mers. Quelle navigation, les Grecs dirigés sur l'élément perfide presque uniquement par la grande Ourse, eussent-ils été capables d'entreprendre? Comment, dans les siècles qui sont l'objet de nos recherches, eussent-ils tenté de grands voyages, eux qui, du temps même de Xercès, croyoient Samos & les Colonnes d'Hercule à égale distance de l'île d'Egine, & qui, au-delà de Délos, ignoroient la route qu'il falloit tenir pour se rendre en Ionie?

Her. l. 8. c. 132.

Les lumières acquises par les peuples distingués dans la marine & dans le commerce, étoient soigneusement dérobées aux autres nations, par leurs avares possesseurs. Le but du commerce est le bonheur du monde entier, mais celui du commerçant n'est que son intérêt propre. Les connoissances se perdirent par une suite des révolutions générales. Les Grecs étoient loin de pouvoir suppléer aux Phéniciens. Longtemps, dans la Grèce, on s'occupa plus à bâtir des systêmes, & à raisonner sur la forme du globe, qu'à le parcourir; & l'époque où nous sommes est bien distante de celle où les conquêtes d'Alexandre, vinrent r'ouvrir les communications.

Cependant, comme nous l'avons déjà observé, la Grèce incapable de remplacer les Phéniciens pour le reste du monde, avoit fait assez de progrès dans la navigation, pour ne pas regretter ces premiers navigateurs.

Jusqu'au passage de Xercès en Europe, les établissements Grecs qui eurent quelque rapport au commerce, furent circonscrits par la Méditerranée & le Pont-Euxin; car toutes les colonies n'eurent pas pour objet, le soulagement de la métropole, ou la sûreté d'une place.

On distingue dans la Grèce, deux ordres de villes commerçantes (*a*). Les premières surent de bonne heure profiter de l'avantage de leur position, & tournèrent toutes leurs vues du côté de la mer: des flottes portèrent au loin leur commerce & leurs colonies. Les autres villes cultivoient l'alliance des premières, ou recherchoient la faveur des puissances étrangères, sous la protection desquelles elles fai-

(*a*) Consultez le *Mémoire* de M. MELOT, *sur les Révolutions des Îles Britanniques*, 3e part. t. 23 des MÉM. DE L'ACAD.

soient quelque trafic, & fondoient quelquefois des colonies.

Euseb. Chron. L'histoire a donné aux premières, le titre fastueux de maîtresses de la mer : elle nous a conservé le dénombrement de celles qui, jusqu'aux temps de Xercès, l'ont été successivement. Nous avons parlé dans l'époque précédente, des peuples que leurs forces maritimes rendirent redoutables alors. L'empire de la mer avoit passé depuis, des Grecs aux étrangers, & les Thraces étoient devenus les dominateurs de cet élément. (Dans le 9e. siècle av. J. C.) Il fut enlevé aux Barbares, par les Rhodiens, qui étendirent fort loin leur commerce & leurs colonies. Les côtes de la Cilicie, celles de l'Italie, de la Sicile, de l'Espagne, se virent fréquentées par des vaisseaux Rhodiens. Parthénope ou Naples, sur celles de la Campanie, Salapia dans la Pouille, Chone dans le voisinage de Sybaris, Roses sur la côte orientale d'Espagne, au pied des Pyrénées, & dont les Marseillois firent de très-bonne heure la conquête, rapportoient leur origine (*Strab.*) ~~à ces insulaires qu'on a prétendu~~, même au retour du siège de Troie, avoir donné aux îles Baléares, leurs plus anciens habitants.

Mais, ce qui mérite beaucoup plus d'attention, les Rhodiens furent non-seulement possesseurs de la mer ; ils eurent la gloire d'en être les premiers législateurs. Les premiers, comme on l'a déjà dit, ils soumirent à des règles constantes, les usages concernant le trafic maritime & la police de la mer.

On ignore quelles circonstances arrachèrent l'empire à un peuple si digne de le conserver. Les Phrygiens, les Egyptiens & d'autres nations barbares le possédèrent tour-à-tour, pendant un intervalle d'environ 150 ans, jusqu'à ce qu'enfin il fût rendu à la Grèce, par les Miléfiens. *Eusèb. Chron.*

Milet, l'une des premières villes de l'Ionie, qui se glorifioit de plus de quatre-vingts colonies, & qui du moins avoit donné naissance à presque toutes les villes anciennes de la Propontide & du Pont-Euxin, n'avoit pas porté tout son commerce vers le Nord, puisqu'on trouve encore ses établissements vers le Midi. Maîtresse de la mer, elle ouvrit à main armée aux Grecs, le commerce de l'Egypte, où elle bâtit Naucratis & Abyde. Le goût pour le commerce, que toutes ces colonies *Plin. l. 5. c. 19.* *Strab. & Steph.-Byzant.*

tenoient de leur métropole, les rendit dans la suite, métropoles elles-mêmes. C'est au commerce que Sinope, dans son origine foible peuplade de Miléfiens, dût cette puissance qui la mit en état de fonder de grandes villes; Trébizonde, entr'autres, devenue si considérable dans les temps postérieurs.

Xenoph. Exped. Cyr. l. 5.

Cependant les Miléfiens n'eurent, comme tous les autres peuples, qu'une existence bornée. Les Cariens leur enlevèrent, & gardèrent long-temps l'empire de la mer : de leurs mains, il repassa en celles des Grecs, qui le conservèrent jusqu'au temps de Xercès.

Euseb. Chron.

Lesbos parut 660 ans environ avant notre ère. Ses nombreuses colonies sur l'Hellespont, & sur la côte méridionale de la Thrace, feroient présumer que son commerce fut circonscrit dans ces limites : mais les Phocéens qui succédèrent aux Lesbiens, donnèrent un nouvel essor au commerce; ils parcoururent des mers jusqu'alors peu connues aux Grecs; ils découvrirent de nouvelles terres. L'Adriatique fut témoin de leurs efforts : ils bâtirent Vélie & Lagaria, sur les côtes de l'Italie; Marseille sur celles de la

600 ans av. J. C.

Her. l. 1. c. 163.

Gaule. L'Espagne même vit des Grecs pour la première fois. Les Phocéens pénétrèrent jusqu'à Tartesse, & obtinrent l'amitié du roi de cette contrée. Toute l'étendue de la Méditerranée leur fut connue : le Pont-Euxin les vit sur ses flots. Lampsaque, sur la route de cette mer, & Amisus sur ses côtes, les reconnoissoient pour leurs fondateurs.

Il ne nous reste aucune trace du puissant empire qu'eurent sur la mer, les habitants de Naxe. Les Erétriens d'Eubée figurent encore parmi ses dominateurs : Erétrie & Chalcis avoient établi des colonies dans la Macédoine. Les villes Grecques de la presqu'île de Pallène & des environs du mont Athos, honoroient la première comme leur métropole.

Eusèb. Chron. Strab.

Mais une preuve sensible des prodiges que peut opérer le commerce, est le haut dégré de puissance où parvinrent les Eginètes.

Peu de temps après le retour des Héraclides, les habitants de cette petite île du golfe Saronique, étoient parvenus à la rendre le centre du commerce maritime de toute la Grèce. Ils faisoient pénétrer jusqu'au milieu des terres, les objets de leur trafic : leurs

Strab. l. 8. p. 375. 376. Pausf. l. 8. c. 5. l. 2. c. 29. Her. l. 5. c. 83. Plut. in Themist.

vaisseaux abordoient à Cyllène, port de l'Elide : là, ils chargeoient leurs marchandises sur des mulets, & les transportoient ainsi jusqu'au milieu de l'Arcadie. L'aridité du sol de l'île d'Egine, avoit forcé les habitants à se livrer au commerce : la mercerie & les manufactures en furent d'abord les seuls objets. Leurs richesses augmentèrent insensiblement ; leur marine s'accrut ; ils eurent des flottes considérables, & furent regardés comme le peuple le plus puissant de la mer. Selon quelques auteurs, ils furent les premiers des Grecs qui mirent en usage les espèces monnoyées. Le commerce alors ne se faisoit plus seulement par échange : il falloit un signe représentatif de toutes les denrées ; & cette découverte, ou cet usage peut très-bien avoir été pratiqué d'abord par les habitants d'Egine, dont les monnoies d'or & d'argent étoient fortes & pesantes.

Marm. ep. 29. Ælian. v-h. l. 12 c. 10. Strab. l. 8. p. 376. Pol. l. 9. c. 6. Hesych.

L'opulence de ces insulaires ne dût pas laisser long-temps Corinthe indifférente, sur les moyens par lesquels ils se l'étoient procurée. Située avantageusement pour servir d'entrepôt à tous les peuples de ces contrées, elle avoit su, dès les temps anciens, amasser de

Iliad. l. 2. v. 77. Thucyd. l. 1. Strab. l. 8.

grandes richesses. L'isthme qui unissoit le Péloponnèse au continent de la Grèce, rendoit cette ville qui le commandoit, une place importante : car le commerce se faisoit alors plus par terre, que par mer. Quand il prit une voie plus courte, & moins dispendieuse, les Corinthiens changèrent la manière de le faire : ils construisirent des ports & armèrent des vaisseaux. Déjà Corinthe avoit dans son sein, tous les agents d'un grand commerce ; il ne lui manquoit que des armateurs : ses richesses, & ses deux ports dont l'un, communiquant à la mer Ægée, lui ouvroit des relations avec les îles & l'Asie-mineure, l'autre sur le golfe de Corinthe, avec l'Italie, lui valurent une préférence qui ôta aux Eginètes, tout espoir de commerce : aussi le rôle que jouèrent ces derniers, fut-il aussi court que brillant.

Les colonies de Corinthe ne se bornèrent point à des établissements voisins de la métropole : leurs limites furent, au Septentrion, la côte d'Illyrie où étoit Apollonie ; à l'Occident, la côte orientale de la Sicile où florissoit Syracuse ; à l'Orient enfin, Potidée sur la côte occidentale de la presqu'île

de Paſſène. Admirons Corinthe d'avoir ſu ſe borner à des conquêtes de cette eſpèce, elle qui, par ſa ſituation, partageant la Grèce, & dominant ſur deux mers, ne fut point tentée d'uſer de ces avantages, au préjudice de ſes compatriotes. Si les Corinthiens parcoururent le monde, ce ne fut pas pour le dévaſter : riches, ils ſurent jouir de leur abondance. Les temples de Corinthe, ſes palais, ſes théatres, ſes bains, ſes portiques, conſtruits du marbre le plus rare, & par les plus ſavantes mains, annonçoient une des cités les plus opulentes de la Grèce. Dirons-nous qu'elle en fut auſſi une des plus voluptueuſes ? N'eſt-il donc aucun milieu entre être les deſtructeurs des hommes, ou leurs corrupteurs ?

La Grèce paroît au milieu de tant de colonies, comme une mère au milieu d'une nombreuſe famille. Les anciens comparoient ordinairement les devoirs des colonies envers leurs métropoles, à ceux des enfants envers leurs pères ; & cette comparaiſon eſt juſte & touchante ; car il ne faut pas aſſimiler les colonies Grecques, à celles de certains peuples modernes, qui ne ſont, à proprement parler, que des

Dion-Hal. l. 3. Tim. ap. Polyb.

comptoirs établis par des compagnies, dans l'intention de s'enrichir par le trafic, ou l'exploitation de quelques terres.

Chez les Grecs, au contraire, une surabondance de population, forçoit de temps en temps, une partie des citoyens à étendre au loin la cité, ou à s'en faire une nouvelle; mais l'obligation où étoit la métropole, de protéger & de défendre ses colonies, ne portoit aucune atteinte à leur liberté. La tendresse d'une part, le respect de l'autre, étoient les seuls liens d'un attachement réciproque; & jusqu'à ce que les secousses violentes & successives de l'ambition, eussent renversé l'édifice de la prospérité publique chez les Grecs, les métropoles reconnurent toujours ces principes. La primogéniture nationale ne leur donnoit que des droits honorifiques, tels que l'*auspication* dans les sacrifices, & la préséance aux jeux publics.

Dans les démêlés de Corcyre avec Corinthe sa métropole, Thucydide fait parler ainsi, devant le peuple d'Athènes, les députés de la première ville. « Si les Corinthiens L. I.

» vous disent qu'il n'est pas juste de
» nous recevoir dans votre alliance,
» parce que nous sommes leur colonie;
» ils doivent apprendre qu'une colonie
» n'est obligée de respecter sa métro-
» pole, qu'autant qu'elle en est bien
» traitée. Si au contraire elle en reçoit
» de mauvais traitements, elle devient
» son ennemie. Ce n'est pas pour
» être son esclave, qu'elle a été envoyée,
» mais pour jouir d'une entière liberté,
» avoir les mêmes droits, les mêmes
» prérogatives que sa mère patrie. » —
« Nous n'avons pas établi des colons
» dans l'île de Corcyre » répondent
les ambassadeurs Corinthiens « pour
» en être insultés, mais afin qu'ils nous
» respectent comme leurs chefs ». Or
de quelles insultes se plaignoient les
Corinthiens? De ce que les Corcyréens
ne leur cédoient point la préséance
dans les jeux publics, & négligeoient de
commencer par eux, dans la distribution des victimes, usitée après les sacrifices: hommages rendus aux métropoles, érigés en loi, & consacrés par l'usage. La conformité des rites & des principes religieux, fortifioit encore ces sentiments: une colonie devoit toujours respecter l'origine de son culte & de ses Dieux.

Tant que les métropoles se renfermèrent dans les bornes de la sagesse : elles s'en tinrent à ces marques de déférence ; mais, quand elles voulurent opprimer les colonies, en établir de nouvelles, & les faire servir d'instruments à leur ambition ; alors elles changèrent de systême : ce furent des mères dénaturées, dont les fureurs causèrent de grands maux à la Grèce, & dont elles-mêmes devinrent les victimes.

Progrès de la Navigation.

Thucyd. l. 1.

Dès que les Grecs se furent mis à trafiquer sur mer, Corinthe équipa des vaisseaux, pour donner la chasse aux pirates, & protéger le commerce. Devenue l'entrepôt de toute la Grèce, elle s'occupa à perfectionner la navigation. Bientôt les fruits de son application se manifestèrent : les Corinthiens, au lieu de simples galères, osèrent construire des bâtiments à trois rangs de rames, dont leur avoit peut-être donné l'exemple, vers la vingtième Olympiade, Aminoclès leur concitoyen, qui, pour les Samiens, avoit imaginé les premières Trirèmes, ou Trières, dont l'antiquité fasse mention. Mais, soit inexpérience, soit force de l'habitude, soit peut-être l'idée d'une

moindre utilité; les Grecs firent d'abord peu de Trières, quoiqu'ils missent en mer de nombreuses flottes.

On voit, depuis l'établissement de la nouvelle marine, une bataille entre les Corcyréens & les Corinthiens. Cette action mémorable, qui date de l'an. 660 avant Jesus-Christ, est le plus ancien combat naval dont il soit question dans les annales Grecques. Les Ioniens disputent ensuite l'empire de la mer à Cyrus; Polycrates, tyran de Samos, équipe une flotte considérable, & fait la conquête de l'île de Rhénie; une colonie de Phocéens s'établit à Marseille, & gagne sur mer, une bataille contre les Carthaginois: mais, dans toutes ces actions, les Trières furent en petit nombre, & de peu d'usage. Les forces navales consistoient principalement en vaisseaux longs, ou *Pentécontores*, semblables à ceux qui furent employés dans la guerre de Troie.

Ce ne fut que peu de temps après celle des Perses, & la mort de Darius successeur de Cambyse, que les Trirèmes devinrent communes. Les Souverains de la Sicile, & les Corcyréens, en armèrent une grande quantité.

Telles furent les flottes les plus considérables de la Grèce, avant l'expédition de Xercès : jusqu'à cette époque, les Athéniens & les Eginètes n'avoient eu que de petits vaisseaux, la plupart à cinquante rames.

Nous avons vu le premier de ces peuples ne s'occuper que de lui-même, pendant le long intervalle que nous parcourons : Athènes n'avoit alors ni commerce ni marine. Malgré tous les soins de Solon pour encourager les arts & les manufactures, la pauvreté de l'Attique empêcha, durant plus d'un siècle, de sentir l'effet de ses règlements; & cette Ville si fameuse dans la suite, par sa marine & son commerce, ne date, à cet égard, que de la première expédition des Perses. *Plut. in Solon.*

Nous n'avons point vu la Laconie figurer parmi les Etats commerçants; l'esprit des loix de Lycurgue, étoit incompatible avec le commerce & la marine : des circonstances locales s'opposoient d'ailleurs à ce que les Spartiates eussent une marine formidable. Leur territoire, quoiqu'environné de la mer en très-grande partie, n'avoit que des côtes mal-saines, semées d'écueils & *Strab. l. 8. Thucyd. l. 1. Plut. Lacon.*

de rochers; qu'un havre peu vaſte, & peu commode. La néceſſité ſeule les porta dans la ſuite, à avoir des vaiſſeaux: encore s'en dégoûtèrent-ils promptement. Sparte contente d'élever dans ſon ſein, une milice capable d'en impoſer à toute la Grèce, laiſſoit à d'autres, un art dont elle dédaignoit les avantages, & qui étoit ſans honneur pour elle.

Art Militaire.

Il exiſte une grande différence entre la tactique du temps des Héraclides, & celle des armées, qui, ſous Cyrus & le Roi de Lydie, combattirent à Thymbrée. L'homme médita long-temps pour réduire en art, la pratique horrible d'égorger ſes ſemblables. Dans les ſiècles héroïques, les Grecs alloient au combat, comme les Sauvages à la chaſſe: le butin étoit leur ſolde; les auteurs même ne parlent de paie, que dans des temps poſtérieurs à ceux qui nous occupent. Les armées s'éloignoient peu; la guerre de Troie eſt une exception. Les Grecs, en général, avoient fait peu de progrès dans la tactique; ils s'y livrèrent fort tard: cependant, les ſiècles que nous venons de parcourir, nous ont offert une diffé-

reuce remarquable avec les siècles héroïques. On s'étoit apperçu de l'embarras que causoient dans une armée, cette multitude de chars qui employoient un terrein considérable, deux chevaux & un écuyer, pour mettre un seul homme en état de se présenter à l'ennemi : il étoit plus naturel de monter le combattant sur l'animal, qu'il pouvoit ainsi facilement diriger au milieu des dangers, sans cesser de combattre. Mais ce n'est pas la seule circonstance où nous ayions eu occasion d'observer que, relativement aux connoissances, l'homme marche du plus composé au plus simple.

Les Grecs, & beaucoup d'autres peuples de l'antiquité, étoient meilleurs écuyers que les modernes. Les auteurs anciens ne font mention ni de selle, ni d'étriers; le cavalier s'incorporoit en quelque sorte avec son cheval. L'éducation, l'exercice suppléoient aux secours inventés depuis par la mollesse. Un Grec savoit s'élancer avec légèreté, sur le dos de l'animal, & s'y tenir avec grace, sans moyens intermédiaires; & l'on a pris droit delà, d'accuser les Grecs de peu de génie, de peu de sagacité : c'est reprocher à un

jeune homme de marcher sans bâton.

La première guerre de Messène nous a fourni le premier exemple de l'usage de la cavalerie proprement dite, dans les armées Grecques : elle nous a fait aussi juger du progrès des Grecs dans l'art de l'attaque & de la défense des places. Ils n'avoient pas été rapides : Troie, dans les temps héroïques, étoit célèbre par un siège de dix ans ; Ithome, plusieurs siècles après, en soutint un de dix-neuf, moins par ses fortifications, que par l'ignorance de ceux qui l'assiégoient. Une place située sur une montagne haute & escarpée, devenoit imprenable pour des hommes, chez lesquels l'art ne suppléoit point à la force : aussi étoit-ce la meilleure fortification que l'on connût avant qu'il existât. La manière dont étoient alors construites les villes, contribuoit à leur défense : toutes les rues des anciennes cités de la Grèce étoient si étroites, si tortueuses, qu'avec peu de monde, on pouvoit à chaque pas arrêter l'ennemi, & l'accabler du haut des toits. Anciennement, les villes de la Grèce, qui n'avoient ni rivières ni fontaines, préparoient de grands réservoirs pour recevoir les eaux de la pluie.

Pauf. l. 4. c. 9. Strab. l. 8. p. 556.

Aristot. Polit. l. 7. c. 11. Diod. l. 4.

Le législateur de Lacédémone auroit cru avilir ses concitoyens, en leur donnant d'autres remparts que leur valeur. Au temps dont nous parlons, Sparte étoit ouverte de toutes parts; l'art de rendre les murailles inutiles, étoit de tenir l'ennemi toujours éloigné de la ville : aussi les Lacédémoniennes furent-elles long-temps sans appercevoir la fumée d'un camp ennemi.

Aristote blâme ceux qui veulent des villes sans fortifications, & l'on voit que ce reproche s'adresse plus à Platon qu'à Lycurgue. En effet, le philosophe Athénien eût dû, par la même raison qui lui fait rejetter les murailles, blâmer les grands boucliers des Spartiates. D'après les idées qu'on se forme de la bravoure Lacédémonienne, il semble qu'un guerrier de cette nation, n'eût dû avoir d'autres armes, que celles qui servent à l'attaque; mais il faut accorder aux vues de Lycurgue plus de profondeur, & ne pas regarder son ordonnance, comme une fanfaronnade. En prescrivant à ses concitoyens, de laisser leur ville ouverte, il vouloit moins les mettre dans le cas de soutenir un siège sans fortifications, que dans l'obliga-

Polit. l. 7. c. 11.

tion de ne se laisser jamais assiéger.

Qu'on ne soit point étonné maintenant, de voir les citoyens de Sparte posséder la science militaire dans le dégré le plus éminent. Pour la discipline, l'expérience & la capacité, ils n'eurent point de rivaux dans la Grèce. La guerre étoit la seule occupation à Lacédémone; la marine ne détournoit point leur attention, elle se portoit entièrement vers la terre. Leurs forces, comme celles de la plus grande partie des peuples Grecs, consistoient dans l'infanterie. De grands boucliers, des lances, des demi-piques, des épées fort courtes; telle étoit l'armure des soldats Spartiates.

Plut. in Lycurg. Pausf. l. 3. c. 17. & l. 4. c. 8. Lucian. de Salt.

Ils n'alloient au combat qu'au son de la flûte. L'objet principal de leur discipline militaire, étoit de ne jamais rompre leurs rangs: il falloit des instruments qui réglassent la marche, & fissent ébranler le corps au même instant. Ce fait prouve que les flûtes Grecques avoient un son fort différent des nôtres: sans cela, elles n'eussent pas été entendues d'une armée entière.

Le législateur de Lacédémone avoit partagé l'infanterie pesante, & ce qu'on

appelloit cavalerie, en six divisions, dont chacune reconnoissoit pour officiers, un Polémarque, quatre Centurions, huit Commandants de Pentecostes, & seize d'Enomoties. L'Enomotie se formoit sur une, trois ou six files; & en la supposant de vingt-quatre hommes, l'armée se trouvoit rangée en bataille sur vingt-quatre, sur huit, ou sur quatre hommes de profondeur.

Xenoph. Lacæd. Resp. p. 686, &c.

Chez les Grecs, un héraut seul prononçoit le commandement; chez les Lacédémoniens, chaque Enomotarque le répétoit à sa troupe.

Supposons l'Enomotie ne formant qu'une file, & l'armée marchant en colonne, laquelle a vingt-quatre hommes de front: si l'ennemi vient à paroître en tête, la première Enomotie, par un quart de conversion, lui fait face, & lui présente son Enomotarque; chacune vient ensuite se ranger sur la gauche de celle qui la précède, & la phalange est formée.

L'armée étant en bataille, l'ennemi paroît-il sur les derrières? un simple demi-tour à droite, lui auroit fait présenter le front à l'ennemi; mais alors les chefs de file, & les hommes les plus braves, auroient été placés à la queue de la

phalange ; & , comme c'étoit le courage, la force & l'adreſſe qui aſſignoient à un homme ſon rang, l'armée auroit été dans une poſition déſavantageuſe. Pour parer à cet inconvénient, elle changeoit de poſition par une *inverſion de files*, qui ſe pratiquoit de deux manières ; ou le chef de file faiſoit demi-tour à droite, & paſſoit le long de ſa file, du côté droit ou de la pique, ſuivi de toute ſa file juſqu'au dernier, qui n'avoit d'autre mouvement à faire que le demi-tour à droite ; ou bien toute la phalange faiſoit face en arrière, & alors l'homme de chaque file, qui précédoit auparavant le ſerre-file, venoit ſe placer devant lui, & ainſi ſucceſſivement, juſqu'au chef de file, qui ſe trouvoit à la tête (*a*).

Lorſque l'ennemi paroiſſoit ſur les derrières, & que par un demi-tour à droite, on lui avoit fait face, le commandant de l'armée étoit alors à la gauche. Sa préſence devenoit-elle utile à la droite ? il ordonnoit une contre-

---

(*a*) Conſultez l'*Expédition de Cyrus*, par M. L. C. D. L. L. t. 2. p. 479, &c. nouv. édit.

marche de toute la phalange; & ayant fait tourner l'aile gauche parderrière la droite, il faisoit continuer la contre-marche, jusqu'à ce qu'il se trouvât lui-même à la droite, & que la queue de la colonne formât la gauche de la phalange.

Si l'armée Lacédémonienne s'étoit mise en marche par un à gauche, & que l'ennemi se montrât sur le flanc droit, un simple à droite lui faisoit faire face en présentant ses chefs de file. Si au contraire elle s'étoit mise en colonne par un à droite, toutes les divisions, par un mouvement central de demi-conversion, présentoient les chefs de file à l'ennemi. La même manœuvre se répétoit en sens contraire, s'il paroissoit sur le flanc gauche.

La Castramétation dût aussi quelques progrès à Lycurgue. Comme les angles d'un quadrilataire résistent mal à l'ennemi, il faisoit camper son armée en cercle: à moins qu'un mont inaccessible ne la protégeât; ou qu'elle n'appuyât ses derrières à un fleuve, ou à une place fortifiée. Les gardes établies près des armes, & destinées à veiller sur l'armée, faisoient face au camp. La cavalerie, postée sur les hauteurs, d'où

la vue peut se porter plus au loin, observoit les mouvements de l'ennemi: ces deux espèces de gardes ne servoient que pendant le jour. Durant la nuit, les Scirites (*a*) gardoient le camp, & empêchoient qu'aucun soldat ne s'écartât.

Au camp, jamais les Lacédémoniens ne quittoient leurs piques, & on avoit grand soin que les esclaves n'approchassent pas du lieu où étoient les armes. Pour satisfaire même les besoins de la nature, le soldat ne s'éloignoit de ses camarades, qu'autant qu'il le falloit pour ne point les incommoder.

La loi ordonnoit aux Lacédémoniens, de cultiver au camp, les exercices Gymniques, mais sans jamais perdre de vue leurs armes. Après les exercices du matin, un héraut commandoit aux troupes de s'asseoir. Le dîné suivoit cette espèce de revue: on relevoit les

(*a*) C'étoit, selon Diodore (*l.* 15.), une cohorte particulière, dont peut-être les soldats tiroient leur nom d'une partie de la Laconie, située sur les confins de l'Arcadie. Du temps de Xénophon (*Hellen. l.* 6. *p.* 311. 312.), on confioit ce soin aux troupes mercénaires, avec lesquelles on méloit quelques Scirites.

sentinelles;

sentinelles ; après quoi le soldat s'amusoit, & se reposoit jusqu'aux exercices Gymniques du soir, lesquels étoient suivis du soupé. Enfin, on chantoit des hymnes en l'honneur des Dieux qui avoient accordé des signes favorables dans les sacrifices, & chaque soldat alloit se coucher sur ses armes.

N'imputons point à Lycurgue d'avoir donné lieu au reproche que méritèrent souvent ses concitoyens, d'acheter des triomphes aux dépens de la probité.

Que des guerriers emploient la ruse ; qu'à l'exemple des Lacédémoniens, ils immolent un bœuf, pour remercier les Dieux d'une victoire dûe à l'adresse du général, & seulement un coq, quand ils la doivent au courage & à la force de leurs armes ; c'est un moyen d'engager les chefs à ménager le sang de leurs concitoyens : mais tenter de séduire, à force d'argent, la fidélité des généraux ennemis ; pratiquer l'infame secret de rendre la victoire vénale, & mériter d'avoir passé pour les premiers de tous les peuples qui aient mis en usage ces lâches méthodes : c'est une bassesse qu'on ne doit attribuer aux élèves de Lycurgue, que lorsqu'ils eurent commencé à transgresser les

Plut. in Lycurg. & Lacon.

Pauf. l. 4. c. 17.

sages institutions du législateur.

Les Athéniens n'étoient pas moins braves que les Lacédémoniens ; mais la différence des gouvernements causoit entr'eux une diversité bien sensible en ce qui concerne l'art militaire : la crainte de la tyrannie, qui tenoit toujours les premiers dans une espèce de convulsion, les eût souvent livrés aux mains de leurs ennemis, si l'énergie qu'elle donnoit aux esprits, n'eût plus que compensé les défauts qu'on peut leur reprocher sur l'objet que nous traitons.

Her. l. 6. c. 103. & 110. Nep. in Miltiad. Plut. Apopht.

Le peuple d'Athènes étoit divisé en tribus, qui toutes vouloient avoir part au commandement des armées, & Athènes eut autant de généraux que de tribus : leur pouvoir alternatif duroit un jour. Plus d'une fois, dans les délibérations, les voix furent également partagées : le Polémarque, ou chef de la guerre, les départageoit.

Si les Athéniens confioient un emploi si délicat à quelqu'un de leurs concitoyens, c'est qu'une armée ne peut absolument se passer de chef : mais ce peuple, qui élisoit lui-même ses généraux, tâchoit de diminuer une autorité dont il redoutoit toujours les suites pour sa liberté. En ne les laissant maîtres des

armées qu'un seul jour de suite, il leur ôtoit les moyens de prévoir les évènements, de combiner les opérations, &c.: mais le génie républicain paroit à tous les inconvénients qu'entraînoit une pareille administration. On a droit d'attendre des prodiges, de l'enthousiasme qu'inspire la liberté.

Les Athéniens n'étoient pas alors tout-à-fait dépourvus de connoissances sur la tactique; au défaut de principes, on mettoit en usage tout ce qui pouvoit donner du ressort à l'ame, & porter l'homme à entreprendre des actions en quelque sorte au-dessus de l'humanité même. Quel effet devoit produire sur des peuples aussi avides de gloire que les Grecs, la coutume de décerner, en présence d'une armée victorieuse, le prix de la valeur au guerrier qui s'étoit le plus distingué dans la bataille ? Cette méthode ne pouvoit manquer d'exciter des combats d'honneur, parmi des troupes qui comptoient autant de héros que de soldats. Nous avons vu la fameuse dispute de Cléonnis & d'Aristodème : il n'appartenoit qu'à des héros de prononcer sur un prix, qui, chez des peuples moins connoisseurs en fait de gloire & de hazards, eût paru devoir

Diod. l. 15.

Her. l. 8. *c.* 123. *Diod. in fragm.*

être la récompense de tous les deux.

C'est dans une République, c'est au sein d'un peuple aimable & ami de l'humanité, que devoit naître un établissement bien digne d'être adopté par les nations policées. Ce peuple doux, qui punit le meurtrier de l'innocent oiseau, venu dans son sein chercher un asyle contre un tyran des airs, n'eût pu voir ceux qui avoient généreusement versé leur sang pour la patrie, traîner dans la misère, les restes languissants d'une vie glorieuse : il ordonna que ceux qui auroient été estropiés à la guerre, seroient nourris aux dépens de l'Etat. Cette loi s'étendoit aux enfants, aux pères mêmes & aux mères de ceux qui, étant morts dans les combats, laissoient leur famille sans moyens de pourvoir à sa subsistance. Chez un peuple dont la milice consistoit, non dans une troupe de célibataires & de vagabonds, mais dans les chefs des familles, dans les membres de la République, ne s'occuper que de l'individu tué ou blessé, eût été sacrifier la mère & les enfants, la veuve & l'orphelin.

Plat. in Menexen. Plut. & Laërt. in Solon.



LIVRE VINGT-SIXIÈME.



DES ARTS.

S'IL eſt un art, dans la perfection duquel l'heureux génie des Grecs ſe ſoit montré avec éclat ; c'eſt l'architecture. Il n'en faut pas moins pour former le grand architecte, que pour créer le grand poëte. Architecture.

Quatre pièces de bois élevées perpendiculairement, & ſurmontées par d'autres qui les traverſent ; ſur celles-ci, de plus légères, qui s'inclinent & vont ſe réunir, le tout recouvert de feuillages & enduit de boue : tel fut le germe de l'architecture.

Ce type original ne ſe reconnoît guère dans la plupart des édifices qu'on admire aujourd'hui, & l'on ſeroit tenté de croire que les peuples modernes ont plutôt paſſé qu'atteint le but. Pour retrouver l'art dans ſa ſimplicité, il faut remonter aux ſiècles anciens ; comme, pour voir l'art dramatique dans toute

ſa beauté, il faut recourir à Sophocles. Les ordres d'architecture n'ont point été exécutés dans les premiers temps, tels que les offrent aujourd'hui les ruines de l'ancienne Rome. Originairement, les Grecs méconnurent tous ces ornements qui étouffent la nature, leur unique modèle. S'éloigner d'elle, eût été un crime contre la raiſon, d'après laquelle ils vouloient qu'on pût toujours rendre compte des proportions données à chaque partie.

Vitruv. l. 4 c. 2.

L'architecture étrangère ne fut point la ſource des beautés qui nous frappent dans celle des Grecs ; c'eſt la puiſſance de leur génie, qui tira l'art du néant. « Quel mérite » s'écrie un homme, qui ſentit avec délices (*a*) la beauté dans les arts, & qui en fit paſſer ſi ſouvent l'impreſſion dans l'ame de ſes lecteurs : « quel mérite » n'a point eu le premier Grec, qui » inventa les proportions que nous » admirons tous les jours ! Quelle ſa-

(*a*) Le Comte de Caylus. Voyez la *Diſſertation* de ce Savant *ſur l'Architecture ancienne*, t. 23 des MÉM. DE L'ACAD.; & GOGUET, t. 5. *in*-12, p. 162 & ſuiv.

» gesse, & quel goût faut-il reconnoî-
» tre dans un peuple qui leur a donné
» son approbation ! Enfin, quelle res-
» pectable soumission, faut-il admet-
» tre dans les grands artistes Grecs,
» qui ont suivi de si près les inventeurs;
» eux qui, sans contredit, auroient
» été capables au moins de proposer
» des innovations, & de chercher par ce
» moyen, une distinction, ainsi que
» quelques modernes l'ont prétendu!
» Quoi qu'il en soit » continue l'illustre
Académicien « l'invention me paroît
» encore plus facile à comprendre, que
» cette modération & cette équité qui
» engagent les gens du même art, à
» convenir du point de perfection, qui
» les rendent capables de s'y arrêter,
» dès qu'ils l'ont senti, d'y soumettre
» leur génie, & de travailler en con-
» séquence. »

C'est que les Grecs étoient organisés de manière à n'être touchés que du beau: ils ne virent dans la nature, que ses merveilles, & n'enfantèrent que des chefs-d'œuvre; Poésie Epique & Dramatique, Histoire, Eloquence, Architecture, Sculpture; tout est marqué au coin du génie. Rien ne décèle la touche de l'homme, altérant, surchargeant, gâtant

tout, comme on le vit chez les Romains, dont les efforts au milieu de leur puissance & de leur grandeur, prouvent qu'il n'appartenoit qu'aux Grecs, d'être à la fois simples & fiers, majestueux & ravissants comme la nature même.

L'architecture naquit en Grèce ; elle se perfectionna en Asie, & se dégrada en Italie. Le Dorique porté en Asie, y devint Ionique ; en Italie, il ne fut plus que Toscan. Le plus magnifique, le plus élégant des ordres Grecs, le Corinthien, ne prit naissance que long-temps après, dans la Grèce proprement dite.

Dans tout ce qui nous reste des plus beaux ouvrages de l'antiquité, d'ordre Dorique, les colonnes sont sans base : la nature n'en donne pas le modèle, dans le pieu fiché en terre pour soutenir le faîte de la cabane rustique. Vitruve qui est entré dans beaucoup de détails, sur les bases des autres ordres, ne parle point de celle du Dorique. Cependant la base assied la colonne & la fortifie, elle en augmente la solidité, & rend plus sensible le bel effet de sa diminution : au contraire des piedestaux, preuves de la décadence du goût, & qui rendront

à jamais insupportables, des édifices qui, sans cette insipide superfluité, auroient de l'élégance & de la noblesse.

Sous quelle heureuse main les colonnes devinrent-elles, dans leurs proportions, leur renflement, leur diminution, leur base & leur chapiteau, une des plus belles productions de l'esprit humain? Toutes ces choses qui furent long-temps arbitraires, montrent que l'artiste qui les fixa, étoit doué du tact le plus fin, & que si l'architecture ne demande point un génie différent de celui des autres arts, il fallut pour la conduire à sa perfection, une délicatesse de sentiment bien exquise, puisque son expression, pour me servir des termes du Comte de Caylus, *est absolument émanée de l'esprit, de la justesse des rapports, & du goût le plus pur.*

L'esprit républicain influa sur l'architecture. Delà cette magnificence dans les édifices publics, & cette modestie dans les logements des particuliers. Un citoyen, quelque riche qu'il fût, n'eût osé faire montre de son opulence dans ses bâtiments : c'est pour les temples, les théatres, & les

autres édifices publics, qu'ils réservoient toutes les beautés de l'architecture. Les places étoient magnifiques chez
Vitruv. l. 5. c. 1. les Grecs : elles étoient quarrées, & entourées de doubles portiques, dont les colonnes serrées les unes contre les autres, soutenoient des architraves de pierre ou de marbre, surmontés de galeries. Quel superbe coup-d'œil ne devoient pas présenter ces belles colonnades ?

Ce goût des portiques remonte à la plus haute antiquité ; mais qu'ils étoient éloignés alors de cette élégance, à laquelle ils atteignirent dans la suite ! Si l'on fait attention qu'au siècle même de
L. 4. Thucydide, les Grecs ne connoissoient point encore les grues, qu'ils y suppléoient par des poutres quarrées, qu'on faisoit probablement mouvoir comme des bascules ; on jugera, par le défaut des machines, du peu d'étendue de l'art. Cependant les murs de Tirynthe étoient bâtis d'énormes quartiers de roches : on ignore le moyen dont on se servit pour les placer.

La religion, la gymnastique, le genre des spectacles, l'émulation dont chaque ville se piquoit, tout tendoit à

développer dans les ames, le germe des grands talents ; tout se réunissoit pour donner au génie des arts, l'essor le plus sublime. Honorés pendant leur vie, à l'égal des plus grands hommes, les artistes étoient illustrés après leur mort, par des monuments glorieux, & l'amour de la gloire, sûr garant des succès, produisit cette foule d'hommes célèbres en tout genre.

Alors parut Hermogènes. C'est à ce Carien que la Grèce fut redevable de la perfection dans l'architecture. Ses ouvrages furent la source où la postérité vint à l'envi, puiser les véritables principes de l'art. Ce grand artiste inventa le Pseudodiptère, & fit disparoître la rudesse antique. Le temps nous a privé de détails plus circonstanciés sur les progrès de l'art : tout ce que nous savons, c'est qu'à cette époque, l'architecture étoit peu chargée d'ornements : mais la solidité, la grandeur & la pureté du trait brilloient dans l'ensemble. Sans nous arrêter à ce que rapporte Vitruve, de l'origine des ordres, nous observerons qu'ils étoient connus & pratiqués dans les siècles qui nous occupent.

Vitruv. l. 3. c. 2.

2. part. l. 2. sect. 2. c. 3.

Quoiqu'il existât alors des monu-

ments capables d'immortaliser les grands artistes de la Grèce, cependant, comme les statues & les belles sculptures qui les décoroient, datent de temps postérieurs à ceux-ci, nous remettons à en parler à l'époque suivante. Le superbe temple de Jupiter à Olympie, existoit déjà (*a*); celui de Diane à Ephèse, étoit commencé, & Pisistrate avoit jeté les fondements du temple de Jupiter Olympien à Athènes.

Pausf. l. 5. c. 10. *Liv. l.* 1. p. 45.

Les Grecs pratiquèrent constamment l'ordre Dorique & l'Ionique: ce sont même les seuls qu'ils employèrent pendant long-temps. Le temple d'Ephèse & celui d'Olympie, qu'on peut mettre au rang des plus anciens monuments élevés sur les principes d'une saine architecture, étoient, l'un d'ordre Ionique, & l'autre d'ordre Dorique, comme celui de Minerve bâti sous Périclès; & celui de Thésée. Des quatre plus beaux temples dont, au jugement de Vitruve, la Grèce pût se glorifier, les deux plus anciens étoient d'ordre

Vitruv. l. 7. *præf.* *Pausf. l.* 5. c. 10. Spon. t. 2. p. 420. 455.

(*a*) Selon le calcul de Pausanias, il devoit avoir été construit vers l'an 630 avant J.C.

Ionique ; le troisième d'ordre Dorique, & le quatrième seul d'ordre Corinthien : encore avoit-il été construit sous les Romains. Cet ordre avoit été inventé à Corinthe, dont il augmenta la magnificence : mais le peu d'usage qu'en firent les Grecs dans les édifices fameux, induit à penser que leurs architectes ne lui trouvèrent point assez de majesté.

Les Grecs avoient trop de délicatesse, pour ne pas approprier le genre de leur architecture à la destination de leurs édifices. Que de finesse dans les réflexions que Vitruve nous a laissées à ce sujet ! « Si l'on veut suivre » dit cet Architecte « les idées que » la nature de chaque chose fournit, on ne fera point de toit au » temple de Jupiter Foudroyant, à celui » du Ciel, non plus qu'à celui du Soleil, » ou de la Lune : ils seront découverts, » parce que ces Divinités se font connoître en plein jour, & dans toute » l'étendue de l'univers. Par une » raison semblable, les temples de Minerve, de Mars & d'Hercule, seront » d'ordre Dorique. La gravité de ces » Dieux répugne à la délicatesse des » autres ordres ; au lieu que Vénus,

» Flore, Proserpine, & les Nymphes
» des fontaines, en doivent avoir d'or-
» dre Corinthien. Les fleurs, les feuil-
» lages, les volutes dont il est em-
» belli, s'accordent avec la délicatesse
» de ces Déesses séduisantes. Le milieu
» que tient l'ordre Ionique, entre la
» sévérité du Dorique & la délicatesse
» du Corinthien, convient à Junon,
» à Diane, à Bacchus, & aux autres
» Dieux de cette espèce, dont il re-
» présente assez bien la nature particu-
» lière ». — « Certes » s'écrie le Comte
de Caylus « il faut avoir non-seulement
» senti, mais inventé les rapports des
» ordres, pour les voir avec cette déli-
» catesse, & les appliquer aussi convena-
» blement aux Divinités, ou, pour mieux
» dire, aux passions que ces peuples
» adoroient. »

Sculpture. Enfin l'architecture est devenue véritablement un art dans la Grèce. Ses principes sont si bien établis, si délicatement sentis, qu'on eût peut-être eu plus de peine pour altérer d'un module, le Dorique & l'Ionique, qu'on n'en eût à ajouter une corde à la lyre. Mais le génie de l'architecture ne brilloit pas seul : le feu dévorant qui enfante les arts, les produit tous à

la fois ; la Grèce se remplissoit d'artistes en tous les genres. Sur la fin des siècles qui nous occupent, déjà existoit l'art de représenter tous les objets de la nature, avec de simples couleurs ; déjà celui de travailler le marbre, avoit fait des progrès sensibles. Vers la cinquantième Olympiade, quelques sculpteurs s'étoient acquis une réputation brillante : l'invention de sculpter & de polir le marbre, rendit célèbres alors Dipœnus & Scyllis. Auparavant, les inscriptions n'étoient gravées que sur du marbre absolument brut, comme le prouvent les plus anciens monuments de ce genre, du Péloponnèse & de l'Attique. *Plin. l. 36. c. 4.*

Ces deux artistes formèrent un grand nombre d'élèves très-estimés. Nous avons déjà fait observer qu'on donna à Dipœnus & à Scyllis, le nom de disciples, ou fils de Dédale, parce qu'ils étoient sortis de l'école que ce sculpteur avoit établie en Crète. La Grèce conserva long-temps encore après eux, des productions de leur talent. Dans le temple de Minerve à Cléones, on voyoit une statue de leur ciseau. Un temple des Dioscures à Argos, étoit orné de la statue de ces *Pauſ. l. 2. c. 15. & 22.*

héros, de celles de Phæbé & d'Hilaïra leurs épouses, de leurs fils Anaxis & Mnésinoüs, toutes de la main de Dipœnus & de Scyllis. Elles étoient d'ébène, à l'exception de quelques parties des chevaux, où les sculpteurs avoient employé l'ivoire.

La sculpture remontoit en Grèce à des temps très-reculés. Sans parler du potier Dibutadès, dont on ignore le temps, les détails du bouclier d'Achille, par Homère, prouvent que l'art avoit dès-lors acquis une certaine perfection. Ce bel ouvrage donne de la sculpture, les idées les plus grandes. Cependant les artistes Grecs ne conçurent pas d'abord les vraies idées du beau, ou du moins ils ne parvinrent pas dès le commencement, à la perfection de l'exécution. « Nous pouvons » dit le célèbre Winckelmann « réduire les caractères de l'ancien style à ceux-ci : le dessin étoit énergique, mais dur, fort & destitué de graces : l'expression trop marquée, en altéroit la beauté. »

T. 2. p. 14. &c.

Les arts sont l'imitation de la nature, & les artistes la peignent comme ils la voient. Les anciens sculpteurs donnoient à leurs statues, les attitudes

& les actions véhémentes des personnages des temps héroïques, dont ils retraçoient la mémoire; de ces hommes qui, sans gêner leurs passions, en suivoient toute l'impétuosité. Les caractères de cet ancien style préparoient cependant, par la justesse du dessin & la force de l'expression, au style sublime de l'art.

La nature semble s'être fixée en Grèce, comme dans un point central, également éloigné des extrémités. Elle y fait règner, dit l'Historien de l'*Art*, une saison tempérée qui tient un juste milieu entre l'hiver & l'été: plus elle s'approche de cet heureux climat, plus elle est gaie, douce, agréable; plus les formes qu'elle produit sont belles, plus les traits sont spirituels, plus ils annoncent & préparent son chef-d'œvre. Les plantes mêmes en Grèce, sont plus puissantes, plus généreuses. Sans cesse les artistes avoient sous les yeux les plus belles formes; la beauté se montroit à eux, dans tout son éclat, & sans voile. Ce riant pays lui offroit des couronnes, elle étoit même un titre à la gloire, à l'immortalité. Combien de fêtes où les jeunes filles venoient en rougissant, disputer le prix de la

Id. t. 1. p. 229.

Polyb. l. 4.

Amor. Leandr. & Her. beauté, & causer un embarras déli-
cieux aux juges chargés d'une fonc-
Athen. l. 13. tion aussi délicate ? L'amour des graces
étoit porté au point, qu'à la fête d'A-
Eust. ad Stat. Theb. l. 8. v. 198. pollon Philésien, on décernoit un prix
à celui des jeunes gens qui donnoit le baiser le plus gracieux. Qu'on ajoute les statues élevées aux vainqueurs dans les jeux publics, l'estime dont jouissoient les artistes, les honneurs qu'on leur rendoit, la considération accordée au mérite dans tous les genres ; & le progrès des beaux arts dans la Grèce, n'aura rien d'étonnant.

Peinture. La sculpture & la peinture atteignirent plutôt un certain dégré de perfection que l'architecture, dont les objets d'imitation sont beaucoup moins sensibles. Par une raison semblable, la sculpture précéda la peinture. Les deux plus parfaites statues de l'antiquité (*a*), existoient en Grèce avant qu'on eût placé le jour & les ombres
Plin. l. 35. sur un tableau : on fit des portraits en relief, avant d'employer les couleurs. Lysistrate de Sicyone, frère de Lysippe,

(*a*) Le Jupiter de Phidias, & la Junon de Polyclète.

fit le premier des portraits, en appliquant le plâtre sur le visage de ceux dont il vouloit avoir la ressemblance, & jettant de la cire dans le creux ou moule, que cette opération avoit produit. Avant cet artiste, on s'étudioit à rendre la beauté : Lysistrate s'attacha à saisir la ressemblance.

Mais que de siècles dûrent s'écouler entre ce moment & l'invention de l'art de peindre ! De temps immémorial, la peinture existoit chez les Egyptiens, qui assuroient même que cet art avoit pris naissance chez eux, 6000 ans avant de passer dans la Grèce. Sans nous arrêter à ces prétentions, avouons que les peintres Grecs leur eurent peu d'obligations.

L'art de peindre fut-il d'abord pratiqué à Sicyone, ou à Corinthe ? Eut-il pour inventeur Cléanthe, de cette dernière ville, ou l'Egyptien Philoclès ? Quelle opération primitive servit de préparation à la véritable découverte de l'art ? Son premier début fut-il le contour d'une figure humaine, tracée autour de l'ombre d'un corps opaque, comme tous les auteurs paroissent en convenir ? Nous ne pourrions répondre à ces questions, que par des con-

jectures ; ces objets se perdent dans la nuit des siècles, & nous manquons de témoignages authentiques.

Au milieu de ces ténèbres, fixons-nous, avec Pline & la Nauze (*a*), à la délinéation du simple contour, que le naturaliste ancien nomme *peinture linéaire*. A celle-ci, en succéda une autre plus parfaite, qui distingua par le dessin, & sans aucune couleur, les traits du visage renfermés dans l'intérieur du contour. Ardicès de Corinthe, & Téléphane de Sicyone, firent faire ce nouveau pas à l'art encore dans l'enfance.

Plin. l. 7. c. 56.

Aristote donnoit au premier auteur de la peinture dans la Grèce, le nom d'Euchir. Ce nom appellatif, qui signifie *Belle-main*, feroit soupçonner que cet artiste étoit un de ceux dont il vient d'être question, & qu'il vécut, ainsi que Dédale son parent, avant la guerre de Troie. Quoi qu'il en soit, ces deux artistes doivent être regardés comme les premiers qui aient représenté la figure sur une surface

(*a*) Consultez le *Mém.* de cet Académicien, *sur la manière dont Pline a traité de la Peinture* : t. 25 de la Collection Académ.

plane, puisque l'ancienne méthode se bornant au contour extérieur du visage, dont elle négligeoit les traits intérieurs, ne représentoit point la figure. On imagine aisément quelle en dût être l'incorrection: aussi étoit-on obligé d'écrire au bas de ces informes tableaux, le nom des personnages. Ardicès & Téléphane donnèrent l'exemple de cet usage, qui subsista probablement jusqu'aux temps où les productions de l'art perfectionné, purent instruire elles-mêmes les spectateurs des objets qu'elles représentoient.

Aristot. Topic. l. 6. c. 2. Ælian. l. 10. c. 10. Plin. l. 35. c. 5.

La peinture, l'art qui mérite véritablement ce nom, n'exista donc point avant la guerre de Troie. Cette opinion qui est celle de Pline, & qu'on ne trouve combattue par aucun auteur ancien, n'est devenue problématique, que sous la plume d'un ingénieux Académicien, dont les raisons plus spécieuses que solides, n'altèrent pas l'autorité de l'auteur Romain.

Fraguier, Mém. de l'Acad. t. 4.

En effet, quelque portés que soient à l'imitation les hommes & les enfants, qui souvent ébauchent, sans autre guide que la simple nature, les figures de certains objets, il y a loin delà à l'art de peindre. Homère parle des peintures

Plin. l. 30. c. 7. Iliad. l. 2. v. 637.

qui servoient d'ornement à la proue des vaisseaux ; mais dessiner des traits réguliers & les colorier ensuite, sont des opérations qui supposent une longue succession d'idées, & peut-être de grands travaux. La description du bouclier d'Achille n'a rien qui détruise ce sentiment. Que le métal y représentât, tantôt une terre de couleur d'or, qui devenoit noire dans les endroits où la charrue avoit passé, tantôt une vigne d'or, avec des raisins noirs ; on ne voit là que des couleurs diverses, & nullement ce qui constitue l'art de la peinture.

Hélène travaille en tapisserie : on ne peut en conclure l'antériorité de la peinture, sous prétexte que, pour la tapisserie, il faut un modèle. Les femmes de nos jours, sans être dirigées par aucun peintre, font de pareils ouvrages ; & d'ailleurs Pline, beaucoup mieux instruit que nous, de l'ancienne manière de travailler en tapisserie, n'a pas cru que la peinture y fût nécessaire.

Ce n'est donc pas la peinture proprement dite, qui fut inventée en Grèce, avant la guerre de Troie, ni peut-être de long-temps après ; mais seu-

lement la peinture linéaire. Insensiblement l'art d'animer les traits, par les couleurs qu'indiquoit la nature, vint la tirer de sa grossièreté première: mais ces artistes ne furent ni des Zeuxis ni des Appelles. Les premiers tableaux, qui, à quelques égards, méritèrent ce nom, n'étoient peints que d'une seule couleur. Qu'on juge de la dureté d'une détrempe de morceaux de vases de terre broyés & pulvérisés très-fin: il faudroit être étrangement ignorant, pour imaginer la moindre ressemblance entre ce barbouillage, & ce que nous nommons *Camayeu*. Jamais l'artiste qui ignora l'art des nuances, ne fût venu à bout de représenter les objets par la dégradation des tons.

Plin. l. 35. *c.* 5.

L'auteur de cette méthode, Cléophante de Corinthe, fut véritablement l'inventeur de la peinture : il choisit la couleur rouge, comme la plus approchante de la carnation. Après lui, parurent d'autres peintres monochromes, dont on ne connoît que les noms: les deux derniers furent Eumarus & Cimon.

Le premier distingua le sexe dans les figures humaines : il osa ébaucher des figures de toute espèce ; car, jus-

qu'à lui, on s'étoit borné à l'homme. Cimon enchérit sur les découvertes d'Eumarus: il inventa le profil, & les divers aspects du visage. Dans ses ouvrages, on sentit la jointure des membres, les veines se montrèrent à travers la peau; enfin il trouva le jet des draperies. Il est inutile d'avertir que ces découvertes déjà connues pour la plupart, dans le dessin & dans la sculpture, ne regardent ici que la peinture: mais une observation importante; c'est qu'il paroît inconcevable que, dans un temps où la statuaire avoit fait des progrès, ceux de la peinture fussent encore si foibles. Que pouvoient opérer, avec une seule couleur, des peintres qui ignoroient l'art de la dégrader? Les Sauvages de l'Amérique sont plus savants que ne l'étoient les premiers Grecs: on distingue, dans leurs représentations, le blanc des yeux, & le noir des sourcils: objets frappants, & les plus détachés par les couleurs naturelles.

Ce qu'il y a de plus étonnant encore, relativement aux Grecs; c'est qu'un genre si misérable, ait été pratiqué par plusieurs peintres de suite. Il faut donc avouer qu'en Grèce, l'art passa par toutes les formes possibles, & que ses

ses artistes ne dûrent rien en ce genre, aux Egyptiens. Cependant, quoique la communication entre ces peuples, dans les temps postérieurs au siège de Troie, n'ait été considérable que depuis l'avènement de Psamméticus au trône; leurs relations antérieures ne pouvoient les avoir laissés dans l'ignorance la plus profonde à cet égard : à moins que l'invasion des Doriens, en causant dans la Grèce un désordre épouvantable, n'eût détruit jusqu'au germe de tous les arts agréables. 670 ans av. J. C.

Quoi qu'il en soit, on fait honneur à Bularchus, d'avoir essayé le mélange de plusieurs couleurs dans un même ouvrage. Ce peintre, contemporain de Candaule, vendit au poids de l'or, au Roi de Lydie, un tableau qui représentoit la défaite des Magnètes : telle est l'époque de la peinture Polychrome, & de la représentation des batailles. On n'eût pu, avec une seule couleur, tenter des sujets aussi vastes, aussi remplis de détails; la pluralité même des couleurs, eût été inutile à l'art, sans la science de la perspective, & l'entente du clair-obscur. Ainsi s'en explique nettement Pline, en parlant de Bularchus, Peintre sous qui l'art prit, « selon les lieux & Plin. 730 ans av. J. C. Caylus.

» les corps, *un éclat*, ou plutôt une
» *splendeur*, une lumière soumise &
» répandue généralement, *qui n'est pas*
» *la lumière*, mais qui la fait briller. C'est
» une lumière moyenne, qui règne
» dans les demi-teintes; c'est l'*accord*,
» c'est l'*air*: parties qui servent à la
» faire valoir, & par conséquent à faire
» briller la grande lumière. Cet éclat,
» cette splendeur *qui se trouve entre*
» *l'ombre & la lumière*, fut appellé
» *Tonos*. C'est ce que nous nommons
» le ton d'un tableau, la force, la
» chanterelle plus ou moins haute.
» Cette expression est tirée de la mu-
» sique; elle fait entendre, par une
» sorte de comparaison, le plus ou le
» moins de vigueur, sur lequel l'ouvrage
» est accordé; *& ils nommèrent* Har-
» mogé, *ce que nous exprimons par*
» *le passage & l'union des couleurs.* »

Cependant la découverte du clair-obscur demeura fort imparfaite entre les mains de Bularchus, puisqu'à proprement parler, on ne connut que postérieurement, l'usage du coloris, le mélange & la dégradation des couleurs. Ainsi, rien de ce que l'antiquité raconte de la gloire de la peinture, ne sauroit être applicable à cette époque.

Plin.

Depuis Bularchus, vers l'an 730, jusqu'à la bataille de Marathon, en 490, Pline ne cite aucun peintre: il fallut un intervalle de deux siècles & demi, pour faire de la peinture, un art digne de ce nom. Alors, les révolutions firent germer les talents, & les propagèrent. Les victoires des Grecs sur les Perses, élevèrent tellement les premiers, qu'il ne se trouva plus de palmes qu'ils ne voulussent remporter. Athènes, sur-tout, parvint au plus haut dégré de considération. Le moral & le physique, tout fut mis en action: ames exaltées, hommes extraordinaires, formés dès le commencement de la révolution, les Athéniens se montrèrent au monde, comme par explosion. Telle fut la source & le principe de ces découvertes sublimes, dont les Grecs enrichirent les arts.

Arts Méchaniques.

Her. l. 1. c. 25.

La Grèce possédoit alors plusieurs artisans célèbres dans le traitement des métaux, & sur-tout du fer. On admiroit à Delphes, une grande coupe d'argent, ouvrage de Glaucus de Chio: c'étoit un présent d'Alyattès, Roi de Lydie, qui avoit aussi offert au Dieu, une autre coupe plus petite que la pré-

Pauſ. l. 10. c. 16. cédente, & du même ouvrier. Les différentes pièces qui les compoſoient, n'étoient pas jointes enſemble par des clous, mais au moyen de la ſoudure : art précieux, dont on lui attribuoit l'invention ſur le fer. Cette coupe avoit la forme d'une tour, qui alloit en s'étréciſſant. Chaque côté étoit de pluſieurs bandes de fer, appliquées les unes ſur les autres, en échelons; celles des extrémités ſupérieures, étoient un peu renverſées en dehors.

Id. l. 3. c. 12. Théodore de Samos paſſoit pour avoir inventé l'art de fondre le fer, & d'en couler des ſtatues. Il paroît qu'avant Homère, la métallurgie avoit fait les progrès néceſſaires pour rendre les ouvrages commodes, & ſans danger. *Iliad. l. 13. v. 560. &c.* La cuiraſſe dont Achille fait préſent à Eumélus, dans les jeux funèbres de Patrocle, étoit d'airain, & bordée d'un étain très-fin, qui la rendoit plus éclatante. On connoiſſoit auſſi l'art de donner aux métaux, par l'étamage, le brillant de l'argent. Pline aſſure que cette pratique étoit en uſage pour les vaſes & pour les uſtenſiles : elle les préſervoit de la rouille ; elle empêchoit les liqueurs qu'on y dépoſoit, de contracter un

mauvais goût, ou des qualités pernicieuses.

On s'étonnera que les Grecs ayant l'usage du verre, n'aient point su l'employer à garantir leurs demeures, de la rigueur des saisons. Sans doute il eût été plus facile d'en faire des vitres, que d'arracher le talc dans les carrières, pour le mettre en œuvre, après d'autres préparations. Cependant ils se livroient à ce travail pénible, sans songer à la richesse qu'ils avoient sous la main.

L'époque qui précède le siège de Troie, a été, par rapport aux arts utiles, beaucoup plus abondante, que les siècles qui, depuis cet évènement mémorable, s'écoulèrent jusqu'à la guerre du Péloponnèse. L'agriculture, les manufactures, l'art de faire les boissons, dont nous avons amplement parlé, ne nous laissent rien à dire de plus. L'invasion des Héraclides avoit jeté toute la Grèce dans une confusion dont les arts eurent long-temps à gémir; &, durant le long intervalle qui sépare les deux points que nous indiquons, ils suivirent la marche lente & ordinaire à la plupart des découvertes humaines. L'histoire ne tient aucun compte de cette

marche, dont souvent les gradations sont insensibles ; les inventions, les découvertes frappantes, voilà ce qu'elle consigne dans ses fastes, & nullement, rarement du moins, le détail des procédés qui préparèrent la voie à des procédés plus ingénieux, des obstacles qui arrêtèrent l'art sur sa route, des efforts qu'il fit pour les surmonter, &c., &c. D'ailleurs, en faisant l'énumération de toutes les pratiques des arts les plus nécessaires à la société, il a fallu descendre à des époques postérieures ; &, dans des objets aussi intimement liés que ceux dont nous avons traité, il valoit mieux rapporter de suite, les faits qui les concernent, que de les morceler en les éparpillant.





LIVRE VINGT-SEPTIÈME.



PROGRÈS DES LETTRES.

Les Sauvages ont leur poésie : elle exerce sur ces hommes grossiers, cette puissance magique qui la caractérise parmi nous. Les Grecs avoient senti de bonne heure le besoin des plaisirs de l'esprit ; mais trop long-temps le tumulte des armes empêcha d'en écouter la voix. Après la guerre de Troie, la Grèce respiroit, & sembloit n'avoir plus à craindre de nouvelles révolutions, lorsque le retour des Héraclides, & l'établissement des Doriens qu'ils amenoient des montagnes de la haute Thessalie, la replongèrent dans la barbarie & l'ignorance, d'où quatre-vingts ans de tranquillité l'avoient en partie retirée.

Obligés de céder au torrent qui portoit par-tout la désolation & la mort, forcés d'abandonner en gémif-

ſant une terre chérie, les Grecs d'Europe ſe réfugièrent dans les riantes campagnes de l'Aſie-mineure, & conſervèrent, ſous cet heureux climat, le goût des lettres, ſeule portion de leur héritage ; tandis que leurs féroces vainqueurs, l'éteignirent preſqu'entièrement dans les lieux de leur domination.

L'Aſie fut comme le foyer d'où la lumière ſe réfléchit ſur la Grèce Européenne ; & l'on peut juger du ſuccès avec lequel tous les genres de connoiſſances y furent cultivés, par la prodigieuſe variété dont brillent les ouvrages du plus ancien écrivain profane que le temps ait laiſſé parvenir juſqu'à nous.

Vel. Pat. l. 1. c. 5. On a prétendu que juſqu'au ſiècle d'Homère, les Grecs n'avoient eu aucune idée de la belle poéſie, ni de la véritable éloquence : on a voulu qu'il ait inventé, perfectionné le poëme épique, & qu'il n'ait eu d'autre modèle, que ſon vaſte génie. Ce n'eſt point là la marche de la nature : les arts les plus faciles eurent leurs commencements & leurs progrès ; l'Epopée ſuivit la même route. Avant le chantre d'Achille, pluſieurs poëtes s'étoient

exercés dans la carrière que lui seul a fournie. La poésie lyrique avoit précédé l'Epopée; des exclamations soudaines étoient bien plus analogues au génie des Sauvages, qu'un poëme qui demande des hommes policés, pour être senti & apprécié. Dans l'origine, la musique fut employée à chanter les Dieux & leurs bienfaits, objet de la poésie lyrique: ce ne fut que long-temps après, qu'on la fit servir à d'autres sujets. Les narrations historiques vinrent charmer, par leur nouveauté, l'ame avide des Grecs. Les exploits de Bacchus, l'enlèvement de Proserpine, les guerres des Titans furent d'abord le champ favori des poëtes: parurent ensuite les auteurs de l'*Héracléide & de la Théséide*; enfin la guerre de Troie ouvrit la carrière à des chants plus importants. Démodocus, antérieur à Homère, célébra le stratagême du cheval; le retour des Grecs sous la conduite d'Agamemnon, fut le sujet des vers de Phémius; la petite Iliade transmit la plupart des aventures qui suivirent ce siège fameux. La guerre de Thèbes anima aussi la verve des poëtes: le sujet prêtoit à la poésie; & le poëme

Pauf. l. 9. c. 10. connu ſous le nom de *Thébaïde*, jouiſſoit apparemment de quelque mérite, puiſqu'on mettoit en queſtion s'il n'étoit pas d'Homère. Ainſi, un peuple chez lequel l'éloquence faiſoit depuis long-temps partie eſſentielle de l'éducation, préparoit inſenſiblement l'homme qui devoit ſervir de modèle à tous les âges.

Langue. La langue eſt l'inſtrument commun de tous les genres de poéſie, & de l'éloquence. Celle de la Grèce, au temps d'Homère, avoit déjà tous les caractères d'une langue formée, régulière & polie : elle pouvoit prendre toutes les formes, ſe prêter à tous les genres d'écrire. Ce n'eſt pas en Europe qu'elle avoit acquis cette flexibilité, cette majeſté qui la feront toujours regarder comme la plus belle des langues ; c'eſt en Aſie qu'elle s'étoit enrichie de toutes les perfections que ce génie divin mit ſi heureuſement en œuvre. Ce furent ces Grecs Orientaux, qui rendîrent les beaux-arts à la Grèce Occidentale ; comme environ trois ſiècles après Homère, ils lui tranſmirent la philoſophie & les arts.

La première langue des Grecs fut

toute poétique. Elle n'avoit rien de méthodique, ni de raisonné : elle étoit vive, figurée, en un mot, une langue de poëtes ; & cela dût être, puisque le Sauvage ne commence pas par raisonner, mais par sentir. Ses premières expressions furent des tropes (a).

Nous n'avons aucune idée de cette langue sonore & harmonieuse, qui parloit autant par les sons, que par les voix. On se trompe, si l'on croit suppléer à l'accent par les accents ; on n'invente ceux-ci, que quand le premier est déjà perdu.

Le Pélasge devint homme civilisé. A mesure que ses besoins s'accrurent, que ses rapports se multiplièrent, que ses lumières s'étendirent, son langage changea de caractère : il devint plus juste, & moins passionné ; il substitua aux sentiments, les idées ; il parla moins au cœur, & plus à la raison. L'accent ne fut plus aussi marqué, l'articulation s'étendit, la langue devint plus exacte, plus claire, mais plus traînante, plus sourde & plus froide...

(a) Voyez l'*Essai sur l'origine des Langues*, par J. J. Rousseau.

L'écriture contribua encore à cette altération. Elle ne change pas les mots de la langue, mais son génie: elle substitue l'exactitude à l'expression.

C'est par un progrès naturel, que toutes les langues lettrées perdent de la force, en gagnant de la clarté: plus on s'attache à perfectionner la grammaire & la logique, plus on accélère ce progrès. Il est facile, après cela, de sentir par quelle raison la langue de Démosthène & de Platon, n'est point celle d'Homère, qui elle-même devoit être déjà bien différente de la première langue des Grecs.

Née dans un pays particulier, mais répandue dans une multitude d'Etats séparés, la langue Grecque se perfectionna par les révolutions mêmes qui eussent semblé devoir en retarder les progrès. Un grouppe de petites îles entourées d'un continent morcelé & brisé, produisit dans un espace peu considérable, une infinité de petits établissements distincts & indépendants. Mais les disputes sans cesse renaissantes sur les possessions, ne nuisirent point au progrès de la langue. Persécutés dans leur pays, les Grecs se réfugioient dans la contrée voisine,

où ils usoient encore de l'idiôme naturel; & c'est peut-être en partie à ces causes, & à l'émulation qu'elles enfantèrent, qu'il faut attribuer la perfection du langage dans des temps si reculés.

Au siècle d'Homère, la grammaire étoit très-cultivée : il est même facile de comprendre, par les différentes inflexions des noms & des verbes, par le grand nombre de ceux qu'on appelle irréguliers, jusqu'à quel point les Grecs avoient dès-lors travaillé à polir la langue, en ôtant aux mots primitifs, ce qu'ils avoient orginairement de dur & de rude.

Déjà ils possédoient pour le technique du langage, les mêmes richesses que dans les siècles postérieurs. Leurs noms avoient trois genres; ils avoient trois nombres. Notre langue, sur chacun de ces objets, ne nous offre que deux de ces propriétés : mais nous ne devons pas regretter le nombre qui marque la *dualité*, s'il est vrai, comme l'avance un savant Grammairien, qu'il y ait plus de précision dans le systême des langues qui n'admettent que les deux nombres ordinaires. La clarté qui se trouve, sans le secours

Beauzée, t. 2. p. 86.

du *duel*, dans les idiômes qui ne l'ont point admis, prouve assez qu'il suffit de distinguer le pluriel & le singulier, parce qu'effectivement la pluralité se rencontre dans deux, comme dans mille : aussi le duel ne s'introduisit-il que fort tard dans la langue Grecque, où on ne le trouve que rarement employé.

Méth. de P. Royal, l. 8. c. 1.

Toutes les parties du discours se voient dans la langue Grecque, de ces temps, mais avec une variété qui ajoute aux charmes de l'élocution. Par exemple : beaucoup de noms, outre leur terminaison ordinaire, y souffrent une contraction qui change absolument la terminaison dans plusieurs cas. Beaucoup de verbes ont trois manières de se conjuguer. Ceux qui se terminent par deux voyelles, les peuvent contracter en une, ou prendre une autre forme, qu'on appelle des verbes terminés en *mi* ; ce qui les rend encore plus variés. Tous ces verbes ne se bornent point aux deux voies des modernes, & même du Latin, quoiqu'il fût un dialecte du Grec : ils en ont une troisième, moyenne entre l'une & l'autre, dont certains temps expriment l'actif, d'autres le passif, & quelques-uns indif-

féremment l'un & l'autre. Ces formes, auxquelles nous avons donné le nom de *Temps*, & qui ajoutent à la signification fondamentale du verbe, l'idée accessoire d'un rapport d'existence à une époque, sont en Grec bien plus nombreuses qu'en notre langue, & que dans le Latin, plus pauvre que nous encore sur cet article.

Cette dernière langue, par exemple, ne peut mettre autant de précision que la nôtre, pour exprimer certaines vues de l'esprit, relativement à un temps déjà passé : nous dirons, dans une façon de parler, *j'ai aimé*, & dans une autre, *j'aimai*. Les Romains n'avoient, pour rendre ces deux idées, que le seul mot, *amavi*. Les Grecs avoient encore poussé la précision plus loin que nous : leur mot PÉPHILÉCA, répond à la première des deux expressions françoises ; EPHILÉSA à la seconde ; mais EPHILON, second aoriste, n'a point de corrélatif dans l'une ni dans l'autre langue. Il en est de même des deux futurs de la langue Grecque : TISO, *j'honorerai*, est le premier ; le second, TIÔ, n'a point de corrélatif dans le François. Son troisième futur, nommé

Paulo-poſt-futur, parce qu'il exprime l'action comme très-prochaine, dans le paſſif, ne peut ſe rendre en Latin ni en François, que par une périphraſe; TÉTUPSOMAI, *je ſerai bientôt battu.*

Les Grecs avoient donc été plus métaphyſiciens que nous dans la formation de leur langue, ou plutôt c'eſt à leur extrême ſenſibilité, qu'ils furent redevables de cette délicateſſe d'expreſſion, qui leur ſervoit à rendre les nuances les plus fines des idées: car on ne s'imaginera pas que des mots ſi différents dans leur formation, & diſtingués par des dénominations diverſes, fuſſent deſtinés à ſignifier abſolument la même idée totale. Notre manière de traduire le premier aoriſte Grec, prouve le contraire. D'ailleurs, on ſait qu'il n'eſt point dans les langues, de ſynonymes parfaits; & s'il falloit rendre les temps des Grecs, par les mots qui leur correſpondent dans nos Grammaires, loin de faire honneur à cette nation ſenſible de ſon goût ſur cette matière, il faudroit la plaindre d'un ſuperflu embarraſſant & contraire à l'eſprit du langage. Auſſi n'eſt-ce pas par une traduction néceſſairement infidelle, qu'on peut faire connoître la

Beauz. t. 1. p. 503.

véritable valeur des temps Grecs, mais par de bonnes définitions, qui contiennent exactement toutes les idées élémentaires qui leur sont communes, & celles qui les différencient.

Notre langue se rapproche beaucoup plus du Grec à l'égard des *Modes*, de ces formes introduites pour caractériser les différentes manières dont la signification du verbe peut être envisagée. On trouve dans la langue Françoise, les cinq modes de la langue Grecque. Cette dernière l'emporte encore sur la Latine par ses articles; elle est supérieure même à la nôtre à cet égard, en ce que, chez nous, cette partie du discours est absolument indispensable, au lieu que les Grecs ne l'emploient qu'à volonté.

Homère possédoit donc l'instrument de l'éloquence, aussi parfait, & même plus parfait que nous : il pouvoit exprimer toutes les idées, tous les rapports. Il pouvoit plus; rendre toutes sortes d'images. Outre les différentes formes que nous avons déjà fait observer dans les *Noms*, les Grecs avoient ces terminaisons auxquelles nous avons donné le nom de *Cas*, & qui, outre l'idée accessoire

qu'ils ajoutent à l'idée principale du mot, rendent les inverſions praticables, & fourniſſent à l'orateur, ainſi qu'au poëte, les moyens de frapper, de ſaiſir, d'entraîner.

Mais ce qui fait ſur-tout que cette langue eſt capable de tous les grands mouvements de l'éloquence, c'eſt cette facilité extrême de ſe plier à tous les ſujets, de revêtir toutes les idées de formes qui leur ſoient propres. Aucune langue n'eut jamais cette ſoupleſſe qui permet, de pluſieurs mots, d'en compoſer un ſeul qui renferme une multitude d'idées. Avec de pareils moyens, avec un génie tel que celui qui les mit en œuvre, les prodiges de la Grèce dans tous les genres d'écrire, n'ont rien d'étonnant.

Dialectes. Elle dût encore à ſa forme politique, un avantage que ne partagent point les Etats ſoumis au même maître. Semblable pour le fond, la langue portée dans toutes les contrées de la Grèce, ſe diverſifia d'une manière prodigieuſe, ſans ceſſer d'être la même; & les différents dialectes, qu'on a eſſayé de confondre avec les patois de nos provinces, conſervèrent

toujours la nobleſſe primitive de leur origine.

Si la Grèce entière, ſoumiſe au gouvernement monarchique, eût reconnu les loix d'un ſeul Souverain, qui eût choiſi quelqu'une de ſes villes pour le lieu de ſa réſidence, la façon de parler de ſa Cour eût conſtitué le beau langage: celui des provinces, mis au rang des jargons, eût été abandonné à la dernière claſſe des ſujets; tous les ouvrages euſſent été compoſés dans la langue de la capitale; ſeule elle eût été perfectionnée, &, loin d'avoir des écrits entremêlés de différents patois, on eût craint de laiſſer deviner ſon pays à ſes expreſſions.

Les Grecs au contraire enrichirent leur poéſie, en entremêlant les dialectes, même dans le genre le plus ſublime de la littérature; l'Epopée. C'étoit toujours la même langue, modifiée à la vérité par l'influence des climats, ou la variété des circonſtances, mais entendue auſſi facilement des peuples ſitués aux extrémités de la domination Grecque, que la leur propre. En ſe diviſant en une multitude de portions, les Grecs n'avoient point ceſſé d'être liés par un intérêt commun. Cette eſpèce de com-

munauté servit à maintenir l'uniformité de la langue, que les diverses manières de la prononcer, ou différentes terminaisons modifioient sans la changer. Chaque ville principale étant le chef-lieu d'un Etat, son langage ne devint point ignoble; on put le parler sans s'avilir, sans pécher même contre le bon goût: bien loin delà, le mélange des dialectes en fut une preuve, & cette heureuse diversité, ne dût pas peu contribuer à rendre la poésie plus pittoresque, plus susceptible d'approcher de la nature.

Qu'il nous soit permis de faire une observation, qui ne tend point à diminuer la gloire du Prince des poëtes. On a loué Homère d'avoir enrichi sa poésie des différents dialectes de la Grèce: mais est-on bien assuré, que dans le siècle où vécut ce grand homme, cette distinction existât? Elle ne put être connue qu'au temps où la langue ayant fait des progrès, s'éloigna de son modèle commun. Ce temps avoit-il précédé l'auteur de l'Iliade? Seroit-ce un paradoxe d'avancer que, s'il employa tous les dialectes, c'est précisément parce qu'il n'existoit aucune distinction alors? Qu'on se rappelle ce que nous avons

dit, dans l'époque précédente, sur la forme de tous les ouvrages de l'antiquité Grecque. Aucun écrit n'étoit en prose, tous étoient revêtus du charme des vers; les poëtes, pour faire entrer dans leurs compositions, des mots rebelles, mais nécessaires, étoient obligés de leur donner une nouvelle forme. Ils en rendoient les syllabes brèves ou longues à volonté, en substituant les voyelles brèves aux longues, ou les longues aux brèves. Tantôt ils contractoient deux voyelles en une, ou ils résolvoient une contraction, en restituant les deux voyelles primitives. Suivant le besoin, deux voyelles sous leur plume, se changeoient en une diphthongue, ou celle-ci en deux voyelles séparées. Quelquefois, ils ajoutoient une ou plusieurs syllabes à un mot; d'autres fois, ils en retranchoient. Il ne faut pas être bien avancé dans la lecture des poëtes Grecs, pour s'appercevoir de toutes les facilités qu'ils savoient se procurer ainsi, pour le technique de la versification : c'est ce qui faisoit dire avec raison à Horace; « que les » Romains cultivoient des Muses plus » sévères. » C'est en ces changements, & en des idiotismes particuliers, que con-

sistoient les différences des dialectes. Si les savants les ont fixés à quatre principaux, ce n'est pas qu'ils fussent bornés à ce petit nombre : un Grec eût pu en distinguer autant qu'il y avoit de différentes provinces. L'Attique, l'Ionien, le Dorien & l'Eolien, étoient plus usités dans les auteurs qui nous restent ; les autres ne s'y trouvent que rarement.

Il y a plus ; si l'on considère avec attention, l'origine de ces dialectes, les rapports qu'ils ont les uns avec les autres, on sentira qu'ils peuvent être réduits à deux principaux ; l'Attique & le Dorien. Les Ioniens étoient sortis de l'Attique, & l'Eolien avoit la plus grande analogie avec le Dorien. Il suffira, pour s'en convaincre, de se rappeller l'origine des différents peuples qui donnèrent leur nom aux divers dialectes notés par les savants, & de remarquer en quoi consistoient principalement leurs ressemblances, & leurs dissemblances.

Les Attiques aiment les contractions. Non-seulement ils contracteront deux syllabes en une, ils en font autant de deux mots. C'est d'eux que la langue a reçu les noms contractes, & les verbes circonflexes.

Les Ioniens, au contraire, ne veulent de contraction, ni dans les noms, ni dans les verbes; encore moins dans les mots, dans lesquels ils retranchent des consonnes, pour y produire des *hiatus* par le choc des voyelles; & s'ils ne peuvent retrancher de consonne, ils ajouteront plutôt un *Epsilon*, pour avoir leur bâillement favori.

Il seroit curieux, sans doute, de connoître les causes, qui firent prendre exactement le contre-pied à deux nations, qui eurent la même origine. Est-ce au climat, est-ce à quelqu'autre circonstance qu'est dûe cette variété? C'est sur quoi il seroit difficile de prononcer.

Les Doriens aimoient à substituer l'*Alpha*, à l'*Epsilon*, à l'*Omicron*, à l'*Omega*, & même à certaines diphthongues.

Ennemis de l'aspiration rude, les Eoliens changeoient, comme les Ioniens, les aspirées en ténues, ou douces: partout ils remplaçoient l'esprit rude, par l'esprit doux; ils aimoient à redoubler certaines consonnes.

Nous ne faisons point ici un traité de Grammaire, & ce que nous venons de dire, suffit pour prouver ce que

nous avons avancé, sur les dialectes & sur leur origine.

Éloquence. On peut juger par la multiplicité des discours répandus dans les deux poëmes d'Homère, à quel point de perfection avoit atteint l'éloquence; non pas cette éloquence naturelle, qui peut animer l'homme sans lettres, comme le savant, mais celle qui suit des règles, qui sait les employer, & les ménager à propos pour parvenir à son but.

Odyss. l. 6. v. 177. &c. Après avoir été pendant vingt jours, le jouet des vagues en fureur, Ulysse est jeté sur les côtes des Phéaciens. Ses longues fatigues le plongent dans un profond sommeil, interrompu enfin par le bruit d'une troupe de femmes. Nausicaa, fille du Souverain de l'île, accompagnée d'un essaim de jeunes beautés, étoit venue en cet endroit laver ses vêtements. Nud, presque mort de faim, ignorant s'il est chez des peuples cruels, ou amis de l'humanité, Ulysse est dans une affreuse perplexité. Ira-t-il embrasser les genoux de la Princesse? Lui adressera-t-il de loin la parole? Il s'arrête à ce dernier parti, & couvert d'une branche d'olivier garnie de feuilles, il sort du buisson épais qui lui servoit de retraite. « Grande

» Reine »

» Reine» s'écrie-t-il « vous voyez à vos
» pieds un suppliant. Si vous êtes une
» des Déesses qui habitent le vaste
» Olympe; c'est Diane, c'est la fille
» du grand Jupiter que je vois : vous
» avez sa taille, sa majesté, ses char-
» mes. Si vous êtes du nombre des
» mortelles qui vivent sur la terre, heu-
» reux ceux qui vous ont donné le
» jour! heureux les frères qui peuvent
» se glorifier d'une telle sœur! Quelle
» joie pour eux, de vous voir le plus
» bel ornement des fêtes! Mais mille
» fois plus heureux encore, celui qui,
» après vous avoir comblé de présents,
» préféré à tous ses rivaux, aura
» l'avantage de vous mener dans son
» palais! Non, jamais objet plus char-
» mant ne s'offrit à mes yeux : j'en
» suis saisi d'étonnement & d'admira-
» tion. J'ai vu jadis à Délos, un jeune
» palmier, miraculeusement sorti de
» terre, près de l'autel d'Apollon; car,
» dans un voyage malheureux, qui fut
» pour moi la cause de toutes les
» infortunes, je passai dans cette île,
» suivi d'une nombreuse armée. A la
» vue de ce palmier, je fus long-
» temps dans une espèce d'extase. Telle
» est, grande Reine, en vous voyant,

» ma ſurpriſe & mon raviſſement. La
» crainte, le reſpect me retiennent, &
» m'empêchent d'embraſſer vos genoux.
» Vous voyez un homme plongé dans
» l'abyme de la douleur. Parti de l'île
» d'Ogygie, &, depuis ce fatal mo-
» ment, jouet pendant vingt journées,
» de la mer & des vents en furie, hier
» je fus jeté ſur ce rivage, par une Di-
» vinité, pour y ſouffrir peut-être de
» nouveaux malheurs : car je n'oſe me
» flatter que les Dieux ſoient las de
» me perſécuter ; ils me donneront en-
» core des marques de leur haine.
» Mais, vous, ô grande Princeſſe, ayez
» pitié de mon infortune. Après tant de
» travaux, vous êtes la première dont
» j'aie imploré le ſecours ; je n'ai
» vu aucun habitant de cette con-
» trée. Enſeignez-moi le chemin de la
» ville ; & s'il vous reſte quelqu'en-
» veloppe inutile, donnez-la moi pour
» me couvrir. Daignent les juſtes Dieux
» vous accorder, en récompenſe, l'ob-
» jet de vos deſirs ; un mari digne
» de vous, une maiſon floriſſante, une
» union que jamais rien ne puiſſe al-
» térer ! Le plus précieux, le plus de-
» ſirable des biens, eſt la paix que
» produit dans une maiſon, la con-

» formité de sentiments entre deux » époux : elle fait le désespoir de leurs » ennemis, la joie de ceux qui les ai- » ment ; &, pour eux-mêmes, elle est » une source intarissable de gloire & » de délices. »

— « Etranger » répond Nausicaa « » vos manières, & la sagesse qui règne » dans vos discours, décèlent que votre » naissance n'est point obscure. Jupiter » distribue, comme il lui plaît, les » biens aux bons & aux méchants. Il » vous a donné les maux en partage ; » supportez-les courageusement : mais » puisque vous êtes dans notre île, vous » ne manquerez ni de vêtements, ni » d'aucun des secours qu'un étranger, » qui vient de loin, a droit d'at- » tendre de ceux chez lesquels il » aborde. Je vous enseignerai le chemin » de notre ville, & le nom de ceux » qui l'habitent. Vous êtes dans l'île » des Phéaciens, & je suis la fille du » grand Alcinoüs qui gouverne ces » peuples. »

Qui pourroit n'être pas frappé de la beauté vénérable de ce style antique ! Comme Ulysse sait, par un éloge flatteur de la personne & de la beauté de Nausicaa, se concilier la bienveil-

lance de cette Princesse ! Avec quelle adresse, il lui fait sentir qu'il n'est point d'une basse extraction ! Quelle dignité dans sa peroraison ! Aussi, malgré l'état misérable où se trouve l'inconnu, la fille du roi est attendrie ; elle lui promet tous les secours dûs à l'hospitalité, & regarde d'avance son hôte, comme un Prince que la fortune s'est attachée à persécuter.

Le discours d'Ulysse nous offre cette justesse de pensées, l'une des principales parties de l'éloquence ; ce caractère de vérité qu'Homère fait si parfaitement saisir, & sur-tout le sentiment qui fait toujours si facilement entendre un homme des autres hommes. Ce grand poëte ne connut pas moins l'art de disposer les pensées, que de les choisir, & c'est faire de sa manière, le plus sublime éloge, d'observer que toutes les règles données par les rhéteurs, pour les différentes espèces d'exordes, de narrations, de peroraisons, il les avoit toutes pratiquées ; que ses ouvrages en fournissent des exemples d'une beauté au-delà de toute expression, & que les rhéteurs ne furent que ses élèves, comme il l'avoit été lui-même de la nature.

Quint. l. x. c. 1.

Suivez Ulysse, Phénix, & Ajax dans la tente d'Achille: voyez comme insensiblement ces trois héros touchent, émeuvent, ébranlent ce cœur ulcéré, cet homme inexorable! Comme tout est adroitement ménagé, pour que l'ennemi qu'ils attaquent, soit forcé de se rendre! Comme ce poëte divin, manie subtilement l'art de distribuer les preuves, de les placer convenablement, de les faire venir à l'appui du sentiment! Croit-on que d'abord Ulysse ait vainement fait parler la raison? non, sans doute: Il a convaincu Achille; mais sans le persuader: ce sont les larmes de Phénix; c'est ce doux sentiment émané du cœur, qui opère cette persuasion. Langage des ames sublimes, c'est toi qui fais embellir la raison, & lui rendre tous ses droits! Le fils de Pélée est vaincu, mais il est honteux d'avouer sa défaite; les reproches d'Ajax hâtent un aveu qui n'est point encore sur les lèvres, mais qui règne au fond de son ame. « Dites aux Grecs que je ne » prendrai les armes, qu'au moment où » Hector, après avoir livré leur flotte » à la voracité des flammes, menacera » les tentes & les navires des Thessa- *Iliad. l. 9.*

» liens : car, pour la mienne, pour mon
» vaisseau, jamais Hector, malgré son
» audace, n'en approchera. »

Qu'on se représente ces beautés, rehaussées par le charme de l'expression toujours assortie au sujet, & qu'on s'étonne ensuite des transports que causoit la lecture d'Homère à tout ce qui porta le nom Grec ! Eh ! qui jamais fut mieux que lui, employer les différents genres d'élocution, suivant la nature des objets qu'il avoit à peindre ? Tantôt simple, naïf & concis, il ne s'attache qu'à la clarté, à la netteté. Tantôt plus abondant, plus nourri, plus élevé, il ne se refuse ni aux figures brillantes, ni aux cadences nombreuses. On voit qu'il veut s'attirer les regards, par les charmes d'une parure bien entendue. Enfin magnifique & sublime, son ton de grandeur & de majesté en impose : on le croiroit admis au conseil des Dieux, l'organe du Maître des Destins. Ses mouvements rapides, & animés de la plus noble audace, soumettent les esprits & les cœurs ; tout cède à sa fécondité, on est entraîné par sa promptitude & sa véhémence.

Hermog. Περὶ ἰδεῶν, l. 2. c. 10.

Au temps d'Homère, l'éloquence avoit donc ses règles, son étendue &

sa perfection ; mais alors l'art ne l'emportoit point tellement sur la nature, que celle-ci en fût comme étouffée : il ne servoit qu'à la montrer. Homère fut le plus parfait des orateurs, comme le plus grand des poëtes ; aussi, l'un des plus grands critiques, & des plus savants rhéteurs de l'antiquité, Quintilien, le propose-t-il comme le vrai modèle de l'éloquence.

A tant de rares talents, il joignoit les plus vastes connoissances. Développer celles qui ont rendu le chantre de l'Iliade recommandable à tant d'égards, est donner une idée de son siècle : elles feront connoître les ressources qu'eut ce grand homme, pour composer les deux ouvrages qui feront à jamais la gloire des Grecs.

Mille circonstances favorables, contribuèrent à former le père de la poésie. Indépendamment du génie qu'il apporta en naissant, de l'influence du climat qui l'avoit vu naître, de l'esprit de liberté qui règnoit dans sa patrie, de l'honneur qu'on y accordoit aux poëtes, du mouvement & de la chaleur des esprits dans des villes qui se poliçoient, son éducation répondit encore à tant de causes heu-

Discours sur Hom. par M. de Rochefort, p. 11.

reuses. De savantes excursions dans sa patrie, lui en avoient appris l'histoire; ses voyages chez les nations étrangères, avoient étendu la sphère de ses idées: il apprit la morale à l'école de l'indigence. La connoissance de l'homme fut le fruit de tant de travaux; il y joignit celle des choses, & les combinant avec les modèles que lui avoient fourni ceux qui l'avoient précédé, il se crut en état d'entreprendre cet ouvrage immortel, dans lequel furent suivies toutes les règles de l'art, avant qu'elles fussent inventées, & qui servirent à les fixer; l'Epopée parut.

Poésie épique.

Sur quel plan Homère conçut-il & exécuta-t-il ses deux poëmes? La prose n'étoit point encore admise dans les productions de l'esprit; elle ne devoit l'être que long-temps après ce Poëte. La nation peu instruite, cherchoit à se dédommager par la forme, de la monotonie du fond des choses. Ce qui d'abord intéresse un peuple, quand il commence à se regarder avec complaisance, est son histoire. Elle étoit écrite en vers, ainsi que les traités de morale & les codes de législation. Nous avons vu quels secours les Grecs eurent pour

conserver à la postérité la mémoire des faits. De ce nombre étoient les Annales, espèce d'ouvrage dont la forme n'est guère propre à plaire à l'imagination d'un peuple aussi sensible.

L'histoire est consacrée à la vérité, dit un auteur à qui les lettres ont tant d'obligations : c'est un témoin qui dépose, qui présente les faits tels qu'ils sont, sans les altérer ni les embellir. L'imagination ardente des Grecs, ne pouvoit se contenter de cette simplicité, & l'on voit, par les agréments qu'Hérodote avoit semés dans une histoire proprement dite, que ce genre d'écrire avoit commencé par sacrifier à la fiction.

Batteux, t. 2. p. 179.

L'Epopée ne vit que de mensonges; elle invente tout ce qu'elle raconte, & ne connoît d'autres bornes que celles des possibles. Mais les Grecs aimoient trop ardemment la patrie, pour se repaître de vaines chimères : il falloit, pour leur plaire, réunir ces deux espèces ; joindre le merveilleux à la vérité, faire ressortir l'une par l'autre, les combiner de manière que, quoique confondues en quelque sorte, on pût néanmoins les distinguer.

C'est ce qu'exécuta Homère avec

un art admirable : il sut allier la fiction à la vérité, avec une telle adresse, que, sans cesser d'être un, son ouvrage réunit les ingénieux mensonges de l'une, à l'imposante majesté de l'autre, & devint le livre le plus admiré, le plus lu dans la Grèce. L'Iliade & l'Odyssée furent le plus précieux recueil des antiquités de la nation, & les deux plus belles productions de l'esprit humain. Les Grecs y apprirent en même-temps, les faits de leur ancienne histoire, la topographie de leur pays, l'origine de leurs plus illustres maisons, celle de tous les arts & de toutes leurs connoissances ; d'un autre côté ils y puisèrent tous les genres de littérature, ils s'y imburent de toutes les graces de la poésie, & n'apprirent pas moins, dans Homère, à devenir aimables, que savants. Ses poëmes les charmèrent, en excitant leur admiration ; ils occupèrent leur raison, leur esprit & leur imagination. Sa poésie émut leurs cœurs, étonna leurs sens, & fit passer dans leurs ames, cette suite de sensations délicieuses, qui n'étoient interrompues quelques instants, que pour se renouveller avec plus d'énergie.

Avouons aussi que tout concouroit à aider le génie, dans l'action que choisit Homère : jamais il ne s'en présenta de plus intéressante pour une nation. Le poëte chantoit des combats qu'avoit partagé toute la Grèce. Virgile composa son Enéide dans un temps où son poëme intéressoit plus par la forme, que par le fond même des choses. Outre que sa fable étoit fondée sur une fiction, elle ne pouvoit guère intéresser que les habitans de Rome même ; les autres cités de ce vaste Empire, se mettoient, sans doute, peu en peine de l'origine de leurs vainqueurs, ou les détestoient trop, pour qu'un pareil récit pût les échauffer. En un mot, dans le siècle d'Auguste, Virgile étoit plus homme de lettres, que citoyen.

Homère fut à la fois l'un & l'autre ; il ne composa pas ses poëmes dans le déclin de sa patrie : leur existence dévança les plus beaux jours de la Grèce, & les prépara peut-être. Il n'eut point à plaire à une seule ville, mais à une multitude d'Etats séparés, qui tous prenoient le plus vif intérêt à ses chants. L'origine qu'il donnoit aux grandes familles, n'étoit point une

illustration après coup. Avec quelle émotion délicieuse, croit-on que les maisons illustres de la Grèce trouvassent des preuves incontestables de la noblesse de leur race, dans le plus beau monument de l'esprit humain, dans un livre qui étoit entre les mains de tous leurs concitoyens, & qui faisoit la base de l'éducation? Oui, sans doute; les circonstances favorisèrent Homère; mais sa gloire, loin d'en recevoir quelqu'atteinte, n'en a que plus d'éclat. Son génie seul lui suggéra un sujet intéressant à toute sa nation. Il prévit que dignement rempli, il occuperoit tous les âges, & il se sentit en état de le remplir dignement. Jamais le génie fut-il trompé dans son espoir!

S'imaginera-t-on que cet art sublime demeura comme enseveli durant plusieurs siècles, dans l'Iliade & l'Odyssée, & qu'il fallut toute la sagacité d'un philosophe éclairé pour l'y découvrir? Epris de la beauté de ces poëmes, Aristote en étudia la conduite avec ce même génie qui lui avoit fait trouver les règles du raisonnement; & le résultat de ses recherches, fut que tout ce qu'Homère avoit exécuté, tant par rapport à l'invention & à l'ordonnance

de l'action, que par rapport à son étendue & à sa durée, étoit puisé dans la nature, &, par conséquent, autant de règles dont on ne pouvoit s'écarter.

Notre dessein (*a*) n'est pas de faire une poétique ; nous n'avons eu en vue que de donner l'histoire de la poésie épique, & de développer comment Homère fut conduit à en fixer la nature.

Il nous resteroit à faire connoître, par les détails, comment il atteignit son but : nous verrions ce grand poëte, ici exprimant par la pesanteur de ses vers, les tourments de Sisyphe roulant son rocher avec effort ; là, montrant par la rapidité de l'expression, celle du coursier qui franchit la carrière. S'il parle des sombres bords, il vous pénètre d'horreur : on pleure avec Andromaque prête à quitter son cher Hector. Dans ses comparaisons, quelle vaste connoissance de la nature ! « Hommes amollis dans le sein de vos Disc. sur Hom. p. 43.

(*a*) Consultez les *Principes de Littérature* de l'Abbé BATTEUX ; le *Théatre des Grecs* du P. BRUMOY ; les *Dissertations sur la Fable épique*, de MM. VATRY & DE LA BARRE, répandues dans les MÉM. DE L'ACAD.

» villes, qui avez peu vu, peu connu,
» peu senti ; quand vos regards se fixent
» sur un objet, vous ne voyez que lui ;
» j'en vois cent autres à la fois : vous
» ne le voyez que d'un côté ; je le vois
» dans toutes ses parties. Votre ré-
» flexion froide & lente, compare cet
» objet avec un autre ; & n'y apperçoit
» qu'un rapport; j'en découvre mille.
» Une simple sensation suffit à votre
» ame ; un torrent de sentiments ne
» sauroit remplir la mienne. Cessez
» donc de mesurer mon esprit sur le
» vôtre ; les Dieux en trois pas arrivent
» au bout du monde. »

Avec quelle naïveté il présente les mœurs de son temps ! Il semble qu'on est transporté dans ces siècles si éloignés de ceux où nous vivons : on devient Grec soi-même, on en partage les peines & les plaisirs. S'il se fait un sacrifice, on y assiste ; on se livre à la joie des festins qui les suivent. Le tableau change, les combats succèdent aux plaisirs : on en devient spectateur, acteur ; on craint pour le héros dans lequel on s'est transformé ; ses succès deviennent les nôtres, ses malheurs font couler nos larmes.

Les auteurs des anciennes poésies les

chantoient en public. Homère lui-même chantoit ses poëmes dans les fêtes & dans les assemblées de la nation. Hésiode s'acquitta des mêmes fonctions avec dignité. « Les rois » dit-il « sont issus » de Jupiter; les poëtes sont les enfants » des Muses & d'Apollon. Heureux » le mortel que ces Déesses chérissent! » la douce persuasion coule de ses lè- » vres. Un homme est-il en proie à la » douleur? le ministre des Muses n'a » pas plutôt chanté les louanges des » anciens héros, & des Dieux qui » habitent l'Olympe, qu'elle est ou- » bliée.... Je vous salue, filles de Jupi- » ter; daignez m'inspirer vos chants » persuasifs »! Terpandre, à l'imitation de ces anciens poëtes, chantoit encore ses poésies avec celles d'Homère.

Les poëtes, en parcourant les différentes contrées de la Grèce, pour instruire & amuser leurs concitoyens, recevoient les récompenses les plus flatteuses que l'homme puisse attendre de ses talents. Les villes par où ils passoient, les combloient d'honneurs. La reconnoissance publique ne se bornoit pas à de stériles distinctions; outre les prix qu'on distribuoit en certains temps, à ceux qui, dans les concours,

avoient réuni le plus grand nombre de suffrages, les peuples se faisoient un devoir de fournir à leur subsistance. (a)

Rapsodes. Comme chaque poëte ne récitoit que ses propres ouvrages, les anciens poëmes se fussent insensiblement perdus, si une classe d'hommes particuliers, n'eût consacré ses talents à perpétuer ceux des autres. Des chantres, connus sous le nom de *Rapsodes*, préservèrent les plus anciens monuments du génie Grec, de l'oubli où ils seroient tombés. L'accueil qu'on leur fit les encouragea, & bientôt, dans toutes les villes de la Grèce, ils furent appellés aux fêtes & aux sacrifices publics, qu'ils embellissoient par le chant des poëmes d'Orphée, de Musée, d'Hésiode, & sur-tout d'Homère. Ceux qui savoient le mieux faire passer dans l'ame de leurs auditeurs, les passions qu'ils exprimoient, recevoient des couronnes. A la fin, cette utile occupation devint un métier, & ces mercénaires, comme nos acteurs,

Plat. in Ion.

(a) Consultez l'*Orig. de la Poésie*, par le Doct. Brown, & la cinquième *Dissertation sur la Rhét.*, par M. Hardion, tom. 13 des Mém. de l'Acad.

pour se procurer leur subsistance, s'efforçoient de rendre des sentiments qu'ils étoient souvent fort éloignés d'avoir : « Quand j'aurai un morceau » touchant à exécuter « dit un Rapsode, dans Platon « si je fais pleurer mes » auditeurs, je rirai; car je serai payé : » si je les fais rire, je pleurerai ; car » je n'aurai rien. »

Le plus ancien de ces artistes, dont le nom soit parvenu jusqu'à nous, étoit Phémius de l'île d'Ithaque. Homère qui avoit été son disciple, immortalisa le nom de son maître, en le donnant au chantre qui égayoit les amants de Pénélope pendant leurs repas. Revêtus d'habits magnifiques, ornés de couronnes d'or, ils chantoient assis sur une espèce de théatre, s'accompagnant eux-mêmes avec le luth. La parure n'étoit que le moindre de leurs soins. Les plus habiles d'entr'eux prenoient une peine infinie, non-seulement pour suivre le rhythme propre à chaque espèce de poésie, mais pour entrer dans l'esprit du poëte. Cette occupation devint même une espèce de science. Le Rapsode devoit connoître à fond la doctrine du poëte, & se mettre en état de l'expliquer : il devenoit l'interprète de

Plat. ubi sup.
Athen. l. 14.

Plat. ubi sup. ses pensées. Un Rapsode avouoit à Socrate, que c'étoit ce qui lui avoit le plus coûté : « aussi » ajoutoit-il « puis-je » me vanter de parler mieux que per» sonne sur Homère, & d'avoir une » plus ample provision de belles » pensées à produire sur ce grand » poëte, que n'en ont eu, ni Métro» dore de Lampsaque, ni Stésimbrote » de Rhodes, ni Glaucon, ni aucun » autre des anciens. »

Tatian. orat. cont. Græc. Laërt. in Anaxag. Nous remarquerons en passant, que Métrodore regardoit l'Iliade comme une allégorie sur le débrouillement du cahos & le méchanisme de l'univers, qu'il avoit passé toute sa vie à chercher. Selon lui, les personnages de ce poëme n'avoient jamais existé, & n'étoient qu'autant d'êtres physiques : il ne voyoit dans son ordonnance, que l'assemblage & la distribution des éléments. Il est fâcheux pour le Métrodore moderne, que le temps nous ait envié les ouvrages de l'ancien.

Sophistes. *Plat. in Tim. in Protag. & in Hip. maj. Isocr. Περὶ ἀντιδόσεως.* De ces Rapsodes, sortirent, comme on le verra, les Sophistes, qui précédèrent les Philosophes en Grèce. Ainsi que les Rapsodes, ils n'avoient aucune demeure fixe : ils parcouroient les villes de la Grèce, & se rendoient

aux assemblées publiques, où ils prononçoient des discours, dont on les récompensoit à proportion du plaisir qu'ils avoient procuré. Aussi soigneux de leur parure, ils cultivoient avec application la science du rhythme & de l'harmonie. De quel droit eussent-ils osé disputer aux poëtes, le prix de l'éloquence, si, aux graces de l'élocution, ils n'eussent tâché de joindre la solidité de l'instruction ?

Leur attente ne fut point trompée. Ils furent cosidérés comme des hommes admirables ; on envia le bonheur d'être admis à leurs doctes conférences ; & c'est en deux mots consommer leur éloge, de dire, que Solon, le premier des Athéniens qui ait eu le titre de *Sophiste*, fut jugé, par ce peuple juste appréciateur du mérite, le plus digne d'être mis à la tête du gouvernement. La secte des Sophistes politiques, ainsi nommés de la principale étude qu'ils faisoient de la science qui apprend à gouverner, le reconnoissoit pour son fondateur.

L'opulence de Crésus, son goût pour les arts attiroient alors à sa Cour, de toutes les parties de la Grèce, ce qu'elle avoit de plus distingué dans *Her. l.* 1.

les lettres. Sardes tomba sous la domination des Perses, & la plupart des Sophistes revinrent dans leur patrie. Athènes florissoit sous le gouvernement de Pisistrate, & celui de ses enfants. Devenue l'asyle & le séjour favori des savants, elle vit en peu de temps ses citoyens faire des progrès dans l'étude de l'éloquence & de la politique.

Dans les commencements, la profession de Sophiste fut, comme on voit, l'une des plus respectables de la Grèce. Instruire les peuples & les gouverner; telles furent leurs sublimes fonctions. Les Sages étoient des Sophistes, & ces Sophistes, quand ce nom fut une injure, prirent celui de Philosophes; mais il faut les considérer, dans l'origine, comme des savants, dont les discours publics, ou les conférences particulières, étoient le résultat de leurs méditations sur les différents genres de doctrine renfermés dans les poëtes, qui, jusques vers la quarante-cinquième Olympiade, furent les seuls écrivains, les seuls savants de la Grèce. Théologie, mythologie, musique, morale, politique, physique; tout étoit du ressort des Sophistes. Cette dernière science, qu'on définissoit alors celle *des choses divines & humaines*, em-

braſſoit tout ce que nous entendons par les mots de *phyſique* & de *métaphyſique*. Ceux d'entr'eux qui s'appliquèrent plus particulièrement à la politique, ſe bornèrent d'abord à compoſer des diſcours dans le genre délibératif. Ils paſsèrent au judiciaire, & encoururent le reproche qu'on leur faiſoit ſi ſouvent, de rendre la mauvaiſe cauſe meilleure que la bonne: delà naquit la *dialectique*. Les Sophiſtes devinrent diſputeurs; pluſieurs d'entr'eux aſpirèrent à la gloire de tout ſavoir, & voulurent être, à la fois, *Politiques*, *Eriſtiques* ou *Contradicteurs*, & *Phyſiciens*; c'eſt-à-dire, exceller dans les trois parties embraſſées par les Sophiſtes. Ils ſe rendirent ridicules, & leur profeſſion tomba dans le mépris.

L'éloquence Grecque avoit enfin ceſſé de parler le *langage des Dieux*; elle ne dédaignoit plus la proſe. Son ton humble & rampant, dans l'origine, s'étoit élevé à une hauteur, à une magnificence qui l'égaloient preſque à la poéſie. Les écrivains qui les premiers osèrent s'offrir à leurs compatriotes dénués des graces du vers, furent regardés comme des novateurs : mais ils furent des novateurs heureux, & mé-

ritoient de l'être. Il ne s'agissoit plus d'émouvoir une nation grossière, & réduite, en quelque sorte, à l'empire des sens ; il falloit parler le langage de la raison à des hommes raisonnables. Les censures qu'éprouvèrent les nouveaux orateurs, furent donc l'effet du préjugé, ou de l'opiniâtreté : bientôt leurs contemporains & la postérité se firent gloire de les suivre.

Histoire. On ne peut douter que la prose ne fût enfin devenue nécessaire aux lettres, quand on la voit paroître à la fois, dans deux genres aussi opposés l'un à l'autre ; la philosophie & l'histoire. L'époque de la publication des premières histoires générales écrites en prose, est la même, chez les Grecs, que celle de la philosophie. L'historien Cadmus de Milet, étoit contemporain du philosophe Phérécyde de Scyros, & tous les deux l'étoient de ces hommes célèbres que la postérité honora du nom de *Sages*.

Ces deux écrivains méritent des éloges, pour avoir osé écrire en prose, une histoire, lorsque la plupart des Grecs aimoient encore plus la fiction que la vérité ; & un traité de philosophie, lorsque tous les philo-

sophes, & les législateurs ne pouvoient faire adopter leurs opinions & leurs loix, qu'avec le secours de la musique, compagne inséparable de la poésie.

Qu'on ne s'imagine pas cependant, que les Grecs, avant Phérécyde, ne fissent point usage de la prose : sans doute ils ne parloient pas naturellement en vers ; sans doute ils n'avoient besoin ni d'art, ni de préceptes, pour parler un langage que la nature inspire à tous les hommes : un peuple policé, & qui connoissoit l'art de l'écriture, avoit mille occasions où il devoit écrire comme il parloit. Ainsi, attribuer à Phérécyde l'invention de la prose, c'est dire seulement que ce philosophe fut le premier qui s'appliqua à donner à cette manière d'exprimer ses pensées, la cadence qui lui est propre dans une langue aussi accentuée & aussi mesurée que l'étoit la langue Grecque. En effet, si la musique n'est que le chant avec la mesure, pouvoit-il être une langue plus musicale que celle des Grecs, dans laquelle la différence de l'aigu au grave, étoit d'une octave entière, & où une syllabe longue étoit exactement le double de deux brèves ?

Plin. l. 7. c. 56.

Dion-Hal. περὶ συνθέσεως ὀνοματ.

La nouvelle manière d'écrire donna aux Grecs la facilité de publier des ouvrages étendus & suivis sur leur propre histoire. Cadmus & Hécatée de Milet, Acusilaüs d'Argos, Xanthus de Lydie, &c. vécurent cinq-cents ans environ avant notre ère. Leurs ouvrages remontoient, il est vrai, à des siècles fort antérieurs; mais il existoit assez d'anciens monuments, dans lesquels ils pouvoient puiser abondamment. Les poëmes d'Homère & d'Hésiode prouvent que les Grecs avoient depuis long-temps l'usage de l'écriture, & qu'ils avoient porté fort loin l'art des vers. Les fragments d'Orphée, cités par les anciens, ceux de quelques autres poëtes antérieurs aux deux que nous venons de nommer, qu'on accusoit même de les avoir pillés, nous montrent cet art beaucoup plus ancien qu'Homère. On ne peut donc supposer que les Grecs, instruits dès les temps les plus reculés dans la composition, n'eussent aucuns mémoires historiques.

Plin. ubi sup. Suid.

Cadmus de Milet, qui vivoit sous Cyrus, avoit publié en quatre livres, une histoire de sa patrie & de l'Ionie. C'étoit la plus ancienne histoire écrite en

en prose, avec art, que les Grecs connussent. Les Milésiens jaloux d'illustrer leur ville, déjà célèbre pour avoir été le berceau de la philosophie & de l'astronomie Grecque, lui attribuèrent l'invention de l'art historique, celle même de la prose harmonieuse & élégante, quoiqu'antérieurement Phérécyde eût écrit dans le même genre, un livre de philosophie; quoiqu'Eumélus de Corinthe, qui vivoit 740 ans avant l'ère chrétienne, eût composé l'histoire de cette ville dans une prose, grossière sans doute; quoiqu'Epiménides de Crète, outre ses poëmes, eût fait, dans l'ancien dialecte des Crétois, deux traités en prose, l'un sur les sacrifices, l'autre sur le gouvernement de sa patrie.

Pauf. l. 2. c. 1.

Acusilaüs d'Argos, vivoit à-peu-près dans le même temps que Cadmus. Quelques auteurs le substituoient dans la liste des sept Sages, à Périandre, que ses mœurs & son gouvernement tyrannique rendoient en effet peu digne de ce titre. La découverte qu'il fit par hazard, dans un champ qui lui appartenoit, de quelques anciennes tables de bronze chargées d'inscriptions, lui donna l'idée de rassembler les généalogies

Joseph, adv. Ap. Clem. Strom. l. 1. Suid. in Ακυσιλ.

des plus anciennes familles, dont il forma une suite, qu'il publia sous le titre de *Généalogies*. Il faisoit remonter les temps historiques au règne de Phoronée, fils d'Inachus, qu'il nommoit le plus ancien des hommes.

Peu de temps après Acusilaüs, l'Athénien Phérécyde publia, sous le titre d'*Autochthones*, un ouvrage distribué en dix livres, qui paroît avoir eu principalement pour objet, les généalogies des familles Athéniennes. Hécatée de Milet, Xanthus de Lydie étoient contemporains, & avoient composé des ouvrages historiques.

Sans doute ces ouvrages n'étoient pas exempts de fables : comment travailler sur des temps si éloignés, & être toujours sûr de dire la vérité? Mais la critique avoit présidé à leur composition. Un siècle où la philosophie étoit cultivée avec ardeur; le siècle des Thalès, des Solon, des Phérécyde, des Pittacus, des Pisistrate, & de tant d'hommes célèbres par leur sagesse & leur amour pour les sciences, eût-il donné des applaudissements à des faits imaginaires, qu'on eût prétendu lui faire recevoir comme authentiques?

D'ailleurs, les peuples eussent-ils vu, sans réclamation, contredire des faits liés dans leur esprit, par une multitude de monuments & de cérémonies, aux pratiques de la religion, qui, dans tous les temps, ont fait une si vive impression sur l'esprit des hommes? Qu'on se les rappelle ces monuments de tant d'espèces différentes, & l'on sentira que la Grèce eut plus de facilités, peut-être, que tous les autres peuples, pour amasser des matériaux propres à former son histoire.

Ce genre d'écrire, ainsi que la prose qui lui fut irrévocablement assignée, ne parvint pas tout-à-coup à la perfection : il étoit difficile qu'on donnât d'abord à la prose, le caractère qui lui est propre. Quand les Grecs commencèrent à l'introduire dans les ouvrages de l'esprit, ils n'avoient que des poëtes pour modèles. Autant la langue poétique étoit abondante & riche, autant celle de la prose étoit stérile & pauvre. Que dût-il arriver aux premiers prosateurs? Ils cherchoient un langage facile, mais sans négliger les moyens de plaire ; & l'histoire joignit au style familier, le merveilleux de

l'Épopée. Les nouveaux écrivains, obligés d'emprunter des poëtes, les mots & les tournures qui leur manquoient, dans la crainte de les assortir ridiculement, ne mirent probablement en usage d'abord, que les plus simples & les moins sonores, & se bornèrent au dialecte dans lequel ils écrivoient.

L. 1. p. 12. Strabon pense cependant que les premiers prosateurs n'employoient que les mots, les phrases, & même les ornements qu'ils trouvoient dans les poëtes; se contentant seulement de rompre la mesure des vers. Mais Phérécyde & Cadmus eussent-ils mérité le titre d'inventeurs, si leur talent eût consisté à mettre à la suite l'un de l'autre, des centons de poëtes? Sans doute: ils furent circonspects, & même timides dans l'emploi des tours & des ornements poétiques: mais, devenus plus hardis à mesure que la prose commençoit à prendre de l'essor, ils multiplièrent les expressions & les figures, qui n'embellissent pas moins la poésie, qu'elles déparent l'autre manière d'écrire. Mais revenons aux premiers prosateurs.

Saub. l. 1. p. 12. Toute apparence de mesure, de nombre & d'harmonie fut bannie de

leur élocution. Leurs phrases rangées sans discontinuation, à la suite les unes des autres, & sans pauses sensibles, que quand le sujet qu'ils traitoient venoit à finir, ne ressembloient guère au style périodique & nombreux dont les chûtes & les repos sont marqués, au moins quand le sens est achevé. On prendra une idée de ce premier genre d'élocution, dans le début de l'histoire d'Hécatée. « Hécatée de Milet parle » ainsi : J'écris ces choses selon qu'elles » me paroissent être vraies : car les » Grecs racontent beaucoup de cho- » ses, & ridicules à ce qu'elles me » paroissent. »

Apul. in Florid. Aristot. Rhet. l. 3. c. 9.

Demetr. Phal. Sect. 12.

Si la suite ressembloit au début, on conviendra sans peine, avec Aristote, que cette élocution traînante, devoit lasser l'homme le plus patient. Ce Philosophe, à cause de l'enchaînement perpétuel des phrases, lui donnoit le nom d'*Elocution continue*. Démétrius de Phalère, l'appelloit au contraire *détachée & décousue*, parce qu'elle court sans s'arrêter, & sans que les mots, par leur circuit & leur arrondissement, se soutiennent les uns les autres, comme les pierres qui forment une voûte.

Ubi sup.

Sect. 12. & 13.

Dion-Hal. Jud. de Thucyd. c. 23.

La Grèce ne manqua pas d'historiens jusqu'au temps de la guerre du Péloponnèse. Eugéon de Samos, Déiochus de Proconnèse, Eudémus de Paros, Démoclès de Phigalée, Hécatée, & d'autres dont nous avons déjà parlé, coururent la même carrière que Cadmus. Quelques-uns d'entr'eux avoient pu connoître cet historien; tous n'eurent, pour la prose, d'autres modèles que ses ouvrages : aussi, en général, cette forme d'élocution détachée & décousue, dont on a parlé plus haut, faisoit-elle le fond de leurs écrits. Du reste, leur style pur, clair & concis; leur soin à conserver le génie & le caractère du dialecte dans lequel ils composoient; leur retenue dans l'usage des expressions figurées, & des ornements qui donnent au style de l'élévation, de l'éclat, de la dignité & de la magnificence, font le caractère qu'assigne Denys d'Halicarnasse à leur élocution.

L'introduction de la prose dans la littérature, n'avoit pas fait tort à la poésie. La Grèce, il est vrai, ne créa plus d'Homère : du moins il ne paroît pas qu'aucun poëte, ait pu disputer la palme de l'Epopée au chan-

tre d'Achille & d'Ulysse : mais les fastes de la poésie s'honorent d'une longue liste de favoris des Muses, dans d'autres genres ; non dans ceux de la tragédie & de la comédie, les plus nobles après l'Epopée : il semble qu'en formant Homère, la nature se fût épuisée, & qu'il lui fallût des siècles pour produire les Eschyle, les Sophocle, les Euripide & les Aristophane. C'est beaucoup, en effet, pour une nation, de compter un Poëte épique; à peine enfante-t-elle deux ou trois grands poëtes tragiques ou comiques : toujours la nature fut avare d'hommes sublimes. Elle distribue d'une main plus prodigue ces poëtes aimables, dont les vues moins hautes, se bornent à sacrifier aux graces, à chanter les plaisirs & les amours.

Poésie Lyrique.

Les Grecs eurent un grand nombre de poëtes qui se distinguèrent dans la poésie légère & fugitive. A proprement parler, la poésie légère ne consistoit qu'en chansons. L'homme aime naturellement à chanter ; les Grecs en avoient la passion. Les chansons sont le plaisir & l'amusement des jeunes & des vieux : de celui qui travaille, comme de l'homme oisif. Quand on est pauvre, dit un

philosophe, on chante pour supporter plus aisément sa misère; & quand on est riche, pour se délivrer de l'ennui.

En Grèce, comme parmi nous, les chansons célébrèrent la joie, le vin & l'amour. Il est naturel de faire entrer dans ses chants, l'objet de ses occupations; chaque profession en avoit de particulières, & l'on peut encore deviner celle d'un chanteur à sa chanson: mais la Grèce avoit aussi des chants adaptés à certains évènements & à quelques cérémonies. (*a*)

Schol. Lucian. de lapsu inter salt. Schol. Aristoph. in Ran. v. 1337. & in Vesp. v. 1231. Suid. in voc. Σκολιον. Athen. 15. c. 14. Plut. Symp. l. 1. quæst. 1.

La table rassemble les amis, & la gaieté qu'elle inspire, engendre les chants & les danses. Quand tout un peuple, après un sacrifice, s'asseyoit pour goûter en commun les douceurs de l'égalité, le festin se terminoit par des danses & des cantiques en l'honneur de la Divinité. Dans les premiers temps, les chansons chantées à table chez les particuliers, conservèrent cette forme religieuse. Elles étoient toutes de véritables *Péans* ou *Can-*

(*a*) Consultez les *Mémoires* de M. DE LA NAUZE, *sur les Chansons de l'ancienne Grèce*, t. 9. des MÉM.

tiques sacrés, que les convives chantoient ensemble & d'une seule voix.

L'usage changea : les convives chantèrent successivement, tenant une branche de myrte, qui passoit de la main de celui qui venoit de chanter, à celui qui chantoit après lui.

Scolies. Quand la musique fut perfectionnée, & qu'on eut employé la lyre dans les festins, les gens habiles furent seuls capables de chanter à table, du moins en s'accompagnant. Les autres, contraints de s'en tenir à la branche de myrte, donnèrent lieu au proverbe; *chanter au myrte*, pour désigner un ignorant.

Ces chants, dont Terpandre fut l'inventeur, eurent le nom de Scolies (*b*), pour marquer la difficulté de la chanson, ou la situation irrégulière des chanteurs : car ceux qui étoient en état d'exécuter, se trouvant dispersés, & placés obliquement l'un par rapport à l'autre, on ne chantoit plus à son rang.

Les *Scolies* ne venoient animer les *Athen. ubi sup.*

(*b*) Du mot Grec Σκολιὸς, qui signifie *oblique*, *tortueux*.

convives, que quand tout étoit servi, & qu'on n'avoit plus besoin de rien : alors on aimoit à entendre quelques chants agréables, qui ne furent jamais mieux accueillis, que lorsqu'ils se réduisoient à des maximes de conduite & de morale.

Mais toutes les Scolies ne rouloient pas sur des sujets aussi graves. L'amour, le vin, le plaisir en général, la guerre & l'histoire en faisoient souvent le sujet. Parcourons ces différentes espèces.

Scoliès morales.

I.

Id. ibid. c. 15.

« QUAND ON EST encore à terre, » il faut considérer si l'on a tout ce » qui est nécessaire pour entreprendre » une navigation ; mais lorsqu'on est » sur les flots, il faut aller au gré » du vent. »

II.

« RICHESSES AVEUGLES, vous ne » deviez paroître ni sur la terre, ni sur » la mer, ni dans le reste du monde » visible ; vous deviez habiter le Tar-

» tare & l'Achéron, puisque c'est de
» vous que naissent tous les maux. »

Il paroît par la Scolie suivante, que notre siècle n'est pas le seul qui ait eu à se plaindre de l'infidélité des amis.

III.

« PLUT AU CIEL qu'on pût voir ce » que font les hommes, en leur ouvrant » la poitrine, & qu'après avoir connu » le fond des cœurs, & refermé l'ou» verture, on pût choisir un ami » fidèle & sincère. » Ibid. c. 14.

Cette Scolie rappelle ces vers d'un de nos plus grands poëtes.

Faut-il que sur le front d'un profane adultère,
Brille de la vertu le sacré caractère ?
Et ne devroit-on pas, à des signes certains,
Reconnoître le cœur des perfides humains ?

La chanson d'Aristote, sur la mort d'Hermias, son ami & son allié, est une des belles Scolies morales que l'antiquité nous ait transmises. Elle fit cependant accuser son auteur d'impiété, sous prétexte que la chanson étoit un vrai *Péan*, & qu'il n'étoit pas permis de chanter dans les festins, Ibid. c. 14.

en l'honneur d'un simple mortel, un cantique sacré & particulier aux Dieux.

IV.

Laërt. in Arist.

« O VERTU ! qui, malgré les difficultés que tu présentes aux foibles
» mortels, es l'objet charmant de leurs
» recherches ! Vertu, pure & aimable !
» ce fut toujours aux Grecs un destin
» digne d'envie de mourir pour toi,
» & de souffrir avec constance les
» maux les plus affreux. Telles sont
» les semences d'immortalité, que tu
» répands dans tous les cœurs. Les
» fruits en sont plus précieux que l'or,
» que l'amitié des parents, que le
» sommeil le plus tranquille. Pour toi,
» le divin Hercule & les fils de Léda
» supportèrent mille travaux, & leurs
» succès annoncent ta puissance : pour
» toi, Achille & Ajax descendirent dans
» le ténébreux Empire de Pluton. C'est
» en vue de ta céleste beauté, que le
» Prince d'Atarne s'est aussi privé de
» la lumière du soleil : Prince à jamais
» célèbre par ses actions ; les filles de
» mémoire célébreront sa gloire, toutes
» les fois qu'elles chanteront le culte

» de Jupiter Hospitalier, & le prix » d'une amitié durable & sincère. »

Toutes les chansons morales n'étoient pas aussi graves que celles que nous venons de transcrire : en voici une d'un genre plus gai, sur le dégré de préférence qu'on doit accorder aux biens qui nous rendent la vie agréable.

V.

« LE PREMIER de tous les biens » est la santé ; le second la beauté ; le » troisième les richesses amassées sans » fraude, & le quatrième la jeunesse » qu'on passe avec ses amis. »

Plat. in Gorg. Athen. l. 15. c. 14.

Scolies sur la Mythologie & l'Histoire.

Quand on aime la patrie, on aime à s'en rappeller le souvenir. Loin d'être importun au milieu des plaisirs, il leur donne un nouveau dégré d'énergie.

I.

« A CETTE HEURE du repas, où l'on » est couronné, je chante Cérès, mère » de Plutus : je te salue Cérès, & toi, » Proserpine, fille de Jupiter. Pro-

» tégez l'une & l'autre cette ville. »

II.

« O PAN ! maître & protecteur de » l'Arcadie, dont les danses sont si » agréables, & qui fais si bien courir » après les Nymphes badines qui s'en- » fuient avec bruit ; ô Pan ! parois » toujours plein de gaieté dans nos » joyeuses chansons. »

III.

« NOUS AVONS battu l'ennemi, » comme nous le desirions ; les Dieux » nous ont donné la victoire, en la » faisant passer du côté d'Athènes, » cette patrie de Pandrose qui leur est » chère. »

On connoît encore des Scolies sur Admète & sur Ajax. Nous avons rapporté quelques-unes de celles qui avoient été composées en l'honneur d'Harmodius & d'Aristogiton.

Athen. l. 13. c. 4.

Les Scolies passoient quelquefois les bornes de la décence, & s'exerçoient sur des sujets licencieux. On est fâché que Pindare ait avili sa plume sublime, à des compositions de ce genre.

Xénophon de Corinthe s'étoit obligé,

s'il remportoit le prix aux jeux Olympiques, d'offrir à Vénus, dans son temple, un certain nombre de femmes publiques. Il fut couronné, & Pindare chanta son triomphe dans une de ces odes qui rendoient les victoires immortelles. Le poëte ne se contenta point de l'Ode ; il composa encore une Scolie, sur l'offrande qui faisoit la matière du vœu de l'Olympionique. Le premier usage qu'on en fit, fut de la faire chanter par ces femmes publiques mêmes, au retour de Xénophon, & lorsqu'il sacrifioit à la Déesse dans son temple. On voit aux dernières paroles, que Pindare ne laissoit pas d'être inquiet de ce que ses maîtres penseroient de lui, & de sa poésie trop galante.

L. 1. Od. 13.

Scolies sur différents sujets.

On peut juger des Scolies qui roulent sur l'amour & sur le vin, par les soixante-dix odes qui nous restent d'Anacréon, & par les fragments d'autres poëtes en ce genre : on y voit briller encore cet amour de la patrie & de la liberté dont tous les Grecs étoient transportés. Nous ne donne-

rons ici aucun exemple des poésies d'Anacréon & des autres lyriques: nous les réservons pour l'histoire de ces poëtes. Bornons-nous à rapporter quelques Scolies en prose, car toutes n'étoient pas en vers; la plus grande partie des précédentes sont en prose. En voici une d'Alcée.

I.

Athen. l. 10. c. 8. « JUPITER, envoie la pluie; l'hiver » s'annonce dans les airs, le cours des » eaux est arrêté par la gelée. Chassez » le froid en faisant grand feu, mais » sur-tout en buvant largement de bon » vin, & de couleur foncée, pour ne » porter que légèrement à la tête. »

Horace se ressouvenoit de cette petite pièce, lorsqu'il a dit:

Vides ut altâ stet nive candidum,
Soracte, nec jàm sustineant onus
Sylvæ laborantes, geluque
Flumina constiterint acuto.

Dissolve frigus, ligna super foco
Largè reponens; atque benigniùs
Deprome quadrimum Sabinâ,
O Thaliarche, merum diotâ.

II.

« QU'ON m'écoute : aux approches » du printemps qui amène les fleurs, » vîte un verre de ce jus délicieux.

III.

« IL NE FAUT point se laisser aller » au chagrin : nous n'y gagnerions rien, » ô Bacchus ! Le meilleur remède est de » boire jusqu'à l'ivresse. »

Terminons par une chanson militaire d'Hybrias de Crète.

« UNE LANCE, une épée, un beau » bouclier pour la défense du corps, » me tiennent lieu de grandes richesses. » Avec l'une je laboure, avec l'autre » je moissonne ; la troisième me sert » à fouler la vendange ; par leur moyen » je suis maître chez moi. Ceux qui » n'ont pas le courage de prendre la » lance, l'épée & le bouclier, se prosternent à mes genoux, & me traitent » de maître & de grand roi. » *Id. l. 15, c. 15.*

Parmi les chansons des bergers, le Bocoliasme étoit le chant de ceux qui conduisoient le bétail au pâturage. *Autres Chansons. Id. l. 14, c. 3.*

La pastorale en étoit l'agréable imitation. Théocrite nous en fournira des exemples. Le *Lytierse* fut la chanson des moissonneurs ; du nom d'un fils de Midas, qui s'occupoit aux travaux de la campagne, ou plutôt d'un mot allégorique relatif à la moisson : comme si l'on eût dit ; *la chanson de la moisson nouvelle qu'on détache du chaume*, la chanson du bled qu'on moissonne.

Phav. Poll. Athen. l. 10. & 14. &c.

Hist. du Calendr. par Géb. p. 352.

Theocr. Idyl. 10.

« CÉRÈS, riche en fruits, riche en » épis, que cette moisson soit des plus » prospères, des plus abondantes !

» Vous qui faites les gerbes, ayez » soin de les bien lier : que les passants » ne disent pas ; les mauvais ouvriers ! » ils ne gagnent pas leur salaire.

» Que vos gerbes soient tournées » vers le Nord, ou vers le Couchant ; » vos épis gonfleront.

» Vous qui battez le bled, évitez » le sommeil du Midi ; l'heure où le » grain se détache plus aisément.

» Les moissonneurs doivent commencer leur travail au réveil de » l'alouette, le finir quand elle se cou» che ; supporter le chaud du jour.

» Enfants, que la grenouille est heu-
» reuse ! elle ne s'embarrasse point qui
» lui donnera à boire, elle en a tou-
» jours en abondance.

» Intendant avare, il vous fait beau
» voir ne cuire que des lentilles : vous
» vous blesseriez la main en partageant
» du cumin. »

La chanson des meûniers étoit appellée *Himée* ou *Epimulie*. « Moulez, » meule, moulez : car Pittacus qui règne » dans l'auguste Mitylène, aime à » moudre » ; parce que Pittacus étoit grand mangeur. La chanson des tisserands s'appelloit *Eline*; l'*Iule*, étoit celle des ouvriers en laine. Les chansons des nourrices, s'appelloient *Catabaucalèses*, ou *Nunnies* : « Dormez ; mes » enfants, d'un sommeil doux & tran- » quille. Aimables frères, reposez en plei- » ne santé ; endormez-vous heureux, & » revoyez heureux le lever de l'aurore ». Ainsi, dans Théocrite, Alcmène, mère d'Hercule & d'Iphitus, cherche à endormir ses deux enfants âgés de dix mois.

Plut. Conviv. 7. sap.

Athen. l. 14. c. 3.

Hesych.

Theocr. Idyl. 24.

Nous ne finirions pas, s'il falloit rapporter les chansons propres aux différentes professions. Les amants

avoient la leur appellée *Nomion*. Qui jamais pût mieux enseigner la musique & la poésie que l'amour! L'amant voit toujours dans les Cieux l'objet aimé; il n'en parle que d'une manière figurée, propre à en relever les beautés & les perfections. Il n'est plus un homme, mais un demi-Dieu : il en emprunte le langage.

Athen.

On appelloit la chanson des femmes, *Calyce*; celle des jeunes filles *Harpalyce*. Ces deux dernières, dit un philosophe, attendu le sexe, étoient aussi des chansons d'amour.

Epithalame.

Procl. ap. Phot.

L'Epithalame étoit le chant nuptial destiné à féliciter de nouveaux époux, & à leur souhaiter une heureuse union. Les Grecs le nommèrent ainsi, parce qu'après la solemnité du festin, & lorsque les époux s'étoient retirés, il se chantoit à la porte de leur appartement, nommé en Grec *Thalamos*.

Diss. Cret. l. 6. Iliad. l. 18. v. 490. &c. Hes. Scut. v. 75. Procl. chrest. ap. Phot.

S'il est vrai que les Grecs eussent un chant nuptial dès les temps héroïques; l'Epithalame est une espèce de poésie très-ancienne chez eux. Homère & Hésiode, dans les descriptions de noces qu'ils nous ont laissées, disent que tout y retentit des chants d'*Hyménée* : &, ce qu'il y a de remarquable,

c'est qu'ils emploient tous deux la même mesure, & la même expression.

Les acclamations répétées d'*Hymen* & d'*Hyménée*, dans la cérémonie des noces, avoient pour but, de souhaiter que les deux époux n'eussent qu'un cœur & qu'un esprit, comme ils n'alloient avoir qu'une même habitation: c'est la signification des mots Eoliques dont ils sont dérivés. Mais les Grecs ne se seroient pas contentés d'une origine aussi simple: ils avoient imaginé, pour l'expliquer, une historiette assez gentille.

Hyménée, dont la Grèce fit depuis un Dieu qui présidoit aux mariages, étoit un jeune homme d'Athènes ou d'Argos, d'une beauté ravissante, mais né pauvre & d'une famille obscure. L'amour, qui compte pour rien les différences de fortune & d'état, le rendit sensible aux charmes d'une jeune Athénienne, dont la naissance égaloit les richesses. La disproportion étoit trop marquée, pour lui laisser la plus foible espérance; mais à la faveur d'un déguisement, dont sa jeunesse & sa beauté écartoient le soupçon, il suivoit partout sa belle maîtresse. *Serv. ad. I. Æneid.*

Un jour Hyménée assistoit à Eleu-

fis, avec ce qu'il y avoit de plus qualifié parmi les jeunes filles d'Athènes, à des sacrifices en l'honneur de Cérès. Des Pirates fondent sur l'innocente troupe, & l'enlèvent. Les ravisseurs débarquent avec leur proie dans une île déserte, & s'y livrent aux douceurs du sommeil. Hyménée saisit l'occasion, tue les brigands, revient à Athènes, & promet de rendre toutes les jeunes filles à leurs parents, si on lui permet d'être l'époux de celle qu'il adore. Il les ramène, & devient le plus heureux des mortels. En mémoire de cet évènement, les Athéniens ordonnèrent qu'Hyménée seroit à jamais invoqué dans la solemnité des noces, avec les Dieux qu'on en regardoit comme les protecteurs.

Stéfichore passe communément pour l'inventeur de l'Epithalame; sans doute parce qu'il changea quelque chose dans la forme ou dans la récitation de cette espèce de poëme. Il étoit d'Himère, ville de Sicile, & s'appelloit d'abord Tisias: il dût le surnom de Stéfichore, aux changements qu'il introduisit dans les Chœurs de musique & de danse.

Suid. voc. Stesich.

Avant lui, ces chœurs tournoient, en chantant & en dansant, autour de

Mar. Victorin. l. 1.

l'autel & de la statue du Dieu, prenant leur marche par la droite; ce qui s'appelloit *Strophe*; & revenant par la gauche, à l'endroit d'où ils étoient partis, ce qu'on nommoit *Antistrophe*, pour en repartir sans s'y arrêter, & commencer un second tour. Stésichore termina chacune de ces révolutions par une pause assez longue, durant laquelle le chœur tourné vers la statue du Dieu, chantoit un troisième couplet appellé *Epode*, quelquefois debout, quelquefois assis; & c'est cette pause ou station du chœur, que désigne le mot *Stésichore*.

Burette; Mém. de l'Acad. t. 10.

Sappho avoit composé plusieurs Epithalames, dont il ne nous reste que des fragments. On se formera une idée de la manière de la belle Lesbienne, par ceux de Catulle.

Si l'on peut juger de ce genre de poésie en Grèce, par l'Epithalame de Théocrite, sur l'union d'Hélène & de Ménélas, il n'offroit à l'esprit que des images agréables; il ne peignoit que des objets gracieux.

Idyl. 18.

Les jeunes filles de Lacédémone, la tête couronnée de jacinthe, relèvent en ces termes le bonheur de leur Souverain:

« Vous êtes arrivé à Sparte sous » des auspices bien favorables : seul » entre les demi-Dieux, vous deve- » nez le gendre de Jupiter ; vous épousez » Hélène. Les graces l'accompagnent, » dans ses yeux sont les amours : elle » étoit l'ornement de Sparte, comme » le Cyprès est l'honneur des jardins. » Puis s'adressant à la Princesse ; « uni- » quement occupées de vous, nous al- » lons vous cueillir une guirlande de » lotos ; nous la suspendrons à un plane, » &, en votre honneur, nous y ré- » pandrons des parfums. Sur l'écorce » du plane, on gravera ces mots ; *ho-* » *norez-moi, je suis l'arbre d'Hélène.* » Parlant ensuite aux deux époux : « Puisse Vénus vous inspirer une ar- » deur mutuelle & durable ! Puisse » Latone vous accorder une nombreuse » postérité, & Jupiter vous donner » des richesses que vous transmettiez » à vos descendants (*a*) ! »

Les Grecs, comme on le voit, ne manquèrent point de chansons pour

(*a*) Voyez le *Discours sur l'origine & le caractère de l'Epithalame*, par M. l'Abbé SOUCHAY, tom. 9 des MÉM. DE L'ACAD.

les

les évènements agréables : c'est au sein de la joie que naissent les chants. La chanson de Datis étoit de ce genre. « Que je suis aise ! que je suis charmé ! » que je suis transporté ! » *Aristoph. in Pac.*

Les *Lamentations*, l'*Ialème* & le *Linos*, étoient réservés pour les occasions funèbres & tristes. Ce Linos se chantoit aussi chez les Egyptiens, qui l'appelloient *Manéros*, du nom d'un de leurs Princes. Cependant le Linos marqua aussi la joie : sans doute il fut sujet à des changements, dans la suite des temps. *Athen. l. 14. c. 3. Her. l. 2. Athen. l. 3. c. 3. Poll. l. 1. c. 1.*

Les Grecs avoient encore des hymnes ou chansons en l'honneur des Dieux & des héros. Tels étoient les *Iules* de Cérès & de Proserpine ; la *Philélie* d'Apollon, les *Upinges* de Diane, &c. Nous traiterons plus particulièrement des divers rapports de cette espèce de poésie avec la religion, la philosophie & l'histoire, dans une des époques suivantes. *Athen. l. 14. c. 3.*

Élégie.

C'est des Grecs que nous vient la plaintive *Elégie*. Les peines de l'homme devinrent, aussibien que ses plaisirs, le sujet de ses vers : c'est les adoucir en quelque sorte, que de les chanter. Jamais l'élégie ne manqua de matière ;

la nature peut ſans ceſſe lui fournir des ſujets : elle dût ſon origine aux plaintes uſitées dans les funérailles. Sans doute, chez les premiers Grecs, ces plaintes, ſans ordre & ſans liaiſon, ſimples expreſſions de la douleur, conſoloient les vivants, en même-temps qu'elles honoroient les morts. Son nom (*a*) ſeul indique ſa deſtination : elle étoit remplie de l'exclamation lugubre, ſi familière aux poëtes tragiques, ſi naturelle aux perſonnes affligées.

Simplic. in Epict.

L'Elégie ne ſe borna pas à pleurer les triſtes victimes de la mort, & quoique le palais de cette affreuſe Divinité, ſoit ſéparé par un long intervalle du ſéjour de l'amour, cette poéſie fut adoptée de préférence par les amants : elle ne ſervit pas moins à retracer leurs peines, que leurs plaiſirs ; & il faut avouer qu'ils ne pouvoient faire un meilleur choix. Les amants ont ſouvent à ſe plaindre ; leur joie même a toujours un certain air de mélancolie douce, auquel ſe prêtoient aſſez & le genre & le vers de l'Elégie, dont les penſées tou-

(*a*) Il vient de ἒ, ἒ λεγειν, *dire hélas.*

jours vives & naturelles, les expressions toujours simples & faciles, furent éloignées de la pompe & de l'ostentation.

Mimnerme, dont Smyrne & Colophon se disputèrent la naissance, passe pour l'inventeur du Vers Elégiaque ou Pentamètre : mais il ne fit que le perfectionner ; car il n'est pas douteux que ce vers n'existât avant ce poëte, contemporain de Pittacus & de Solon, qui, dans la composition de leurs loix, l'avoient déjà employé. Peut-être jusqu'à Mimnerme, l'Elégie fut-elle réservée aux funérailles : peut-être fut-il le premier qui la consacra à l'amour. La vieillesse ne l'avoit pas mis à l'abri de ses traits. Une joueuse de flûte, appellée Nanno, le rendit passionné dans un âge où contraste si fort le nom d'amant, & où il n'a guère à attendre que des rigueurs. Pour vaincre celles de l'objet aimé, il composa des élégies aussi tendres que douloureuses.

Athen. l. 13.

Laërt. in Pitt.

Les poëtes trouvèrent cette nouveauté heureuse. Bientôt l'Elégie consacrée à l'amour, ne peignit plus que les douces langueurs des amants. Hermésianax écrivit pour Léontium, trois

Athen. l. 13. livres d'élégies; Battis fut l'objet de celles de Philétas. Le premier mit en Vers Elégiaques, l'histoire d'un descendant de Bellérophon, nommé Leucippus, qu'un commerce incestueux avec sa propre sœur, engagea dans un parricide. Philétas déplora l'infortune de Polymèles, à qui son amour pour Ulysse, pensa coûter la vie. Parthen. Erotic.

Une foule de poëtes (*a*) s'appliquèrent uniquement à ce genre de poésie, qui ne fut pas toujours restreint aux plaintes & à l'amour. Toute composition poétique écrite en Vers Pentamètres & Hexamètres, que le sujet en fût gai, triste, ou sérieux, fut nommé Elégie. La première acception de ce mot fut changée. La liberté, l'amour de la patrie s'exprimèrent dans tous les genres, & les Grecs trouvèrent tout bon pour inspirer la gloire. Nous avons vu Tyrtée animer par ses élégies, le courage abattu des Lacédémoniens;

(*a*) Consultez les trois *Dissertations* de l'Abbé SOUCHAY, *sur l'Elégie & les Poëtes élégiaques*, tom. 7 des MÉM. DE L'ACAD. &, tom. 6, le *Mémoire* de l'Abbé FRAGUIER, *sur l'Elégie Grecque & Latine*.

Solon en fit le plus grand usage, dans la ville qu'il façonna au joug des loix. Callinus, un des plus anciens Elégiaques, & auquel on a voulu même attribuer, mais à tort, l'invention du Vers Pentamètre; Callinus employa l'élégie à tirer les Ephésiens de l'espèce de léthargie dans laquelle ils étoient plongés. Les Magnésiens étoient aux portes d'Ephèse : *Stob. Serm. 44.*

« JUSQUES A QUAND, lâche & » coupable jeunesse, jusques à quand » languirez-vous dans une indigne » oisiveté ? Ne craignez-vous point » les sanglants reproches des peu- » ples voisins ? La guerre frémit à » vos portes, &, tranquilles specta- » teurs, vous paroissez jouir d'une » profonde paix ! Marchez à l'ennemi » qui menace vos foyers. Il seroit beau » de mourir du moins en combattant, » puisqu'une gloire immortelle attend » ceux qui exposent leur vie pour la pa- » trie. Toujours la mort vient au terme » marqué par les destinées : dès qu'on » sonnera la charge, armés d'un » courage intrépide, fondez sur l'en- » nemi. Nul n'échappe au ciseau de » la Parque, fût-il de la race des » Immortels. La mort vient sur-

» prendre au sein de leur famille, ceux
» qu'une fuite honteuse avoit dérobés
» aux périls du combat : ils meurent
» haïs, détestés ; tandis que l'homme
» courageux, pleuré de tous, laisse
» après lui, d'éternels regrets. Pendant
» sa vie, regardé comme l'appui de
» ses concitoyens & comme leur
» défenseur, il en est honoré comme
» un demi-Dieu après sa mort. »

Pittacus, Solon, Chilon, Hippias écrivirent aussi en Vers Elégiaques, leurs préceptes de religion, de morale & de politique. Théognis de Mégare & Phocylide furent leurs imitateurs. Quel honneur pour la poésie & pour les poëtes, d'être ainsi les instituteurs avoués de leurs contemporains & de tous les âges ! La jeunesse les savoit par cœur ; & la poésie remplissoit alors sa véritable destination.

L'Elégie servit aussi à combattre les préjugés, & à venger la vertu de l'oubli.

« QUOI ! » disoit Xénophane de Colophon « pour avoir été vain-
» queur sur les bords de l'Alphée,
» un citoyen est-il plus respectable
» que les autres citoyens ? Aux spec-
» tacles, la première place lui est
» déférée ; nourri aux dépens du pu-

» blic, il reçoit des présents qu'il doit » moins à sa vertu, qu'à la vigueur de » ses chevaux. Nul de ces honneurs » ne se rend au citoyen vertueux : ainsi » l'ont arrêté des loix bizarres & in- » sensées. Quoi donc ! la vertu n'est- » elle pas préférable à la force & à » l'adresse ? Une ville, pour renfermer » dans son sein, un vainqueur aux jeux » Olympiques, n'en devient pas plus » florissante, ni ses habitants plus » heureux. »

Par quelle fatalité l'homme souille-t-il tout ce qu'il touche ! L'Elégie cessa d'inspirer l'amour de la gloire & de la patrie, pour insinuer dans les cœurs, le goût de la volupté. Mimnerme ne respiroit que la mollesse. « Hâtons-nous de cueillir les » fleurs de notre printemps, de cet » âge précieux qui s'envole comme un » songe. Semblables aux feuilles que » produit la saison nouvelle, on voit » tomber les graces de la jeunesse. » Nous avons peu de temps à en jouir ; » l'affreuse vieillesse qui sans cesse nous » poursuit, nous en dépouillera bientôt, » & nous ne serons plus que des ob- » jets de mépris & d'horreurs. »

Stob. Serm. 61. 96. 115. &c. Fulv-Ursin.

Beaucoup de poëtes distingués dans

d'autres genres, exercèrent aussi leur plume à peindre la douleur & l'amour: le mordant Archiloque lui-même, essaya de faire soupirer la plaintive élégie; il déplora l'infortune du mari de sa sœur péri sur mer. Nous avons de lui un beau fragment sur un désastre public.

Plut. de audiend. Poet.

Stob. Serm. 123.

« DANS L'ÉTAT où nous sommes » réduits, quelle ville, quel citoyen » pourroit aimer les festins? la joie » tumultueuse qui les accompagne, » s'accorderoit mal avec la douleur » dont nous sommes comme investis. » Nos cœurs sont oppressés par la » tristesse: mais dans les maux les » plus violents, dans les plus cruelles » disgraces, les Dieux accordent pour » remède la patience: remède dur, il est » vrai, mais nécessaire pour nous, dont » le partage maintenant, est de verser » des larmes & de pousser des soupirs. »

Tout ce que nous venons de dire, montre qu'il ne faut pas confondre l'Elégie avec la poésie écrite en vers élégiaques; autrement ce seroit envisager l'élégie comme un genre vague, & qui n'excluoit aucun sujet. Si le temps eût laissé parvenir jusqu'à nous, les ouvrages composés en vers élégiaques, & les vraies Elégies, nous aurions mis moins de con-

fusion dans l'histoire de cette sorte de poésie. Disons seulement que le vers élégiaque, usité d'abord dans les occasions lugubres, fut employé par Callinus & Mimnerme, pour écrire l'histoire de leur temps; les sages s'en servirent pour publier leurs loix; Tyrtée pour chanter la valeur guerrière; Batis pour expliquer les cérémonies de la religion; Callimaque pour célébrer les louanges des Dieux; Eratosthène même en traitant des questions de mathématiques. Toutes celles que nous avons citées, ne sont point de vraies Elégies. Il ne nous est parvenu d'entière, que celle qu'Euripide a insérée dans son Andromaque, &, si l'on veut, celle de Callimaque sur la mort d'Héraclite son ami. Terminons cet article par l'Elégie du poëte tragique. Qu'on se représente Andromaque, baignant de ses larmes, la statue de Thétis qu'elle tient embrassée.

Androm. act. 1. sc. 3.

« MALHEUREUX PARIS » s'écrie-t-elle « c'est une furie, & non » une épouse que tu menas à Troie: » c'est pour elle, ô patrie infortunée! » que la Grèce arma mille vaisseaux; » c'est elle qui a perdu mon cher » Hector, si cruellement traîné sur la

» pouſſière; elle enfin qui me voila ſa
» tête comme à une captive, pour me
» faire paſſer ſur ces triſtes bords. Que
» de pleurs il m'en a coûté pour aban-
» donner Pergame encore fumante, &
» Hector au tombeau! Malheureuſe,
» hélas! faut-il que je voie la lumière
» du jour, pour être l'eſclave d'Her-
» mione! barbare rivale qui me réduit
» à embraſſer cet autel, & à devenir
» une ſource de larmes! »

Qu'il eſt touchant cet Euripide! avec quel charme il met dans la bouche de cette tendre épouſe, ces noms d'Hector & de Troie, qu'on ne peut ſe laſſer d'entendre! Mais la Grèce ne pleuroit point encore avec Euripide; un des plus heureux génies de l'antiquité l'inſtruiſoit, en lui donnant, ſous le voile de l'allégorie, des préceptes utiles à la conduite de la vie.

Apologue. Batteux, t. 2. p. 22.

Eſope fut-il l'inventeur de l'Apologue? Il eût pu l'être: le feu & la ſubtilité des réparties de ce Phrygien, qui naquit & vécut dans l'eſclavage, compenſoient la difformité de ſon corps. A cette fineſſe, il joignit un ſens ſublime, qui lui valut bientôt l'admiration de l'Aſie, de l'Egypte & de toute la Grèce. Il trouva le moyen d'enſeigner, ſans pa-

roître le faire. Il fit converser les animaux; & les hommes se formèrent à leur école. On sut gré à l'auteur, de son adresse. Les Princes, en sa personne, honorèrent le génie; tous lui firent le plus grand accueil.

« L'Apologue est dans Esope, d'une » brièveté extrême. L'auteur ne con» noissoit point de milieu entre le » nécessaire & l'inutile. Quand un pas » lui suffisoit pour arriver à son but, » il ne faisoit qu'un pas. On peut » comparer sa morale resserrée dans » ses fables, à ces statues antiques, » drapées d'un linge mouillé, qui laissent » voir la taille du corps, & la figure » des membres: manière qui n'est pas » sans mérite pour les délicats. »

Chargé un jour de défendre un gouverneur accusé de crime capital, il raconta cet Apologue; *Aristot. Rhet.*

« UN RENARD voulant passer une » rivière, tomba dans une fosse bour» beuse. Aussitôt il y fut assailli d'une in» finité de grosses mouches qui le tour» mentèrent long-temps. Par hazard, » passe un hérisson, qui, touché de le » voir ainsi: — Voulez-vous » lui dit-il « que je vous délivre de ces insectes » cruels qui vous rongent » ? — « Gardez

» vous-en bien » répondit le renard ».
— « Hé! pourquoi donc » ? — « Parce
» que celles-ci vont être rassasiées de
» mon sang, &, si vous les chassez, il en
» viendra d'autres plus affamées, qui
» suceront ce qui m'en reste. »

Après avoir passé quelque temps à la Cour des rois, Esope fut rappellé par l'amour de la patrie, & ce doux sentiment qui rend les éloges de ses concitoyens plus agréables que toutes les louanges des étrangers. Ce grand homme qui avoit fait tant d'honneur à la Grèce, fut mal reçu par les habitants de Delphes : une fable fut sa vengeance. Les Delphiens comprirent ce que le poëte avoit voulu signifier par des bâtons flottants, qui de loin paroissent quelque chose, & de près ne sont rien. L'Apologue les irrita, au lieu de les corriger. Les dévots d'Apollon accusèrent le sage, d'avoir emporté des vases consacrés à leur Dieu, & le Fabuliste précipité d'une roche, fut un nouvel exemple des fureurs du fanatisme. Une pyramide élevée en son honneur, après sa mort, fut le fruit du tardif repentir des Delphiens.

Il nous reste à tracer l'histoire

de ceux qui, depuis la guerre de Troie, jusqu'au temps des Perses, se distinguèrent le plus dans la carrière de la poésie. L'homme le plus illustre de la Grèce, celui auquel, après sa mort, sept villes se disputèrent l'honneur d'avoir donné le jour, naquit dans la misère, vécut errant, mourut dans l'obscurité. Sa mère avoit été confiée par son père mourant, à un tuteur qui étoit son oncle, & qui, après avoir abusé de sa pupille, crut, pour cacher le déshonneur de sa nièce & sa propre infamie, ne pouvoir trop se hâter de lui chercher un mari.

Homère. *Her. in vita Homer.*

Phémius qui enseignoit alors à Smyrne la grammaire & la musique, épousa la jeune Crithéis, même après la naissance d'Homère : il la voyoit dans son voisinage, uniquement occupée du soin de gagner sa vie à filer des laines. Son amour pour le travail lui inspira de l'estime ; il la prit dans sa maison, pour filer celles dont ses écoliers payoient ses leçons. Charmé de la sage conduite de cette jeune personne, victime plutôt que complice de la séduction, il en fit sa femme, adopta son fils, & ne négligea rien pour son éducation.

Sous un tel maître, l'élève fit de rapides progrès, & lorsqu'après la mort de son bienfaiteur, il l'eut remplacé dans son école, il s'attira l'admiration des habitants de Smyrne, & des étrangers que le commerce de cette ville y amenoit de toutes parts.

Il ne manquoit plus à ce génie, formé par les sublimes écrits des poëtes qui l'avoient précédé, que de connoître par lui-même les hommes qu'il vouloit peindre. Un capitaine de vaisseau, nommé Mentès, homme d'esprit, ami des lettres, lui proposa de voyager. Homère saisit cette idée avec empressement. Déjà il méditoit l'Iliade & l'Odyssée : rien ne pouvoit contribuer davantage à leur perfection, que la connoissance des lieux qu'il vouloit décrire, & des mœurs qu'il vouloit peindre.

Homère parcourut avec son ami, l'Asie, l'Egypte, & recueillit tout ce qu'il crut propre à embellir ses deux poëmes : il vit l'univers ; ses ouvrages en furent le tableau.

En revenant d'Espagne, il prit terre à Ithaque. Là, sa vue commençant à s'éteindre, Mentès pressé d'aller à Leucade sa patrie, confia son ami à

Mentor, un des principaux de cette île, qui rendit à son hôte tous les devoirs de l'amitié, & l'instruisit touchant Ulysse, de beaucoup de particularités dont il profita pour la composition de l'Odyssée.

A son retour, Mentès trouva son ami en état de se remettre en mer: ils visitèrent ensemble, & long-temps, les côtes du Péloponnèse & les îles. Arrivé à Colophon, Homère perdit entièrement la vue.

Le reste de la vie de ce grand homme ne fut plus qu'un enchaînement de malheurs: obligé de courir de ville en ville, pour se procurer sa subsistance, il y chantoit ses ouvrages, selon la coutume de ces temps. Après son accident, il avoit repris la route de Smyrne; le mauvais état de sa fortune le contraignit d'aller à Cumes, où l'admiration qu'on témoignoit pour ses ouvrages, l'enhardit à demander son entretien sur le trésor public. Un seul des magistrats s'y opposa, sous prétexte qu'il seroit impossible de nourrir tous les aveugles; & les autres se rangèrent de son parti. Cette aventure fit perdre au poëte, le nom de *Mélésigènes*, qu'il avoit porté jusqu'alors: il ne fut plus appellé qu'*Ho-*

mère; c'est-à-dire, *aveugle*, dans la langue des Cuméens.

De Cumes, il vint à Phocée : de-là à Chio, où il demeura quelque temps. Les habitants de cette Ville, touchés de la beauté de ses chants, rendirent heureux les derniers jours de sa vieillesse. Le poëte y amassa quelqu'argent, s'y maria, & se vit père de deux filles. C'est là qu'il composa son Odyssée : elle lui servit à immortaliser les noms de ses amis, Mentor, Phémius & Mentès ; comme il avoit illustré dans l'Iliade, celui de l'armurier Tychius, qui l'avoit reçu avec bonté dans une de ses stations. On voit encore près de Chio, des débris de sa maison.

Enfin ses amis trouvant que l'Ionie étoit un théatre trop peu vaste pour tant de talents, lui conseillèrent de passer dans la Grèce où il pourroit jouir plus glorieusement de sa réputation ; & celui que la renommée eût dû venir chercher, consentit à l'aller chercher lui-même. Il quitta Chio, & vint à Samos où il passa l'hiver. Le retour de la belle saison lui ayant permis de se remettre en mer, il aborda à Ios, une des Sporades, dans le dessein de continuer sa route vers Athènes ;

mais cette petite île devoit être le terme de sa glorieuse carrière ; on lui fit des funérailles honorables, on l'enterra sur le bord de la mer, selon la coutume de placer le tombeau des grands personnages, dans les lieux où ils étoient le plus exposés à la vue. Ce monument étoit sans inscription : le tombeau d'Homère n'en avoit pas besoin. Ce ne fut que long-temps après, qu'on crut nécessaire d'attester à la postérité, le dépôt précieux qu'il renfermoit : le temps l'a détruit, & l'ignorance, plus destructive encore, a effacé chez les habitants, jusqu'au souvenir d'Homère.

Voyage Pitt. de la Grèce, 2e cahier.

Rien n'égale l'instabilité des choses, si ce n'est la bizarrerie des hommes. Celui qui pendant sa vie, trouvoit à peine de quoi subsister, honoré comme un Dieu après sa mort, eut des autels ; un Roi d'Egypte lui éleva un temple, dans lequel il plaça sa statue ; Smyrne lui rendit un culte. Chio célébroit tous les cinq ans, en l'honneur de ce poëte, des jeux dont on conservoit la mémoire par des médailles frappées exprès. A Argos, on invoqua dans les sacrifices publics, ce

favori des Muses, conjointement avec Apollon leur chef. On fit même à Homère des sacrifices particuliers; & toutes ces distinctions, tous ces honneurs n'ont été démentis, ni dans aucun lieu, ni dans aucun temps. Il fit l'admiration de toute la terre, & la fera de tous les siècles. C'est ce consentement si unanime, qui donna l'idée à un sculpteur du Prince Archélaüs, de faire en marbre, l'apothéose de ce poëte (*a*). Il est représenté assis sur un siège à marche-pied, comme un Dieu; le front ceint d'un bandeau, en qualité de Grand-Prêtre des Muses; tenant d'une main un sceptre, & de l'autre un volume. La Terre, assistée du Temps, lui met une couronne sur la tête.

Outre les deux poëmes qui nous restent d'Homère, il avoit composé la *petite Iliade*, la *Phocéide*, & l'*Ex-*

(*a*) Ce marbre fut trouvé, vers le milieu du siècle dernier, dans les ruines d'une maison de campagne de l'Empereur Claude. CUPER, en 1683, en donna une explication très-étendue. M. ROLAND DE LA PLATIÈRE, qui l'a vu, m'assure que c'est un fort mauvais ouvrage.

pédition d'Amphiaraüs contre Thèbes. On attribue encore à ce grand Poëte, un recueil d'hymnes, qui néanmoins ne paroît pas tout entier de lui, & la *Batracomyomachie*, ou *combat des Rats & des Grenouilles*, Poëme destiné, selon Hérodote, à servir d'instruction aux enfants de Chio, que des dissensions continuelles armoient les uns contre les autres. « Pour moi » dit à ce sujet un Critique distingué; » malgré l'autorité de tous les Savants, » qui semblent s'accorder sur l'auteur de » cet ouvrage, je ne puis me persuader » que le Chantre d'Achille soit le même » qui a célébré les exploits de *Psycharpax* & de *Méridarpax* (noms de deux » fameux rats.) Je ne conçois pas que » le puissant génie qui a chanté la guerre » de Troie, ait voulu parodier lui-même » les belles formes de l'Epopée, travestir ses idées les plus nobles, ridiculiser le sublime qu'on admire dans ses » poëmes, & appliquer à des rats & » à des grenouilles, les mêmes traits » dont il peignit les héros. Un homme » d'esprit peut prendre tous les tons; » le même auteur peut très-bien » avoir fait la Henriade & la Pucelle: » mais une ame vraiment grande,

An. littér. 1781. no. 32.

» & telle que je me figure celle d'Ho-
» mère, feroit violence à sa nature, si
» elle descendoit à un badinage frivole.
» Il n'est pas possible que le plan, ni les
» détails de la *Batracomyomachie*,
» soient éclos du même cerveau qui
» a produit l'Iliade; &, quelqu'effort
» que je fasse, je ne puis me représenter
» Homère plaisant. »

Hésiode.

Pauf. l. 1. *c.* 2. *l.* 9. *c.* 30. 31. 38. *Hes. Theog.*

Ascra, petite ville de Béotie, se glorifie d'avoir vu naître Hésiode, cent ans environ après l'auteur de l'Iliade. Ce poëte nous apprend lui-même, que l'occupation de sa jeunesse étoit de mener paître les troupeaux de son père, sur le mont Hélicon. C'est dans cette vie champêtre, qu'il se formoit à l'art divin de la poésie. Il goûtoit un jour, sur la montagne, les douceurs du sommeil; les Muses, les divines filles de Jupiter lui apparurent. « C'est nous » lui dirent-elles « qui enseignons l'art de com-
» poser d'ingénieuses fictions, & de
» dire agréablement la vérité. En pro-
» nonçant ces paroles, elles me mirent
» à la main une branche de laurier;
» je me sentis animé de l'Esprit Divin:
» l'avenir, le passé se dévoilèrent à mes
» yeux. Elles m'ordonnèrent de cé-

» lébrer la naissance des heureux Im-
» mortels, & de ne jamais les oublier
» elles-mêmes dans mes vers. »

Fidèle aux inspirations divines, le poëte chanta la naissance des Dieux, & fut un des théologiens les plus célèbres de ces temps anciens. Il célébra les rois & les héros, si toutefois le Bouclier d'Hercule est de lui. Les graces naïves sont le mérite des ouvrages de cet auteur, qui occupe le premier rang parmi les poëtes qui ont écrit dans le style médiocre. Mais la description du combat des Titans, montre qu'il pouvoit s'élever jusqu'au sublime; & celle du bouclier d'Hercule, peut soutenir la comparaison avec le bouclier d'Achille. Il répand dans ses poëmes, les agréments dont ils sont susceptibles. Celui des *Travaux des jours*, qui contient un tableau des opérations de la campagne, ne montre point l'art qui règne dans les Géorgiques. On sent que le poëte ne vivoit point à la Cour d'Auguste : il est agreste, comme les lieux qu'il habitoit; mais on ne l'en aime pas moins. Quant à la Théogonie, on en a vu un assez ample extrait, dans l'article de la Mythologie.

Quint.

Pauſ. l. 9. c. 31. Héſiode ne ſe borna point à ces trois ouvrages ; l'antiquité lui en attribue un grand nombre d'autres. Cependant les Béotiens des environs de l'Hélicon, aſſuroient que cet auteur n'avoit fait que le poëme intitulé *les Œuvres & les Jours*, dont ils retranchoient même l'invocation aux Muſes : ils montrèrent à Pauſanias, près de la fontaine d'Hippocrène, un rouleau de plomb, ſur lequel l'ouvrage entier étoit écrit, mais en caractères effacés en plus grande partie par le temps.

Ce poëte mourut d'une manière malheureuſe ; il fut tué par Clymène & Antiphus fils de Gangétor, dont on le ſoupçonna d'avoir déshonoré la ſœur, quoiqu'injuſtement, ſelon quelques-uns. Il fut enterré ſimplement, près de Naupacte : mais la Ibid. c. 38. Prêtreſſe d'Apollon trouva le moyen de faire rendre au favori de ſa Divinité, les honneurs qu'il méritoit. La peſte déſoloit Orchomène ; on court à l'Oracle : il n'eſt de remède que de tranſporter dans cette ville, les cendres d'Héſiode, & de leur donner un tombeau. Les ordres du Dieu furent exécutés, & on décora le

monument d'une inscription dont voici le sens. « La fertile Ascra fut » la patrie d'Hésiode, & les braves » Orchoméniens ont recueilli ses cen- » dres. L'homme doué de discerne- » ment & de goût, connoît le mérite » de ce poëte, dont le nom est célèbre » dans toute la Grèce. »

Les Béotiens de l'Hélicon eurent honte, sans doute, d'avoir laissé sans honneurs, un homme qui leur en faisoit tant : dans la suite, ils lui élevèrent une statue sur cette montagne. Hésiode étoit représenté assis, tenant une cythare sur ses genoux, quoique cet instrument ne fût point le symbole de ce poëte, qui nous apprend lui-même qu'il chantoit ses vers une branche de laurier à la main. *Ibid. c. 30.*

Alcman. Alcman consacra sa vie aux plaisirs de la table, & aux douceurs de l'amour. Né à Sardes, il avoit été amené encore enfant à Lacédémone; on assure même que, dans sa jeunesse, il fut esclave d'Agésidas : ses bonnes qualités lui obtinrent, dit-on, la liberté. Nous les ignorons, car probablement l'antiquité ne mit point à ce rang, sa voracité, son amour désordonné pour les femmes qui ne

Gyrald. Dial. 19. de poet. hist. Plut. de exil. Heraclid. Pont. polit. Lacæd. Athen. l. 10, c. 14.

l'empêcha pas d'avoir son Chéréas; comme dans la suite Anacréon eut son Bathylle.

Clem. Strom. l. 1. Athen. l. 13. c. 8. Pausf. l. 3. c. 15. Suid.

On le fait auteur de la musique destinée aux danses des chœurs : il est encore regardé comme le chef des compositeurs de chansons & de poésies galantes. Le premier il exclut le Vers Hexamètre du genre lyrique : sa gravité, en effet, devoit contraster avec l'objet des chants de cet auteur, dont la poésie ne perdit rien de sa douceur ni de ses graces, pour être écrite dans un dialecte d'une prononciation aussi rude que le Dorien.

Athen.

Le fils de Vénus, dit-il lui-même, étoit le seul Dieu qu'il adorât; il pouvoit, sans blesser la vérité, y ajouter Bacchus : en vivant sous son empire, *ses jours étoient filés d'or & de soie.* Ses ouvrages, dont il n'existe que quelques fragments, étoient d'une aménité, d'une mélodie inexprimables. L'accent de la tendresse animoit ses chants; sa douce voix parloit au cœur, parce qu'elle en partoit. « O Cythérée » s'écrie-t-il en un endroit « ô Cythérée, l'aimable Adonis meurt; pleurez, jeunes » beautés, & déchirez vos vêtements. » Si la poésie d'Alcman fut si séduisante,

ne nous en étonnons point; il idolâtroit la jeune & belle Mégalastrate. Cette fille spirituelle qui se mêloit aussi de poésie, étoit la Divinité qui l'inspiroit.

Alcman mourut de la maladie pédiculaire : il eut cela de commun avec Phérécyde de Scyros. Pensons, pour l'honneur du philosophe & de la philosophie, que le même mal ne provenoit pas du même régime. *Aristot. Hist. animal.*

Archiloque chanta peu les amours. Plus redoutable pour ceux qu'elle attaquoit, que la peste même, jamais plume ne fit tant de ravages que la sienne. Sans doute le caractère de ce poëte fut méchant; mais les circonstances donnèrent encore une nouvelle énergie à ce naturel féroce. Une alliance inégale avoit porté quelqu'atteinte à sa famille, l'une des plus distinguées de l'île de Paros. Son père avoit épousé une esclave qui se nommoit Enipo. La honte de ces sortes d'unions, regardées par les Grecs avec un souverain mépris, rejaillissoit jusques sur les enfants: les plaisanteries réitérées de leurs camarades, aigrissoient ceux qui en étoient l'objet; & pour peu qu'un naturel soit caustique, il ne tardera Archiloque. *Ælian. v-h. l. 10. c. 13.*

pas à devenir mordant. Ce n'est pas qu'Archiloque ne plaisantât lui-même sur son origine, mais il imitoit ceux qui aiment à se dire des injures, pour prévenir celles qu'on seroit tenté de leur dire.

Quoiqu'amateur de la poésie, il ambitionnoit la gloire des armes; mais il la vouloit aisée. Dans une affaire où elle lui eût trop coûté à acquérir, il prit la fuite, jetta son bouclier, & en plaisanta encore. « J'ai perdu mon » bouclier, mais j'ai conservé ma vie: » j'en retrouverai facilement un meil- » leur que le premier ». On ne plaisante pas toujours heureusement contre l'opinion publique, sur-tout quand elle est louable. Ses vers, quoiqu'ingénieusement tournés, attirèrent de sanglants affronts à leur auteur: les magistrats de Sparte apprirent un jour qu'Archiloque étoit dans leur ville; on lui ordonna d'en sortir sur l'heure. (a)

Plut.

Mais le coup le plus sensible pour

(a) Si l'on en croit VALÈRE-MAXIME (*l. VI. c. III.*), les traits mordants & obscènes, répandus dans les poésies d'Archiloque, le firent bannir de Lacédémone.

ce poëte, & qui acheva de développer son caractère, fut la passion qu'il conçut pour Néobulé fille du malheureux Lycambe. Assûré de la parole du père, Archiloque se flattoit des plus douces espérances, lorsqu'un rival plus riche, vint lui enlever un cœur qu'il croyoit posséder. Alors toute sa fureur éclate; de ce moment il n'écoute plus que son ressentiment: la sagesse de son ancienne maîtresse, celle de ses sœurs sont attaquées sans ménagement, dans des vers qu'on chantoit publiquement; & cette famille infortunée, livrée à une honte ineffaçable, se pend de désespoir.

Fier de ses honteux succès, Archiloque ne ménage plus rien; il assassine impitoyablement avec l'arme de la satyre, quiconque a le malheur de lui déplaire: il se fait gloire de déchirer la réputation de ses meilleurs amis; il ne s'épargne pas lui-même. Corrupteur des femmes & des filles de Paros, il dévoile sans pudeur, leur infamie & la sienne. Devenu l'horreur de ses concitoyens, réduit à la plus affreuse indigence, il réclame en vain leur générosité. Obligé de s'expatrier, il se rend à Thase. Il comptoit sur la

Ælian. ubi sup.

Euseb. Præp. Evang. reconnoissance d'une colonie qui devoit en partie son existence à Télésiclès son père. Trompé dans son espoir, il quitte cette île, se venge à sa manière, & passe dans la Grèce. Pind. Enfin Olympie l'admit à concourir au prix de la poésie & de la musique. Son hymne à Hercule, fut jugé digne de la Divinité qu'il célébroit; il reçut de ses juges une couronne, qui eût dû n'être que la récompense des talents joints à la vertu.

Plut. Le triomphe d'Archiloque contribua, sans doute, à lui rendre les bonnes graces des Pariens. Il revint dans sa patrie, où il ne jouit pas longtemps de ses forfaits : il tomba sous les coups d'un certain Calondas de Naxe.

Euseb. Præp. Evang. Croira-t-on que les Dieux se soient déclarés les vengeurs de sa mort? Calondas étant venu à Delphes, Apollon lui ordonna de sortir du temple. « Tu as trempé tes mains » lui dit-il « dans le sang du serviteur » des Muses, & du mien ». Il est vrai Quint. l. 10. c. 1. qu'Archiloque fut un grand poëte : la Grèce & Rome admirèrent dans ses ouvrages, un style véhément & éner-

gique, une force d'expression extraordinaire, des images frappantes, la noblesse & la magnificence des pensées, &c. &c. : mais il n'en fut pas moins un monstre ; & les Dieux eussent pu se dispenser de prendre tant d'intérêt à sa personne. On doit faire les mêmes reproches à sa patrie : sa mémoire n'y fut pas en moindre vénération, que dans le reste de la Grèce, & les Pariens n'eurent pas honte de célébrer la naissance d'Archiloque, comme ils célébroient celle d'Homère. *Anthol. p. 212.*

Archiloque inventa une sorte de vers propre à la satyre :

Archilochum proprio rabies armavit Iambo :
(*Hor.*)

Il ne s'étoit pas borné à composer des *Épodes* (a). C'est le nom qu'on donnoit aux poésies dans lesquelles il déchiroit cruellement ceux qui avoient encouru sa haine. Nous l'avons vu figurer parmi les

(*a*) Consultez un *Mémoire* de l'Abbé Sevin, *sur la vie & les ouvrages d'Archiloque*, tom. 10 des Mém. de l'Acad.

poëtes élégiaques : la musique eut aussi des obligations à Archiloque, qui, avec un meilleur cœur, eût été un des hommes les plus recommandables.

Stésichore. Stésichore, l'un des plus fameux & des plus anciens poëtes de la Grèce, étoit fils d'Hésiode, selon quelques-uns ; ce qui ne peut être, puisqu'il naquit dans la trente-septième Olympiade. Il fut contemporain de Phalaris, tyran d'Agrigente. Son apologue si connu du cheval qui implore l'assistance de l'homme contre le cerf, détourna les habitants d'Himère, ses compatriotes, de se soumettre à ce Prince : action qui fit encourir à Stésichore la disgrace du tyran, avec lequel néanmoins il se réconcilia dans la suite.

Suid. in Stesich.

Aristot. Rhet. l. 2. c. 21.

Un évènement malheureux pour le poëte, fut l'origine de la *Palinodie.* Il étoit devenu aveugle, après avoir composé une invective contre Hélène : cet accident fut regardé comme la punition de sa satyre ; Castor & Pollux vengeoient ainsi leur sœur outragée. Stésichore chanta la palinodie, dans un autre poëme où il exaltoit les charmes de la fille de Jupiter, & dont voici le début : « Non, ce discours n'est pas

Lucian. ver. hist. Plat. in Phædr. Isocr. in Hel. encom.

» véritable ; jamais vous ne montâtes » ſur des vaiſſeaux ; jamais vous ne » vîtes les rivages de Troie. » &c. Il recouvra la vue, dit l'hiſtoire.

Ce poëte occupe le ſecond rang parmi les Lyriques. Son ſtyle étoit noble, majeſtueux & ſublime. Il célébra les vertus pacifiques, & chanta dignement les exploits des guerriers. Il eut la gloire, au jugement d'Alexandre, d'avoir approché de très-près Homère, dans ſon poëme du *Sac de Troie*. Des vingt-ſix livres de poéſies lyriques dont il fut auteur, il ne nous reſte que quelques fragments d'un poëme ſur la triſte aventure de la jeune Calycé, qu'un amour mépriſé fit précipiter du haut du rocher de Leucade.

Quint. l. 10. c. 1.

Dio-Chryſ. orat. 2. de reg.

Athen. l. 14. c. 3.

Euſt. in Iliad. 21.

Stéſichore fut cher à ſes concitoyens, qui admirèrent, même de ſon vivant, la ſageſſe & la beauté de ſon génie. On dit qu'étant enfant, un roſſignol vint chanter ſur ſes lèvres : allégorie ingénieuſe, pour exprimer la douceur de ſa poéſie. Il mourut à Catane, dans la cinquante-ſixième Olympiade, ou même plus tard, s'il eſt vrai qu'il fût alors âgé de quatre-vingt-cinq ans.

Suid.

Lucian. in macrob.

Mitylène, capitale de l'île de Les-

Alcée.

bos, vit naître Alcée, 604 ans environ avant l'ère chrétienne. Il fut chanter les héros, & l'être lui-même : sa maison étoit, dit-il, une espèce de petit arsenal pourvu de toutes sortes d'armes offensives & défensives. Il aida Pittacus, l'un des sept sages, à chasser de Mitylène, ceux de leurs compatriotes qui menaçoient la liberté ; mais cette bonne intelligence ne fut pas de longue durée.

Eufeb. in Chron. Athen. l. 14. c. 5. Laërt. in Pitt. Strab. Suid.

Instruits de leurs véritables intérêts, les Mityléniens les avoient remis entre les mains du sage qu'ils connoissoient incapable d'en abuser. Alcée, qui aspiroit secrètement à la tyrannie, ne cessoit de décrier le gouvernement de Pittacus, qu'il déchiroit sans ménagement. Pour empêcher le progrès de la faction d'Alcèe, ce Prince le chasse de la ville avec ses partisans. La rage se manifeste alors chez le poëte ; ses poésies deviennent le réceptacle de toutes les injures que la haine lui dicte contre son compétiteur. Il ne s'en tient pas aux paroles : à la tête des exilés, il veut rentrer dans Mitylène ; sa troupe est dissipée, & lui-même tombe entre les mains de Pittacus, qui en usa généreusement

Aristot. polit. l. 3. c. 14.

envers son ennemi, en lui rendant la liberté.

Alcée se distingua dans plusieurs genres de poésie. Il déclama contre la tyrannie, chanta ses travaux guerriers, ses courses, les risques qu'il avoit courus sur la mer, déplora les malheurs de l'exil, & toujours dans un style riche, serré, magnifique : souvent il marche l'égal d'Homère, & digne de l'*archet d'or* que lui donne Horace.

Quint. l. 10. c. 1.

Ses poésies étoient écrites en dialecte Eolien ; le vers *Alcaïque*, le plus majestueux des vers lyriques, dont il fut l'inventeur, y dominoit. Alcée sut aussi badiner avec Bacchus, l'Amour & les Ris. Il prétendoit qu'une pointe de vin, étoit un plaisir de tous les âges ; & jamais chez lui, les Muses ne furent plus agréables, que lorsqu'elles étoient précédées du Dieu des vendanges. Athénée nous a conservé plusieurs morceaux de ce poëte, qui attestent qu'Alcée ne s'en tenoit pas à l'usage modéré de cette agréable liqueur.

Athen. l. 10. c. 7. 8.

Alcée fut contemporain & concitoyen de Sappho ; tous deux ils rendoient hommage aux mêmes Divi-

Aristot. Rhet. l. 1. c. 9. nités. Admirateur de ses talents, il voulut être l'amant de sa personne; mais la belle Mytilénienne permit l'un, & refusa l'autre. Nous avons encore le vers par lequel ce poëte tenta de lui faire partager ses feux, & ceux de Sappho, pour lui faire entendre qu'ils étoient méprisés.

ALCÉE.

Je voudrois vous parler, mais la honte m'arrête.

SAPPHO.

Si ce desir caché n'avoit rien que d'honnête;
Si, sans crime, il pouvoit se produire au dehors:
Ta langue seroit libre, & ta voix assurée;
Ta vue, à mon aspect, seroit moins égarée,
Et tu serois sans trouble, ainsi que sans remords.

Sappho. Peut-être Sappho lui offrit-elle le lendemain, ce qu'elle lui avoit refusé la veille. Cette Mitylénienne, moins belle qu'intéressante, ne fut jamais esclave de la sagesse : mariée à Cercola, l'un des plus riches habitants de l'île d'Andros, & veuve dans un âge où le cœur n'impose encore que trop souvent silence à la raison, elle renonça à l'hymen, mais non à l'amour, dont

elle éprouva toute sa vie les fureurs. Elle brûla même de tous ses feux, pour le sexe auquel elle n'eût dû jamais être unie que par les liens de la douce amitié. Quelle chaleur, quelle ivresse dans cette ode où elle peint le désordre de son ame, à une jeune Lesbienne dont elle étoit éprise! Le législateur du Parnasse François, l'a traduite en vers, & quand Despréaux & Racine traduisent les anciens, la copie vaut le modèle.

HEUREUX! qui près de toi, pour toi seule soupire,
Qui jouit du plaisir de t'entendre parler,
Qui te voit quelquefois doucement lui sourire:
Les Dieux, dans son bonheur, pourroient-ils l'égaler?

JE SENS de veine en veine, une subtile flamme
Courir par tous mes sens, sitôt que je te vois,
Et, dans les doux transports où s'égare mon ame,
Je ne saurois trouver de langue ni de voix.

UN NUAGE CONFUS se répand sur ma vue;
Je ne vois plus; je tombe en de douces langueurs;
Et pâle, sans haleine, interdite, éperdue,
Un frisson me saisit; je tombe, je me meurs.

A quel délire dût être en proie, quand elle aima le sexe fait pour lui

plaire, une femme qui sentoit de tels transports pour le sien propre! Elle n'aima pas Phaon, elle l'idolâtra : ce Lesbien étoit de la plus grande beauté. Sappho n'étoit pas belle; une taille médiocre, un teint brun; mais des yeux pleins d'un feu vif & dévorant, annonçoient & son génie & sa passion. Ils avoient long-temps vécu dans des nœuds moins coupables; mais peut-être Phaon éprouva-t-il une juste répugnance pour une amante qui avoit partagé ses plaisirs avec les plus belles femmes de la Grèce. Il crut échapper à ses poursuites, en se retirant en Sicile : les lettres les plus passionnées de Sappho pénétrèrent jusques dans sa retraite; il fut sourd à ses prières. Dans le trouble où la jette son amour, elle s'embarque, elle aborde en Sicile. Nous avons encore l'hymne qu'elle adressa à Vénus, lorsqu'elle eut touché la terre chérie que fouloit son amant.

Ovid. Epist. Sapph.

« O Vénus, fille éternelle du Souverain des Dieux, aimable enchanteresse, je t'en conjure, ne me laisse point consumer par la douleur! Si jamais tu fus sensible à mes vœux, viens : pour moi tu quittas souvent

» le palais de ton père. Les tendres » oiseaux qui traînent ton char, te » conduisirent un jour vers moi du » haut des airs : après les avoir détachés » du joug, tu me demandes avec un » sourire plein de charmes, quels maux » me tourmentent ; pourquoi je t'ap» pelle ; en quoi tu peux m'être utile » dans l'ardeur qui m'égare ; quel est » le mortel pour qui mes sens sont en» flammés. *Qu'as-tu ? ô ma Sappho ! » S'il te fuit maintenant, bientôt il te » poursuivra partout. Il ne t'a pas fait » encore de présents ? il t'en com» blera. Il ne t'aime point ? il va de» venir ton esclave.* O Déesse ! sois » encore favorable à Sappho, calme » l'ennui qui me dévore, & que l'a» mour soit encore aujourd'hui favo» rable à mes vœux ! »

Vénus fut inexorable cette fois, & Phaon demeura insensible. L'infortunée Lesbienne ne trouva plus de remède à un amour furieux, que la roche de Leucade.

Ceux qui venoient dans ce lieu chercher un remède à l'amour, ne renonçoient ni au plaisir ni à l'espérance de vivre : on faisoit de sang-froid le voyage, qu'on entreprenoit même des Roche de Leucade.

contrées les plus éloignées. C'étoit un acte de religion, auquel on se disposoit par des offrandes & des sacrifices; & l'on étoit persuadé qu'avec la protection du Dieu, en l'honneur de qui on se précipitoit, on recouvroit, en cessant d'aimer, la tranquillité qu'on avoit perdue en aimant (*a*).

Ce promontoire fameux, situé à l'une des extrémités de l'île, vis-à-vis celle de *Céphalénie*, étoit terminé par une pointe qui s'avançoit au-dessus de la mer, & qui se perdoit dans les nues. Sur le haut du promontoire, s'élevoit un temple d'Apollon qui passoit pour avoir découvert l'efficacité de la *roche Leucadienne*. Les ministres n'avoient pas manqué d'étayer de quelque fable, cette prétendue découverte.

Ptol. Hephæst. l. 7.

A des maux extrêmes, il faut des remèdes extrêmes : mais un remède aussi violent n'eût pas joui d'une longue célébrité, s'il n'eût guéri personne. L'épreuve étoit périlleuse; cependant

(*a*) Consultez une *Dissert.* de M. HARDION, *sur le Saut de Leucade*, t. 7 des MÉM. DE L'ACAD.

on ne la tentoit pas sans espoir. La hauteur de la chûte étoit ce qu'il y avoit de plus à craindre, & avec de forts poumons, on pouvoit se flatter d'y résister : aussi plusieurs hommes soutinrent ce dangereux saut. Quatre fois un certain Macès de Buthrote, le tenta, & quatre fois le succès suivit ses espérances (b) ; tandis que toutes les femmes que l'histoire nous dit s'être soumises à cette dure épreuve, y succombèrent.

Quiconque avoit le bonheur de tomber vivant jusqu'à la mer, ne couroit aucun risque de se noyer : de petits bateaux rangés autour du précipice, donnoient un prompt secours aux malheureux ; on usoit même d'une semblable précaution envers le criminel condamné à la mort, que les Leucadiens avoient coutume de précipiter tous les ans, en l'honneur d'Apollon, pour éloigner d'eux les fléaux qu'ils redoutoient. Il est singulier que

Strab. l. 10. p. 452.

(b) Il en acquit le surnom de Λευκόπετρα, ou *Roche blanche*. Le Promontoire d'où se précipitoient les amants, devoit le nom de *Leucade*, à la blancheur de ses roches.

cette coutume n'ait point détourné les amants, de suivre une route souillée par le passage du crime. Au reste, la manière de faire le saut, étoit bien différente : le criminel ne tomboit que soutenu par des ailes d'oiseaux, & même par des oiseaux vivants, qui rendoient ainsi sa chûte moins rapide & moins dangereuse ; l'amant n'étoit porté que sur les ailes de l'Amour. Si le coupable avoit le bonheur de survivre, il n'avoit d'autre peine qu'un exil à perpétuité.

Comme tous les amants ne sont pas malheureux, & qu'il n'est que trop peu de rebelles, le temple d'Apollon eût été peu fréquenté, si ses ingénieux ministres n'eussent trouvé une nouvelle propriété à leur rocher. Serv. in eglog. 9. Un homme étoit-il en peine sur le sort de son père & de sa mère ? le saut de Leucade le tiroit d'inquiétude : en se précipitant, il acquéroit des lumières certaines sur les lieux qu'ils habitoient. On pourroit même présumer, sans faire tort à la délicatesse des desservants du temple, qu'ils permettoient aux curieux de faire faire le saut à une somme d'argent à leur place : car on trouvoit aussi de l'argent dans ce

lieu, en repêchant les hommes. Un habitant de Catane avoit fait le saut, afin de se délivrer de l'amour dont il étoit tourmenté pour la jeune Attica; le filet qui servit à le retirer de l'eau, amena en même-temps une cassette remplie d'or. Le sauteur regarda l'aventure comme une faveur d'Apollon, & voulut s'approprier le trésor. Les ministres qui savoient, à n'en pas douter, qu'il leur appartenoit, prétendirent le contraire, & l'affaire alloit être portée devant les juges, quand, pour terminer la contestation, ils eurent soin de faire apparoître pendant la nuit, Apollon au Catanéen. Il le menaça de son indignation, s'il ne se désistoit d'une demande aussi injuste, lui qui devoit s'estimer trop heureux, d'avoir sauté sans perdre la vie.

Ptol. Hephæst.

On soupçonne que les ministres imaginèrent encore un moyen de multiplier les ressources, & qu'on trouvoit à Leucade des hommes qui se louoient pour faire le saut, à la place de ceux qui n'osoient le tenter eux-mêmes. Mais rien ne garantit la correction du passage sur lequel on pourroit autoriser ce sentiment : cependant il n'a rien que de fort pro-

Serv. in Æneid. 2. v. 279.

bable, & cette eſpèce de ſauteurs à gages, put être d'un grand ſecours, quand les mœurs ſe furent corrompues. L'amour alors eſt auſſi commun, mais le courage l'eſt moins. Il parut commode de faire ſauter pour ſoi, & l'imagination fit le reſte.

Strab. ubi ſup.

Avant de ſe précipiter, l'amant s'y engageoit par un vœu ſolemnel. Sans ce préliminaire, l'aſpect du précipice en eût fait reculer pluſieurs, puiſqu'on vit même un Lacédémonien, en pareil cas, faire céder le reſpect pour la religion, à la crainte de la mort. Il s'avança ſur le bord du précipice, prononça le vœu, retourna, & répondit à ceux qui lui reprochoient ſon irréligion ; « que le vœu qu'il venoit » de faire, en demandoit un beaucoup » plus fort, pour l'obliger à l'exé» cuter. »

Plut. Lacon.

Athen. l. 14. Ariſtoxen. l. 4.

Sappho ne fut pas la première qui chercha dans le ſaut de Leucade, un remède à l'amour. Sans parler de fables, nous avons vu que Stéſichore avoit compoſé un poëme ſur l'aventure tragique de la belle *Calycé*, qui n'ayant pu vaincre la répugnance du jeune Evathlus pour le joug de l'Hyménée, trouva dans le ſaut de Leu-

cade, la fin de son amour & celle de sa vie.

L'histoire nous a conservé le nom de deux poëtes, que la même confiance avoit amenés à Leucade. Le premier est Nicostrate, poëte comique, qui ne mourut pas, & qui fut délivré de son amour. Le second, qui s'appelloit *Charinus*, & qui vivoit à la Cour d'Antiochus-Eupator, Roi de Syrie, se rompit la cuisse en tombant, & expira quelques heures après : l'infamie de sa passion méritoit un pareil sort. Artémise, cette Reine de Carie que nous verrons si glorieusement figurer dans les guerres Persiques, cette Princesse d'un si grand courage sous les drapeaux du Dieu des combats, ne se trouva plus contre la Déesse de Cythère : elle ne put résister aux charmes d'un jeune homme d'Abydos. La rage de s'en voir méprisée, suspendant quelques instants son amour, elle le surprit dormant, lui arracha les yeux, n'en sentit pas moins les fureurs de Vénus, & n'y trouva de remède, que le saut de Leucade, qui lui coûta la vie. La tendre Sappho éprouva le même sort : une femme qui avoit brûlé d'autant de feux que la Muse de Lesbos,

Ptol. Hephæst.

devoit être de la complexion la plus foible.

L. 13. p. 617. Strabon donne le nom d'admirable à Sappho : il assure que jusqu'à son temps, on n'avoit connu aucune femme qui pût entrer en comparaison avec elle. Elle inventa le vers Sapphique & le vers Eolique. Outre des élégies & des épigrammes, elle avoit composé neuf livres de poésies lyriques, chef-d'œuvre de graces & de beauté. Sappho sentoit avec violence, elle exprimoit tout ce qu'elle sentoit. Le temps ne nous a laissé que des regrets sur presque toutes ses productions : on a dit que l'élégie d'Ovide, connue sous le nom de *Sappho à Phaon*, ne l'emportoit sur les autres du même auteur, que parce que tout ce qu'elle renferme de plus tendre & de plus touchant, le poëte Latin le devoit au modèle qu'il avoit sous les yeux. L'heureux talent de Sappho, lui valut le surnom de dixième Muse : il ne lui manqua que d'être vierge comme elles.

Anacréon. Anacréon ne fut pas moins que Sappho, le favori des Muses & des Graces. Tous deux ils eurent les mêmes foiblesses & les mêmes talents. On reproche au premier son Bathylle, comme à

l'autre sa *Téléſie*. Né ſous le ciel voluptueux de l'Ionie, il ſe laiſſa nonchalamment conduire par le plaiſir, & ne lui fut jamais rebelle. L'amour, la bonne chère, & le vin partagèrent tous ſes moments; ceux qu'il accordoit aux Muſes, il les déroboit à la volupté.

La brièveté des ſoixante-dix odes qui nous reſtent de ce Poëte aimable, montre qu'il n'écrivoit que pour le plaiſir. Tantôt l'Amour, tantôt Bacchus; ſouvent tous les deux enſemble ſont l'objet de ſes chants. Toujours, nous dit-il, ſa Muſe ſe refuſa à d'autres objets.

« Je veux chanter les Atrides, je » veux chanter Cadmus; mes cordes » ne réſonnent que l'Amour. Dernièrement je changeai de lyre & de cordes, & je me mis à chanter les travaux d'Hercule; ma lyre ne chantoit que l'Amour. Héros, adieu, ma lyre ne veut chanter que l'Amour. » *Od. 1.*

Il tint parole, & ne chanta que des objets gracieux. Voici comme il s'exprime à l'égard d'un ſexe auquel il avoit ſacrifié la moitié de ſa vie.

« La nature donna les cornes aux » taureaux, la vîteſſe aux lièvres, le » rugiſſement au lion, les nageoires *Od. 2.*

» aux poiſſons, les ailes aux oiſeaux;
» la prudence à l'homme : que donna-
» t-elle aux femmes ? La beauté pour
» toute arme. On domte le fer & la
» flamme, quand on eſt belle ».

Un Poëte de nos jours a rendu ainſi cette Ode.

LA FORCE, ſoutien des travaux,
En partage échut aux Taureaux;
Au Lion la fureur, au Courſier la vîteſſe:
Fier Souverain des Animaux,
L'homme, dit-on, eût la ſageſſe.
Femmes, vous reſtiez à pourvoir:
Que vous donner? Nature épuiſa ſon ſavoir,
Et vous laiſſa de bien plus fortes armes:
Deux pouvoirs réunis; nos deſirs & vos charmes.

Cette petite pièce eſt agréable ſans doute; mais on n'y reconnoît guère Anacréon: c'eſt de l'eſprit ſubſtitué au ſentiment.

Jamais, dans le cœur de ce Poëte voluptueux, Vénus ne fit tort à *Bacchus*. L'autre moitié de ſa vie fut conſacrée au Dieu des vendanges.

Od. 19. « La terre boit, les arbres la boi-
» vent; la mer boit l'air, le ſoleil *boit*
» l'eau, la lune boit le ſoleil; pour-
» quoi donc, compagnons, m'*empê*-
» chez-vous de boire ? »

Fidèle à la Divinité, à laquelle il avoit consacré son existence, Anacréon, en cheveux blancs, suivoit encore les drapeaux de l'Amour.

« Les femmes me disent; Anacréon, » tu es vieux, ton front est chauve; » prends un miroir, vois; tu n'as plus » de cheveux. J'ignore si j'ai encore » quelques cheveux, ou si je n'en ai » plus; mais ce que je sais, c'est qu'un » vieillard a d'autant plus de raison » de se livrer aux jeux & aux amours, » que la mort est plus proche. » Od. 11.

Ce Poëte fait quand il veut, parler d'amour, sans alarmer la pudeur. Quelle délicatesse dans la manière dont il fait emprisonner le fils de Cypris!

« Les Muses, un jour, firent l'A- » mour prisonnier: elles le lient avec » des guirlandes de fleurs, & le met- » tent sous la garde de la beauté. La » Déesse de Cythère vint pour racheter » son fils: mais ses chaînes ne sont » plus pour lui des chaînes; il veut » demeurer prisonnier. » Od. 30.

Sa Colombe est un chef-d'œuvre de délicatesse & de graces. Anciennement, on se servoit d'oiseaux pour porter les lettres: la colombe, qui parle dans

cette pièce, est un de ces couriers ailés.

Od. 9. « D'où viens-tu, aimable colombe, » d'où viens-tu ? D'où viennent ces » odeurs dont tu es parfumée ? Pourquoi fends-tu les airs ? Je desire » l'apprendre.

» Anacréon m'envoie vers Bathylle, » son ami. J'étois à Vénus. Cette » Déesse me donna à ce Poëte pour » avoir un de ses hymnes. Maintenant » c'est lui que je sers ; ce sont ses » lettres que je porte. Il veut bientôt » me mettre en liberté ; mais, quand il » me renverroit, je resterois toujours » pour le servir. Irois-je sur les montagnes, voler & me percher sur les » arbres, manger quelque graine sauvage ? Avec lui, je me nourris du » pain que je prends dans ses doigts ; » je bois son vin dans sa coupe. Quand » j'ai bu, je danse, je le couvre de » mes ailes, puis je m'endors sur sa » lyre : voilà tout. Adieu, tu m'as » fait jaser plus qu'une corneille. »

Anacréon plaît comme sans y penser ; les amours conduisent sa plume : chez lui, tout est naturel ; point de pensée qui ne soit un sentiment ; point d'expression qui ne parte du cœur & qui n'aille au cœur. Partout

Partout des graces naïves & séduisantes ; partout des images riantes, & toujours sûres de plaire, parce qu'elles sont puisées dans la nature. L'air assorti aux paroles, devoit rendre ces poésies plus expressives encore. Le dialecte Ionien soutenu de la mélodie Ionienne, la plus tendre de toutes, en augmentoit le charme : tel est le poëte. Pourquoi tant de talents ne furent-ils employés qu'à inspirer la volupté ? Ce libertinage de l'esprit & du cœur, cette paresse affectée, qui éloigne comme autant d'idées frivoles, tout ce qui s'appelle fortune & bienséance, contrastoient singulièrement avec l'austérité républicaine : aussi, s'il fit les délices de la voluptueuse Athènes, ne fut-il point tenté d'aller faire admirer ses talents chez les sévères Spartiates. Hipparque l'envoya chercher sur un vaisseau à 50 rames, & le poëte entra dans Athènes, comme y seroit entré un triomphateur. Ses actions étoient d'accord avec sa morale. Il reporta un jour à Polycrates, son protecteur, cinq talents qu'il en avoit reçus, en lui disant que ce présent ne valoit pas les peines qu'il se donneroit pour le conserver.

Sappho mourut victime de l'amour; Anacréon du plaisir : un pepin de raisin qui s'étoit glissé dans le vase où il buvoit, l'étrangla à l'âge de 85 ans.

Musique. La poésie faisoit sur l'ame des Grecs, des impressions beaucoup plus vives que n'en fait sur nous la poésie moderne : chez eux, elle étoit toujours accompagnée de cet art enchanteur qui seul anime & vivifie toutes les parties de la nature. Une musique assortie aux paroles, & qui ne tiroit son origine que de la prosodie, devoit produire un effet, souvent détruit chez nous, par l'antipathie entre l'air & les paroles.

Pour expliquer les merveilles attribuées à la musique des anciens, il ne faut point la comparer avec la nôtre, à laquelle, considérée comme science, nous conviendrons qu'elle est très-inférieure. Mais est-ce donc la difficulté qui constitue le mérite des arts, & ne doit-on trouver beau, que ce qui décèle un grand travail ? L'objet de la musique est d'émouvoir : quand elle a fait passer dans l'ame des auditeurs, les sentiments qu'elle essayoit de peindre, n'a-t-elle pas atteint le but ? L'art de toucher consiste principalement dans

la mélodie; celui qui sait la manier habilement, enfantera des prodiges. Qu'on juge, d'après ces principes, la musique des Grecs, & l'on conviendra que, si elle ne fût point savante, c'est qu'elle n'avoit pas besoin de l'être.

Il n'y eut d'abord d'autre musique, que la mélodie, ni d'autre mélodie, que le son varié de la parole: les accents formoient le chant, la quantité composoit la mesure, & l'on parloit autant par les sons & le rhythme, que par les articulations & les voix. Les sons, dans la mélodie, n'agissent pas seulement sur nous comme sons, mais comme signes de nos affections, de nos sentiments. Telle est la raison des grands effets qu'on attribue à la musique ancienne.

Jamais des beautés de convention ne jetteront dans l'ame, ce trouble délicieux qui naît d'une mélodie touchante: il faut une longue habitude de l'harmonie, pour la sentir, pour la goûter; & les oreilles rustiques, n'entendent que du bruit dans nos consonnances. Un son porte avec lui tous ses sons harmoniques, dans les rapports de force & d'intervalles qu'ils doivent avoir entr'eux, pour donner la plus

parfaite harmonie de ce même son. Renforcer une consonnance, & non pas les autres, c'est rompre la proportion : naturellement, il n'y a point d'autre harmonie que l'unisson.

« Qu'y a-t-il de commun entre des » accords & nos passions ? La mélodie, » au contraire, en imitant les inflexions » de la voix, exprime les plaintes, les » cris de douleur ou de joie, les me- » naces, les gémissements ; tous les » signes vocaux des passions sont de son » ressort. Elle imite les accents des » langues, & les tours affectés dans » chaque idiôme, à certains mouvements » de l'ame ; elle n'imite pas seulement, » elle parle, & son langage inarti- » culé, mais vif, ardent, passionné, » a cent fois plus d'énergie que la » parole même. Voilà d'où naît la force » des imitations musicales : voilà d'où » naît l'empire du chant sur les cœurs » sensibles ». Rien de tout cela n'appartient à l'harmonie ; & les Grecs pouvoient, sans elle, opérer de grands effets en musique.

Si la musique ne peint que par la mélodie, & si la mélodie ne tire son existence que de l'accent & de la mesure de la langue, il suit qu'un peuple dont

sa langue est mélodieuse, doit être vivement affecté des charmes de la musique. Une pareille langue ne peut être parlée que par un peuple ardent & doué d'une imagination active. L'homme froid ne sait point manier le ton de sa voix ; l'homme sensible la change, selon les mouvements qu'il éprouve en parlant ; ou plutôt, il ne parle pas, il chante. Son geste, sa voix changent continuellement : pour faire passer les sentiments qui l'agitent, dans l'ame de celui qui l'écoute, il n'a pas trop de tous ses organes.

Jamais poésie ne fut plus pittoresque, plus remplie d'images que la poésie des Grecs : chez ce peuple, une mélodie simple & naturelle, embellissoit les plus belles productions ; les deux arts s'entr'aidoient, loin de se nuire. Si dans ses vers, le poëte enseignoit la vertu, le musicien en rendoit enthousiaste : aussi la musique en Grèce, partageoit-elle les soins de l'administration : L'œil de la philosophie discernoit quelle analogie elle avoit avec la saine morale ; le patriotisme s'élevoit avec force contre les innovations qui tendoient à l'altérer, & l'amenoient à ne plus insinuer que la mollesse : en un mot, la mu-

ſique fut, en quelque ſorte, l'ame de la légiſlation, chez les Grecs; & l'on verra, par l'hiſtoire des Cynéthiens, quelle influence cette invention divine avoit ſur les mœurs.

Polyb. Les Arcadiens faiſoient étudier la muſique aux enfants; ils contraignoient les jeunes gens de s'y appliquer, juſqu'à l'âge de 30 ans. C'étoit preſque le ſeul peuple chez qui la jeuneſſe, pour obéir aux loix, dût s'accoutumer, dès l'enfance, à chanter des hymnes & des péans en l'honneur des Dieux & des héros du pays. On lui apprenoit enſuite les airs de Philoxène & de Timothée. Les jeunes gens s'exerçoient aux dépens du public, & par ſes ſoins, à des danſes & à des marches militaires, dirigées par la flûte. Chaque année, dans les fêtes de Bacchus, deux chœurs, celui des enfants & celui des jeunes hommes, danſoient ſur le théatre, au ſon de cet inſtrument. Dans les aſſemblées, dans les parties de plaiſir, les Arcadiens aimoient moins à converſer, qu'à chanter & à s'inviter réciproquement à cet exercice. Ignorer les autres arts, n'étoit point une honte parmi eux; mais ils auroient rougi de ne pas ſavoir chanter, parce qu'ils

avoient été forcés de l'apprendre: ils ſe ſeroient même déshonorés, ſi, avouant qu'ils le ſavoient, ils ſe fuſſent diſpenſés d'en donner des preuves.

Par de tels établiſſements, les premiers légiſlateurs n'eurent pas deſſein d'introduire dans la république, le luxe & la molleſſe. Un travail manuel & pénible, rendoit le genre de vie des Arcadiens fort dur: la triſteſſe & la froideur de l'air qu'on reſpire dans toute cette région, contribuoit à l'auſtérité de leurs mœurs, qui alloient même juſqu'à la férocité. Les règlements dont on vient de parler, tempérèrent cette âpreté, amollirent la rudeſſe de leur caractère: les aſſemblées, les ſacrifices, les danſes des jeunes garçons & des jeunes filles, parvinrent à adoucir ces peuples.

Les Cynéthiens négligèrent ces ſecours; les ſeuls Cynéthiens, qui cependant habitoient la partie la plus rude & la plus ſauvage de l'Arcadie: auſſi, livrés à des diſſenſions réciproques, devinrent-ils féroces & barbares; & jamais aucune ville de la Grèce n'offrit l'exemple de crimes auſſi fréquents, auſſi atroces. Ce malheureux peuple éprouva d'une manière bien humiliante, combien il étoit en horreur au reſte des

Arcadiens, lorsqu'après un affreux massacre, arrivé dans Cynèthe même, il voulut envoyer des députés à Lacédémone. Toutes les villes d'Arcadie où entroient ces députés, faisoient publier par un héraut, qu'ils eussent à en sortir sur le champ : les habitants de Mantinée allèrent même jusqu'à faire des sacrifices expiatoires, & porter les victimes autour de la ville & de son territoire, pour purifier l'un & l'autre, du séjour contagieux de ces barbares.

Sans doute la musique n'eut pas seule l'honneur de l'heureux changement arrivé dans les mœurs Arcadiennes ; la poésie put en revendiquer une partie : elle fut toujours de moitié dans les effets que produisit la première.

Plut. de Music. Le feu de la sédition agite les Lacédémoniens : Terpandre paroît ; & ses vers, accompagnés des sons mélodieux de sa lyre, calment tous les esprits.

Id. in Solon. Solon, contrefaisant l'insensé, chante une élégie, & fait voler ses concitoyens à Salamine, malgré la défense des loix.

Boëth. l. 1. c. 1. Echauffé par les vapeurs du vin, & animé par le son d'une flûte jouant sur le mode Phrygien, un jeune étranger est prêt à mettre le feu à la maison de sa maîtresse qui lui préfère un rival : Py-

thagore ordonne à la musicienne, de jouer sur le mode Spondiaque, le furieux revient à sa première tranquillité.

Une joueuse de flûte, en exécutant sur le mode Phrygien, jette dans d'affreux transports, des jeunes gens ivres: elle les radoucit, en passant par l'avis du musicien Damon, du mode Phrygien au Dorien. *Galen. de Placit. Hippocr. & Plat. l. 5. c. 6.*

Empédocle arrête, par le son de sa lyre, un jeune homme prêt à commettre un parricide (*a*), &c. *Interpr. Græc. Hermog. in lib. Περὶ ἰδεῶν.*

Que la musique ancienne puisse se faire honneur de la guérison de certaines maladies; que quelquefois la fièvre, la folie, &c. aient cédé à ses accents: cela se conçoit, & nous en avons des preuves dans la tarentule. Les secousses réitérées données aux fibres, par les différentes vibrations de l'air, dans lesquelles consistent les sons, peuvent jusqu'à certain point, rétablir l'économie ani-

(*a*) Consultez la *Dissert.* de BURETTE, *sur les merveilleux effets attribués à la musique des anciens*, tom. 5 des MÉM. DE L'ACAD.; & ses *Dissertations sur le Rhythme & la Mélopée*, même vol.; le *Mémoire sur la Symphonie des anciens*, par le même, tom. 4; le *Dictionnaire de Musique* de J. J. ROUSSEAU, & son *Essai sur l'origine des Langues*, dont nous avons fait beaucoup d'usage.

male; & la musique la plus barbare opéreroit de pareilles cures: mais que Thalétas ait, par la douceur de sa lyre, délivré Sparte de la peste, c'est oublier que les sacrifices expiatoires, les purifications, & les autres cérémonies religieuses que prescrivoit le musicien, permirent au mal, après avoir parcouru ses différentes périodes, de cesser enfin.

Plut. de Music.

Les Grecs ont pu donner d'excessives louanges à leur musique, sans qu'on soit en droit de les taxer d'exagération: elle les transportoit; elle nous eût laissé froids. A un peuple qui raisonne plus qu'il ne sent, il faut une musique savante: l'homme sensible a bien d'autres moyens d'être ému. En Grèce, l'accent, la quantité, le rhythme du vers, se faisoient sentir à travers la musique, ou plutôt, ils la produisoient: chez nous, le vers ne paroît plus dans la musique; il s'y trouve tellement décomposé, qu'il ne diffère plus de la prose. Quant à la sensibilité, quelle différence! Combien de sentiments nous n'éprouvons point, & qu'éprouvoient les Grecs! La douceur du climat, la beauté du ciel, le charme de toute la nature qui les environnoit; le peu d'étendue des Etats qui unissoit

davantage leurs membres, la vivacité des passions, les guerres fréquentes qui multiplioient les malheurs ; tout disposoit aux émotions. Qu'on suppose de semblables spectateurs assistant à une fête religieuse : deux Chœurs, l'un de jeunes hommes, de cette beauté mâle qui constitue celle de l'espèce ; l'autre, de jeunes filles charmantes, & dont l'éclat étoit rehaussé encore par le voile séduisant des graces, formant des concerts à l'unisson : qu'on imagine l'effet de cette réunion de voix séparées de la distance d'un octave ; de ces voix sonores & harmonieuses, dont la douceur étoit augmentée par leur nombre, & que les sons mélodieux de la lyre (a)

(a) Rien ne prête plus de charmes à la voix, que les sons des instruments à percussion ; leur résonnance a je ne sais quoi d'attendrissant, qu'on ne trouvera jamais dans le violon, quelque supérieurement joué qu'il soit. Les vibrations des cordes de toutes les espèces d'instruments que l'on pince, n'étant interceptées par aucune cause, leur résonnance n'est point étouffée, & dure encore au moment où l'on pince les cordes voisines ; ce qui pouvoit donner aux sons, un moëlleux, une douceur dont ne sont point susceptibles

contribuoient à rendre encore plus touchantes.... Oui, par tous ces accessoires, la musique des Grecs étoit ravissante. Elle devoit manier leurs cœurs, qu'elle amollissoit comme la cire; & pour peu qu'un poëte ardent eût composé les vers, elle ne les laissoit plus à eux-mêmes.

La musique (a) a pour but de parler

---

ceux de nos instruments à touche, à vent & à archet, dans lesquels le doigté empêche la résonnance libre du corps sonore. Peut-être les Musiciens Grecs savoient-ils faire un heureux emploi des sons continus: peut-être un instinct délicat leur avoit-il appris à unir, par des affoiblissements travaillés, le son prêt à finir, avec celui qui devoit le suivre. Savoir adoucir ou fortifier un son, pour l'accorder avec le suivant, de manière à renforcer l'impression déjà produite, est peut-être une supériorité d'exécution que possédoient les Grecs, & qui rendroit moins étonnants, les effets qu'on attribue à leur musique. (Voyez l'*Esprit des Beaux-Arts*, t. 1. c. 9.)

(*a*) Nous ferons beaucoup d'usage d'un petit livre qui parut en 1777, *sur l'état de la Musique Grecque, vers le milieu du quatrième siècle avant l'ère vulgaire*: ouvrage qui réunit la clarté & l'agrément, dans un sujet jusqu'alors assez obscur.

au cœur, & d'y porter les sentiments de tristesse, de plaisir, d'admiration, &c. que le Musicien veut faire éprouver. Le canal des sensations de cette espèce, est l'oreille ; & c'est de sa plus ou moins grande délicatesse, que dépend la plus ou moins grande quantité de manières par lesquelles l'artiste peut émouvoir. Si la voix n'avoit la faculté de s'élever & de s'abaisser, il n'existeroit point de musique ; il n'y en auroit pas davantage, si l'oreille n'avoit celle d'apprécier les différentes intonations : mais il paroît que, chez les Grecs, l'organe de l'ouïe & de la voix différoient des nôtres. Long-temps, des intervalles qui nous semblent agréables, leur répugnèrent ; d'autres, que nous ne pouvons apprécier, firent leurs délices. Ils distinguoient les intervalles sous les deux dénominations de *consonnants* & de *dissonants*. Ils rangeoient dans la première classe, la quarte, la quinte, l'octave & leurs repliques. La consonnance la plus agréable pour eux, étoit l'octave, qui en effet est la plus naturelle. Les intervalles de quarte & de quinte étoient aussi pour eux, d'autant plus conformes à la nature, que dans la déclamation soutenue, & même

Aristox. l. 2. p. 44.
Euclid. introd. harm. p. 8.
Aristot. probl. t. 2. p. 766.

Nicom. p. 16. Dion-Hal. de construct. sect. XI.

dans la conversation familière, sa voix franchissoit plus souvent ces intervalles. Ainsi, on ne s'étonnera point de voir en Grèce, la déclamation accompagnée d'un instrument, puisque la plupart des tons du déclamateur étoient appréciables. Peut-être l'instrument qu'on nomma depuis *lyre de Mercure*, dont les quatre cordes sonnoient la quarte, la quinte & l'octave, n'eut-il d'abord d'autre destination.

Aristox. Harm. Lucian. in Harmonid. Plat. de leg. l. 2. Aristot. de mund.

Les intervalles connus sous le nom de *dissonants*, ne s'introduisirent que peu-à-peu dans la musique: mais tous les intervalles, du moins dans les siècles qui nous occupent, se faisoient entendre successivement, & ne formoient point ce que nous entendons par *harmonie*. Ce mot, chez les Grecs, ne désignoit que l'arrangement de plusieurs sons qui se succèdent: il servoit de titre général à la plupart de leurs écrits, dans lesquels, néanmoins, il n'étoit question que de chant ou de mélodie.

Cependant les Grecs, dans leurs concerts, n'étoient pas réduits à la seule *homophonie*, ou *unisson*. Ils chantoient à l'octave; ils pratiquèrent même la

double octave, ou *antiphonie*, qu'ils regardoient comme plus agréable que l'unisson, parce que les voix s'y font entendre plus distinctement que dans l'*homophonie*, où elles se confondent & s'effacent en quelque manière. Ainsi l'harmonie proprement dite, se préparoit à naître. Nous les verrons dans la suite, admettre la tierce dans leurs symphonies. Les joueurs de lyre ou de flûte y contribuèrent; car, pour corriger la simplicité du chant, ils y joignoient quelquefois des traits & des variations, d'où résultoit une espèce d'harmonie. Mais ces écarts duroient peu; ils eussent affligé l'oreille, peu faite encore à de pareilles licences. Les Grecs, dans les premiers temps, ne chantoient donc qu'à l'unisson: ils avoient trois sortes de concerts; celui des voix, celui des instruments, & celui qui résulte du mélange des instruments avec les voix.

Aristot. probl. 16.

Des Genres.

Les sons sur les instruments, étoient distribués par *tétracordes*. Dans ce systême, qui renfermoit ordinairement quatre cordes, les deux extrêmes, immobiles, sonnoient toujours la quarte en montant; *mi*, *la*. Les deux moyennes, mobiles, & par conséquent

Aristox. l. 1. p. 22. Euclid. p. 6.

susceptibles de recevoir différents dégrés de tension, donnèrent lieu à trois genres d'harmonie; le *Diatonique*, le *Chromatique* & l'*Enharmonique*, dont nous avons parlé.

Plut. de Music. Aristox. l. 1. p. 19.

Les sons qui composent les deux premiers genres, sont appréciables pour nous, & nous les avons conservés. L'Enharmonique, qui est pour nous inappréciable, datoit de la plus haute antiquité, puisqu'il reconnoissoit Olympe pour auteur. Malgré sa difficulté, il ne laissa pas d'être fort en vogue parmi les musiciens de la première antiquité; mais enfin les Grecs l'abandonnèrent presqu'entièrement.

Aristox. l. 3. p. 24.

L'étonnement ne fait qu'augmenter, au sujet des intervalles appréciables pour les Grecs, lorsqu'on sait qu'en conséquence du plus ou moins de tension dont la mobilité des deux cordes moyennes du tétracorde, les rendoit susceptibles, ils produisoient des intervalles plus ou moins grands, d'où résulta une autre espèce de diatonique, qui admit les trois quarts & les cinq quarts de tons, & deux autres espèces de chromatique, dans l'un desquels le ton, à force de dissections,

se résolvoit, pour ainsi dire, en parcelles.

Ce n'est donc pas seulement à l'oreille des Grecs, qu'il faut accorder une délicatesse qui nous est inconnue; il faut supposer encore aux voix, une flexibilité dont nous n'avons plus d'exemple. On sait, à la vérité, que le ton peut se subdiviser d'une manière surprenante (*a*): mais nous ne pouvons apprécier que le ton & le demi-ton; tout autre intervalle est faux pour nous. Les Grecs étoient-ils assez délicatement organisés, pour juger du rapport d'un tiers de ton, par exemple, par la comparaison du son qui venoit de s'écouler, avec celui qui les occupoit dans le moment? C'est ce que rend probable la découverte d'un savant académicien (*b*) de Rouen. Selon lui, c'est d'un son unique & fondamen-

(*a*) Selon M. SAUVEUR, les sous-divisions d'un seul ton, conduit par des nuances insensibles jusqu'au ton voisin, peuvent être au nombre de 9632. MÉM. DE L'ACAD. DES SCIENCES, 1700, p. 270.

(*b*) M. BALLIÈRE, *Théorie de la Musique.*

tal, que proviennent toutes les gammes qui peuvent avoir lieu dans un genre de musique déterminé; & la seule gamme naturelle qui les renferme toutes, est celle qu'on appelle *gamme du cor-de-chasse*, qui n'est autre que la suite des nombres naturels, 1, 2, 3, 4, &c. En supposant le son fondamental *ut*, égale 1, le second est *ut* 2, ou l'octave du premier; puis *sol* 3, *ut* 4. En un mot, la suite des termes du premier étage donne l'octave; le second, à un étage ou octave au-dessus, est partagé par la quinte. Le son, en se subdivisant toujours, donne au troisième étage, *ut*, *mi*, *sol*, *si*-bémol, *ut*. La suite des termes du quatrième, est ce qu'on appelle la gamme de l'échelle diatonique; celle du cinquième, la gamme de l'échelle chromatique; celle du sixième, enfin, la gamme de l'échelle enharmonique (*a*). L'exécution de ces différentes gammes devient difficile, à proportion de l'élévation des étages, & de la division de l'unité en un plus grand nombre

(*a*) Il faut jetter les yeux sur la figure IV de l'Ouvrage de l'Académicien, pour saisir avec plus de facilité son systême.

de parties; ce qui eſt conforme à ce que dit Ariſtide-Quintilien. « De tous » les genres, le diatonique eſt le plus » naturel: il peut être chanté par tout » le monde, même par ceux qui ne ſont » pas ſavants. Le chromatique a plus » de difficulté, & ne peut être chanté » que par les ſavants. L'enharmonique » eſt d'une très-grande difficulté, & ne » peut être chanté que par les muſiciens » les plus exercés; il paroît même im- » poſſible à pluſieurs perſonnes ». Mais Ariſtide vivoit treize ou quatorze ſiècles après Olympe, & dans cet intervalle, l'oreille & l'organe de la voix pouvoient avoir ſubi quelqu'altération. *L. 1.*

Les Grecs ſe contentèrent long-temps d'une muſique très-bornée. On varie ſur les auteurs à qui ſont dûes les augmentations faites dans l'ancien ſyſtême. S'il eſt vrai que Terpandre fut le premier qui ajouta trois cordes à l'ancienne cithare d'Amphion, ou d'Orphée fils de Linus, l'art ſe feroit maintenu long-temps dans ſa première ſimplicité; mais il paroît qu'avant ce muſicien, la lyre avoit déjà eu ſept cordes, & qu'il ne fit que changer leur poſition. *Plin. l. 7. c. 56.* *Plut. de Muſic.*

Pour étendre le ſyſtême, on multi-

plioit les tétracordes. La lyre à sept cordes, à l'ancien, *mi, fa, sol, la,* en joignit un second, *la, si*-bémol; *ut, re,* qui procède par mêmes intervalles, & dont la corde la plus basse, étoit la plus aiguë du premier. Par cette raison, ces deux tétracordes se nommoient conjoints. On touchoit presque à l'octave; mais l'esprit humain qui va toujours lentement, avoit encore un pas à faire avant d'y arriver. Terpandre plaça une nouvelle corde au-dessus du second tétracorde, qui sonnoit ainsi l'octave avec la plus basse du premier; mais il supprima la cinquième, *si*-bémol, & la série des sons de la lyre fut, *mi, fa, sol, la; ut, re, mi.* Enfin Pythagore, ou, selon d'autres, Lycaon de Samos, inséra une huitième corde, un demi-ton au-dessous de l'*ut*, (SI) & les Grecs connurent l'octave. On ne s'en tint pas là; nous verrons dans l'époque suivante, les nouvelles augmentations qu'on fit à la musique.

Aristot. probl. 7. & 32.

Nicom. Harm. l. 1. *p.* 9.

Boëth. de Music. l. 1. *c.* 20.

Avant d'avoir sept cordes, la lyre en avoit eu cinq, & l'on assure que l'invention de ce *Pentacorde*, étoit dûe aux Scythes. Cet instrument donnoit la consonnance de la quinte, outre

Poll. Onom. l. 4. *c.* 9.

Nicom. p. 17.

celles de la tierce & de la quarte, que donnoit déjà le tétracorde. L'octave renfermant toutes les consonnances, c'est-à-dire la quarte & la quinte, eût pour cette raison le nom d'*harmonie*, & la lyre octacorde fut regardée comme le système le plus parfait pour le genre *Diatonique*.

On composa des cithares montées d'un très-grand nombre de cordes; tels *le Magadis* qui en avoit vingt, & sur lequel Anacréon soupiroit quelquefois ses amours; le *Simicon* qui en avoit trente-cinq, & l'*Epigonium*, inventé par Epigonus d'Ambracie, qui le premier pinça les cordes, au lieu de les agiter avec l'archet. Cet instrument avoit quarante cordes; mais on imagine bien qu'il ne rendoit pas quarante sons différents. Les cordes étoient magadisées, c'est-à-dire, mises deux à deux, & accordées à l'unisson, ou à l'octave.

Athen. l. 14.

Polyb. l. 4. c. 9. Athen. l. 4.

L'octave des modernes contient treize sons, à cause des cinq demi-tons ajoutés au système ancien; celui des Grecs n'en avoit que huit, dont trois consonnants & quatre dissonants bannis de la symphonie, à l'exception de la tierce magadisée. On ne

Plut. de ει Delphic. lès admettoit que dans la mélodie ou le simple chant. La seule octave avoit le droit de faire harmonie : d'où il suit que les concerts de lyre & de voix, se réduisoient à l'unisson ou à l'octave. Nous verrons, dans des temps bien postérieurs, la quarte & la quinte partager ce privilège avec l'octave : il y a sans doute loin delà, à ce que nous appellons *Contre-point*.

Id. de Musica. Les modernes se font honneur de cette découverte, mais les Grecs pourroient la leur disputer. Lasus, musicien d'Hermione, qui florissoit dans la cinquante-huitième Olympiade, avoit sur la nature du son, un sentiment qui lui étoit particulier avec quelques-uns des disciples d'Erigone, qui faisoient une secte particulière de musiciens. Ils pensoient que le son avoit naturellement quelque latitude, πλάτος ; c'est-à-dire, qu'un son quelconque étant continué, s'écartoit, quoique presqu'imperceptiblement, de la rectitude ou de l'uniformité qu'on y supposoit comme essentielle. Les autres musiciens, au contraire, comparoient le son à la ligne droite, invariable dans son progrès ; & ne lui donnoient, non plus qu'à celle-ci, aucune *latitude*. Or que signifie

Aristox. l. 1. p. 3.

cette *latitude* de Lasus & de ses partisans, cette tendance à s'éloigner de l'uniformité, si ce n'est la résonnance des harmoniques, beaucoup plus appréciables pour eux que pour nous? de sorte qu'on pourroit présumer que l'oreille exercée de ces musiciens, auroit suivi la marche du son, depuis son point fondamental, en passant par les différentes échelles données par l'ingénieux académicien de Rouen, jusqu'à celle où se trouvent les quarts de ton. Au reste, ce n'est ici qu'une conjecture.

Modes. Les modes de la musique moderne, consistent dans la différence de la tierce; ceux des anciens, dans l'abaissement ou l'élévation du ton principal. Comme ils n'admettoient point la tierce au nombre des consonnances, & que, sans doute, lorsqu'on avoit introduit l'usage des modes, on n'avoit pas seulement eu dessein de varier les chants du grave à l'aigu, mais de faciliter, dans la suite du chant, le passage d'un mode à un autre, il étoit naturel qu'on n'eût aucun égard à la tierce.

Dans les temps reculés, la musique étoit cultivée à la fois par des peu-

ples qui, quoique voisins, ne communiquoient guère entr'eux, & dont, par conséquent, les nuances étoient plus fortement marquées, qu'elles ne le sont de nos jours, où tous les hommes paroissent citoyens d'un même Empire. La différence des mœurs, en mettoit dans les arts. Les Doriens exécutoient les mêmes chants, un ton plus bas que les Phrygiens, & ces derniers un ton plus bas que les Lydiens: delà les dénominations des trois premiers modes de la musique Grecque.

DORIEN,	*MI.*
PHRYGIEN,	*FA* dièse.
LYDIEN,	*SOL* dièse.

Ces trois modes suffirent, tant que la musique demeura resserrée dans les premières bornes; & ce ne fut que long-temps après, que le systême harmonique ayant fait de nouvelles acquisitions, la musique Grecque se vit enfin enrichie de quinze modes. Mais dans l'intervalle que nous parcourons, l'étendue du systême n'exigea peut-être pas plus de cinq modes. On y parvint, en partageant par demi-tons, l'intervalle

Aristox. l. 2. p. 23.

l'intervalle qui se trouvoit entre le Dorien & le Lydien; ce qui fit place à deux autres modes, l'Ionien & l'Éolien, insérés de cette manière, entre les premiers;

DORIEN,	*MI.*
IONIEN,	*FA.*
PHRYGIEN,	*FA* dièse.
ÉOLIEN,	*SOL.*
LYDIEN,	*SOL* dièse.

Les modernes, les François sur-tout, concevront peut-être difficilement, comment le caractère d'un mode peut dépendre de l'élévation ou de l'abaissement d'un demi-ton : les Italiens le conçoivent bien; ils savent rendre leur mélodie touchante, guerrière, plaintive, ou gaie, par un aussi petit intervalle.

Les musiciens Grecs n'avoient pas les mêmes facilités que nous, pour passer d'un mode à un autre : leurs instruments, montés ou percés pour certains genres, ne pouvoient jouer dans un autre. Pour changer de mode, ils substituoient adroitement un instrument à l'autre; ou bien ils ten-

Aristid-Quint. de Music. l. 2. p. 91.

Plat. de Rep. l. 3. doient sur une lyre, toutes les cordes qu'exigeoit la diversité des genres ou des modes. On vit même un musicien *Athen. l. 14.* placer sur les trois faces d'un trépied mobile, trois lyres montées sur les trois anciens modes. La plus légère impulsion faisoit tourner le trépied sur son axe, & donnoit à l'artiste, la facilité de parcourir les trois modes sans interruption ; mais cette invention tomba après la mort de son auteur.

Manière de solfier.

Chaque corde avoit un nom relatif à sa position dans chaque tétracorde: mais, pour chanter un air dénué de paroles, au lieu de ces noms, les Grecs se servoient des quatre syllabes *Té*, *Ta*, *Tè*, *Tó*, qui exprimoient les quatre sons de chaque tétracorde. (*a*)

Aristid. Quint. l. 2. p. 94.

Notes.

Les notes dirigeoient la voix, sans en règler les mouvements : nos langues sans quantité, obligent de marquer la mesure dans la musique; chez les Grecs, les syllabes longues & brèves dont les mots sont composés, & le rhythme la déterminoient : celui-ci étoit indiqué par des lignes placées à la tête des pièces.

(*a*) Voyez, au sujet des Notes, l'article de la Musique, dans les Préliminaires.

Le chant dénué de rhythme, peut se comparer à des traits réguliers, mais sans ame & sans expression. En musique, c'est la durée relative des sons qui entrent dans la composition d'un chant; c'est par lui qu'elle excite les émotions qu'elle nous fait éprouver. Rhythme. *Plat. de Rep. l. 10.*

Dans la langue Grecque, toute syllabe est brève ou longue. La réunion de plusieurs syllabes forme le pied, la réunion de plusieurs pieds la mesure du vers. Homère & les poëtes ses contemporains, employoient communément le vers héroïque. On s'apperçut qu'un mouvement trop uniforme règloit sa marche, & que plusieurs mots expressifs & sonores, qui ne pouvoient s'assujettir à son rhythme, en étoient bannis: on essaya de nouveaux rhythmes; & nous avons vu quelle obligation la Grèce eut, en ce genre, aux Archiloque, aux Alcée, aux Sappho & à d'autres poëtes. *Aristot. de Poët.*

Les rhythmes avoient tous des propriétés inhérentes & distinctes: la transposition d'une seule syllabe eût suffi pour les changer. L'*Iambe* qui contient une brève & une longue, n'eût pu se mettre à la place du *Trochée* qui renferme une longue & une brève.

Id. ibid. c. 4. & de Rhet. l. 3. c. 8. Celui-ci perd à chaque inſtant de ſon ardeur, tandis que l'autre, à chaque pas, redouble la ſienne.

La poéſie avoit donné la meſure à la muſique; les meſures de l'une répondoient aux pieds de l'autre: pourquoi donc tant de fracas pour l'annoncer aux concertants & aux danſeurs? *Id. problem.* Le Coryphée, du lieu le plus élevé de l'orcheſtre, l'indiquoit en la battant, tantôt avec les mains, tantôt avec le pied, *Heſych. Schol. Ariſtoph.* quelquefois avec des coquilles, des écailles d'huître, des offements d'animaux; *Saumaiſe.* & même avec des chauſſures armées de fer.

Art. bat. la meſure. « Tout ce bruit » dit le célèbre Génevois » ſi déſagréable & ſi ſuperflu parmi » nous, à cauſe de l'égalité conſtante de » la meſure, ne l'étoit pas de même chez » eux (les Grecs), où les fréquents » changements de pieds & de rhythmes » exigeoient un accord plus difficile, » & donnoient au bruit même, une » variété plus harmonieuſe & plus » piquante. Encore peut-on dire que » l'uſage de battre ainſi, ne s'intro- » duiſit qu'à meſure que la mélodie » devint plus languiſſante, & perdit de » ſon accent & de ſon énergie. Plus on » remonte, moins on trouve d'exem-

» ples de ces batteurs de mesure ; & » dans la musique de la plus haute » antiquité, l'on n'en trouve plus du » tout ». D'ailleurs, peut-on ajouter, il ne faut pas juger de l'exécution de la musique chez les Grecs, d'après ce qu'elle est chez nous : leurs salles de spectacles étoient de vastes édifices découverts, leurs salles de concerts des places publiques ; & autant le bruit causé par leurs instruments à battre la mesure, auxquels on peut joindre les plus bruyants, tels que le tambour, le sistre, la cymbale, &c. eût été désagréable dans des édifices de peu d'étendue, autant ils animoient l'exécution en plein air. Nous aurions d'autant plus mauvaise grace de trouver cette méthode ridicule, que nous l'avons adoptée nous-mêmes, dans les circonstances où elle pouvoit l'être. Notre musique militaire a maintenant tout cet appareil Grec, & l'on ne voit pas que l'effet en soit plus mauvais.

Müances. *Euclid. Introd. harm.*

Un air Grec n'étoit pas astreint à un seul ordre ou sujet de chant ; il passoit de l'un à l'autre, & c'est ce qu'on appelloit *mutations*, ou *muances* qui pouvoient se réduire à cinq

espèces principales : 1°. Mutation dans le genre ; lorsque le chant passoit du diatonique, par exemple, au chromatique ou à l'enharmonique, & réciproquement. 2°. Dans le systême ; lorsque la modulation unissoit deux tétracordes disjoints, ou en séparoit deux conjoints, & réciproquement. 3°. Dans le mode ; quand on passoit du Dorien au Phrygien, &c. 4°. Dans le rhythme ; quand on passoit du vîte au lent, ou d'une mesure à une autre. 5°. Enfin dans la *Mélopée*, quand on interrompoit un chant grave, sérieux, magnifique, par un chant enjoué, gai, impétueux, &c.

Mélopée. Quant à cette partie de la musique appellée *Mélopée*, il suffira de savoir qu'elle étoit l'art de composer un chant, & qu'elle en donnoit les règles, dont la pratique & l'effet recevoient le nom de *mélodie*.

La Mélopée indiquoit au musicien, en quel lieu de la voix il devoit établir son *Diapason* ; la manière d'entrelacer les genres ou les modes ; la marche du chant, la durée des sons, &c. Mais, avec toutes ces règles, le musicien sans génie, n'eût jamais rien produit : raisonner ne suffit pas pour enfanter des prodiges ; il

faut sentir, & sentir avec transport. Quand on ne trouve que beau ce qui est ravissant, quand on écoute avec un œil sec, les chefs-d'œuvre des grands maîtres, jamais on ne fait verser de larmes.

Nous avons parlé, dans l'époque précédente, des premiers musiciens de la Grèce, dont les derniers furent Démodocus qui mit en musique la prise de Troie, les noces de Vénus & de Vulcain ; & Phémius d'Ithaque qui chanta le retour des Grecs sous Agamemnon.

Poëtes-Musiciens.

Plut. de Musīc. init.

Stésichore, à l'exemple de ses prédécesseurs, mettoit la musique sur ses vers. Terpandre, qui l'avoit précédé de seize ans environ, en mettoit aussi sur ceux d'Homère, pour les chanter dans les jeux publics. Clonas, Polymnète de Colophon, joueurs de flûte, parurent ensuite.

Tous les airs pour la cithare, furent d'abord composés selon la mesure des vers hexamètres, & lorsque long-temps après, Timothée voulut introduire ses poésies dithyrambiques, il y mêla d'abord de ces anciens airs, afin de ne paroître pas avoir tout d'un coup enfreint les loix de l'ancienne musique. Celle propre à la cithare, & qui, sous Terpandre, étoit encore d'une

446 ans av. J. C.

grande simplicité, garda ce caractère jusqu'au temps de Phrynis, qui remporta le prix de cet instrument aux Panathénées, 457 ans avant l'ère chrétienne. Anciennement, il n'étoit pas permis, comme il le fut depuis, de composer sur la cithare, des airs à discrétion : le jeu de cet instrument étoit fixe, soit pour l'harmonie, soit pour le rhythme ou la cadence. Les musiciens conservoient scrupuleusement à chacun de ces anciens airs, le ton qui lui étoit propre : delà vient qu'on appelloit ces chants *Nômes*, c'est-à-dire, *loix*, *modèles*; parce qu'ils avoient tous différents tons qui leur étoient affectés, & qu'on regardoit comme des règles invariables, dont on ne devoit point s'écarter. Les musiciens, après avoir offert aux Dieux les prémices de leurs chants, passoient à la poésie d'Homère, & à celle des autres poëtes.

Marm. ep. 60.

Il y avoit des Nômes pour la flûte & la cithare : il y en avoit de particuliers pour le premier de ces instruments. Dans les anciens temps, les musiciens accompagnoient avec la flûte, des Elégies mises en musique. Sacadas, natif d'Argos, avoit composé une

strophe sur chacun des trois modes usités de son temps; le Dorien, le Phrygien, & le Lydien. Cet air, à cause de ces trois changements de modulation, se nommoit *Trimélès*. Il apprit aux chœurs à le chanter en ce même ordre; Clonas cependant disputoit cette invention à Sacadas.

Sparte dût à Terpandre le premier établissement de la musique. Thalétas de Gortyne, Xénodame de Cythère, Xénocrite de Locres, Polymneste de Colophon, & Sacadas l'y cultivèrent ensuite. Les trois premiers composoient des cantiques connus sous le nom de *Péans*, destinés pour la guerre & pour la victoire; quoique quelques-uns assurent que Xénodame ne composoit que des airs à danser. Polymneste s'appliquoit aux airs *Orthiens*, que leur modulation élevée, & leur rhythme rendoient d'un grand usage dans les combats: Sacadas travailloit dans le genre élégiaque. Ces musiciens introduisirent à Lacédémone, des airs pour les *Gymnopédies* ou *danses nues*. On les imita en Arcadie, pour les *danses démonstratives*, dans lesquelles on désignoit par divers mouvements réglés & cadencés, les choses mêmes & les

personnes, telles que le Ciel, la Terre, les assistants, &c.; on en fit autant à Argos, pour les *Endymaties* ou *danses vêtues*. La musique étoit toujours unie à la danse, mais non pas d'une manière inséparable, comme dans l'origine : les Grecs n'avoient pas moins fait de progrès dans le dernier de ces arts, dont nous parlerons en traitant de la Gymnastique.



LIVRE VINGT-HUITIÈME.

COMMENCEMENTS de la Philosophie; Progrès des Sciences.

QUAND on voit que les Grecs furent long-temps sans avoir de termes qui exprimassent les idées que nous rendons par ceux de *sagesse* & de *vertu*, on seroit peut-être tenté de croire qu'ils n'avoient pas plus l'idée que l'expression de la chose. Le mot *Arété* (a), qu'on rencontre si fréquemment dans Homère, est dérivé du Grec ARÈS, *Mars*, ou la *Valeur*. Si, dans la suite, il signifia la *Vertu* en général, c'est que les idées se multipliant, il fallut des termes pour les rendre. Il en est de même du mot *Sophia*, employé

(a) Ἀρετὴ, *virtus, fortitudo*: Ἄρης, *Mars, pugna*; Σοφία, *sapientia*.

pour exprimer la *ſageſſe*, & qui ne déſigne, chez le chantre d'Achille, que *l'habileté dans les arts*. Mais ne faiſons pas cette injure aux Grecs, de penſer qu'ils ne commencèrent à ſe ſentir embraſés de l'amour de la vertu, qu'au moment où ils eurent des termes pour en exprimer l'idée. Les peuples ſoumis aux loix de la nature, diſſertent moins bien ſur la ſageſſe, mais ils la pratiquent mieux que les nations qui cherchent tant à la définir. On a loué Socrate d'avoir fait deſcendre la philoſophie du ciel ſur la terre, parce que ſes prédéceſſeurs s'étoient bornés à la recherche des choſes naturelles, & qu'il appliqua le raiſonnement à l'étude des devoirs de l'homme: « il in-
J. J. Rouſſ. » venta, dit-on, la morale; mais » d'autres avant lui, l'avoient miſe en » pratique: il ne fit que dire ce qu'ils » avoient fait; il ne fit que mettre en » leçons leurs exemples. Ariſtide avoit » été juſte, avant que Socrate eût dit » ce que c'étoit que juſtice; Léonidas » étoit mort pour ſon pays, avant que » Socrate eût fait un devoir d'aimer la » patrie; Sparte étoit ſobre, avant que » Socrate eût loué la ſobriété: avant » qu'il eût défini la vertu, la Grèce

» abondoit en hommes vertueux. »

Les philosophes ne parurent qu'au temps où les mœurs s'altérèrent. Quand l'amour de la patrie a reçu des atteintes, les sages qui l'eussent servie de leurs conseils & de leurs bras, forcés de se concentrer en eux-mêmes, deviennent contemplatifs ; ils commencent par chercher la nature des devoirs de l'homme, & finissent trop souvent par enfanter des systêmes faux & brillants, qui changent en hommes dangereux, ceux qui, sous de plus heureuses loix, eussent été l'exemple de leurs contemporains.

D'abord les philosophes s'occupèrent des sciences qui concernent la physique ; mais, si l'on suit les traces de la génération des connoissances, on trouve que la morale ne fut jamais négligée dans la Grèce. Les anciens Bardes, Orphée, Musée, Mélampus, &c., avoient été ses premiers législateurs, ses premiers moralistes. Comme ces nuages bienfaisants qui portent partout la fertilité & la vie, ils alloient de contrée en contrée, instruisant & amusant les hommes par le récit de leurs ouvrages. Les Rapsodes qui parurent depuis, préservèrent de l'oubli ces

poésies, qui couroient risque de se perdre totalement; mais ils ne se restreignirent pas toujours à chanter les anciens poëmes. Lorsque l'usage de la prose s'introduisit, quelques-uns d'eux ajoutèrent à leurs fonctions, celle d'expliquer la doctrine des poëtes; & à cet égard, il n'y eut aucune différence entre les Rapsodes & les premiers Sophistes. Au siècle où nous sommes, ce dernier nom étoit celui de tous les savants qui écrivoient en prose: il étoit honorable alors; la fureur de se distinguer ne l'avoit point encore avili. Ainsi, les anciens Poëtes, puis les Rapsodes, & les Sophistes ou Sages, par lesquels nous ouvrons l'histoire de la philosophie, précédèrent les savants qui, depuis le célèbre Pythagore, portèrent le nom de Philosophes.

Les sept Sages.

L'empire des rois finit avec leur vie; celui du génie est éternel. Thalès, Bias, Pittacus, Cléobule, Solon, Chilon & Myson, que la Grèce honora particulièrement du nom de *Sages*, parviendront à la postérité la plus reculée. Quelques auteurs substituent à trois d'entr'eux, Périandre, Thrasy-

bule & Pisistrate, tyrans de Corinthe, de Milet & d'Athènes : mais des hommes assez peu maîtres d'eux-mêmes, pour placer le bonheur à l'être de leurs semblables, furent-ils jamais des sages? Disons seulement que ces princes se firent honneur d'attirer les savants dans leurs Etats, & que, s'ils n'eurent pas en vue de rendre les cœurs vertueux, du moins ils concoururent à répandre les connoissances qui ornent l'esprit.

On raconte diversement la raison qui fit donner aux sept personnages dont nous venons de parler, le nom de *Sages* par excellence. Des pêcheurs de l'île de Cos, ayant jeté leurs filets en mer, quelques étrangers de Milet en achetèrent le trait, avant qu'ils fussent hors de l'eau. On vit avec surprise qu'ils contenoient un trépied d'or, qu'Hélène, pour accomplir un ancien oracle, avoit jeté dant cet endroit, en revenant de Troie. Une grande dispute s'élève entre les pêcheurs & les étrangers : les uns soutiennent qu'ils n'ont eu dessein de vendre que le poisson qui pouvoit s'arrêter dans leurs filets; les autres que n'ayant rien désigné de particulier, tout leur appartient. La querelle devient générale, & les deux

Laërt. in Thal. Plut. in Solon. Val-Max. l. 4.

nations alloient se faire une cruelle guerre, si l'Oracle de Delphes, rendu l'arbitre de cette contestation, n'eût assigné le trépied au plus sage des Grecs. D'abord on l'envoie à Thalès, qui vivoit à Milet, sans faste, & cultivant sa raison.

Thalès. Laërt. in Thal. Hist. crit. de la Philosoph.

Il étoit originaire de la Phénicie, que ses parents, plus de 400 ans avant sa naissance, avoient quittée pour venir s'établir à Athènes. Ils arrivèrent dans cette ville, sous le règne de Codrus, & suivirent en Asie, Nilée, l'un de ses fils, qui, par reconnoissance, leur accorda le droit de citoyen dans Milet.

Ses premiers soins furent donnés au gouvernement de l'Etat; mais enfin préférant une vie douce aux emplois les plus brillants, fidèle amant de la nature, il l'étudia assidument dans l'heureux loisir que procure la retraite. C'est là qu'il perfectionna ces connoissances qui le mettent à la tête des philosophes de la Grèce, & les vertus qui le placent le premier des sages dont elle s'honore.

Cette vie délicieuse ne put retenir Thalès à Milet. Son ame ardente, toujours avide de nouvelles connoissances, l'arracha à sa patrie; il se

rendit en Egypte, & apprit des prêtres, la géométrie, l'astronomie, la philosophie; mais bientôt ses maîtres apprirent de lui, le moyen de mesurer exactement les pyramides.

Après avoir passé une partie de sa vie à voyager, & à recueillir les connoissances éparses dans les pays savants, il revint dans sa patrie. Il n'avoit pas encore trente ans: sa mère lui fit beaucoup d'instances, pour l'engager à prendre une épouse: « Il n'est pas temps » dit-il: quand les trente ans furent écoulés; « il n'est plus » temps. »

Les excursions savantes de Thalès avoient absorbé la meilleure partie de son patrimoine, & sa négligence contribuoit encore à le diminuer. Ses amis l'en reprirent: « le sage » leur répondit-il « est toujours assez riche; & le » riche ordinairement n'est, ni ne peut » être fort sage ». Ainsi, libre de toute espèce d'engagement, il eut le loisir nécessaire pour lier les connoissances qu'il avoit recueillies, & en former un systême. C'est de ces biens que son ame étoit jalouse; mais ses amis ne pouvoient en comprendre la nature. « Qu'avez-vous gagné » lui dirent-ils

un jour « à philosopher ? Quelles ri-
» chesses avez-vous acquises ? Où sont les
» maisons que vous possédez » ? — Vous
» le saurez » reprit Thalès. En effet, ayant prévu par ses observations astronomiques, ou autrement, que l'année seroit très-abondante, il acheta pendant l'hiver, la récolte de tous les oliviers des environs de Milet : il en eut d'excellente huile, dont le débit lui rapporta de grandes sommes. Alors il appella ses amis, & ayant distribué en leur présence, cet argent aux indigents & aux malades de Milet ; « vous
» voyez » leur dit-il « que ce n'est
» point là ce qu'un sage appelle des
» biens ».

Bias. Le modeste Thalès se crut indigne du présent que l'Oracle adjugeoit au plus sage, & le fit passer à Bias, qui pouvoit y prétendre à plus d'un titre. La morale de ce Sage, qui avoit composé deux mille vers sur les moyens de rendre l'Ionie le séjour du bonheur, étoit celle d'un bon patriote. « Cherchez toujours » disoit-il « à
» plaire à vos concitoyens, & n'aban-
» donnez point votre ville affligée ; rien
» ne concilie plus de bienveillance : les
» mœurs superbes, au contraire, sont

Laërt. in Biant.

» souvent nuisibles ». — « La force du » corps » disoit-il encore « est un présent de la nature ; mais savoir donner » d'utiles conseils à la patrie, est une » qualité de l'ame, & d'un jugement » sain ». Il étoit un jour sur mer ; une tempête s'élève : des impies qui étoient sur le même vaisseau, se mettent à invoquer les Dieux : « taisez-vous » leur dit-il « de crainte qu'ils ne s'apperçoivent que vous êtes ici ». Durant le siège de Priène, il répondit à quelqu'un, qui lui demandoit pourquoi il étoit le seul qui sortît de la ville sans rien emporter : « je porte » tout avec moi ».

Un homme l'ayant consulté pour savoir s'il devoit s'engager dans les liens du mariage, Bias lui fit cette réponse ; « la femme avec laquelle tu partageras » ton lit, sera jolie ou laide. Dans le » premier cas, tu épouseras une Hélène ; » dans le second, une Furie : l'une ne vaut » pas mieux que l'autre ; ainsi n'épouse » point ». On aimeroit à douter que cette réponse fût du sage Bias, ainsi que le conseil qui enseignoit à aimer les hommes, comme si l'on devoit les haïr un jour. Leur corruption, il faut l'avouer, ne justifieroit que trop cette maxime ;

mais sa pratique auroit bientôt banni de la terre, la douce amitié, qui n'a de fondement que la confiance & l'estime.

Habile jurisconsulte, Bias mettoit à la défense de la bonne cause, cette ardeur qui seule embrase l'ami de la vertu: on le citoit comme un modèle en ce genre. Il mourut de la mort la plus douce qu'on puisse desirer. Quoique fort avancé en âge, il avoit plaidé une cause avec cette véhémence qu'inspire aux ames honnêtes, l'envie de faire triompher le bon droit: s'étant tu pour prendre quelque repos, il appuya sa tête sur les genoux de son petit-fils, pendant que son adversaire exposoit ses raisons. Les juges ayant pesé les unes & les autres, prononcèrent en faveur du Sage. L'assemblée se leva; Bias demeuroit immobile: il avoit rendu l'ame dans cette attitude. La ville lui fit de pompeuses funérailles, & l'on grava cet éloge sur son tombeau; « Ce marbre couvre Bias, l'or-» nement de l'Ionie: il étoit né dans » les contrées de la célèbre Prière. »

Pittacus. Bias avoit envoyé le trépied à Pittacus: ce grand homme après avoir, du consentement de ses concitoyens,

Laërt. in Pitt.

gouverné Mitylène pendant dix années, & rétabli le bon ordre dans la république, avoit déposé l'autorité. Lesbos étoit fertile en vins : pour prévenir l'abus de cette liqueur, il condamna les gens ivres, qui tomboient en quelque faute, à être doublement punis. Selon lui, le pouvoir souverain étoit la pierre de touche du cœur de l'homme. Crésus lui demanda quel empire il regardoit comme le plus florissant : « celui que forment différentes » tablettes de bois » répondit-il ; par allusion à celles sur lesquelles on écrivoit les loix. « La prudence » disoit-il encore « doit faire prévoir les mal» heurs, pour les prévenir ; & le » courage, les faire supporter quand ils » sont arrivés ».

Un jeune Atarnien vint le consulter sur le choix d'une épouse. « De deux » jeunes personnes » lui dit-il « l'une » a une fortune assortie à la mienne, » l'autre m'est supérieure en biens » & en naissance : laquelle dois-je » préférer ? »

Pittacus, qui avoit une épouse d'une naissance plus illustre que la sienne, & dont les hauteurs faisoient le tourment, levant le bâton sur lequel il

s'appuyoit ; « ces enfants » dit-il au jeune homme « que tu vois s'amuser à » fouetter des sabots, t'apprendront » ce que tu dois faire ». L'étranger s'approche des joueurs, & les entend se dire l'un à l'autre ; *prends un sabot proportionné à tes forces.* Il comprit l'avis, & épousa son égale.

Ce Sage mourut la troisième année de la cinquante-deuxième Olympiade, âgé de 70 ans. On lisoit cette épitaphe sur le monument où reposoit sa cendre; « Pittacus, l'île sacrée de Lesbos qui » te donna le jour, t'a mis en pleurant » dans ce tombeau. »

Solon. De Pittacus, le trépied fut porté à Solon, ce sage Athénien, dont nous avons fait connoître les actions avec

Cléobule. assez de détail : il le remit à Cléobule de Linde, dont on faisoit remonter

Laërt. in Cleob. l'origine jusqu'à Hercule, & qui avoit appris la philosophie en Egypte. Ses compositions montoient à trois mille vers. On le croyoit auteur de ceux qu'on lisoit sur le tombeau de Midas, au sujet d'une statue placée sur ce monument : « Tant que l'eau sera fluide; » que les arbres élèveront leurs cimes » dans les airs ; que le soleil levant,

» & la brillante lune éclaireront le » monde ; tant que les fleuves coule» ront, & que la mer baignera ses » rivages, je demeurerai ici pour arro» ser cette pierre de mes larmes, » & pour annoncer aux passants, que » Midas est sous cette tombe.»

On connoît cette énigme de Cléobule ; « Un père a douze enfants, qui, » chacun, ont trente filles, les unes » blondes, les autres brunes, toutes » immortelles, & cependant sujettes » à la mort ». C'est l'année, ses mois & ses jours.

Cléobule vouloit qu'on mariât les filles, de manière qu'elles fussent jeunes pour l'âge, & femmes pour l'esprit. « Ne flattez » disoit-il « ni ne répri» mandez votre épouse en présence des » étrangers: l'un est petitesse, l'autre in» discrétion ». Il avoit pour maxime, qu'on doit obliger ses amis, pour se les attacher davantage, & ses ennemis pour s'en faire des amis. Il disoit encore qu'avant de sortir de sa maison, on doit examiner ce qu'on va faire, & à son retour ce qu'on a fait. Il mourut à l'âge de 70 ans; son épitaphe fut l'expression des sentiments de ses concitoyens. « Linde, que de toutes parts

» la mer arrose, pleure la perte
» du sage Cléobule, dont elle fut la
» patrie. »

Myson.

Laërt. in Myf.

Apollon, dit un auteur, en parlant de Myson qui reçut le trépied de Cléobule, éleva la sagesse de cet habitant de Chènes, pardessus celle de tous les mortels. Anacharsis, à qui la Pythie avoit vanté la sagesse du Laconien, vint lui rendre hommage dans le village qu'il habitoit. Il le trouva raccommodant, en été, une charrue de ses propres mains: « Myson » lui dit-il « il n'est pas la saison de labou-
» rer. » —« Il est vrai » reprit le sage;
» mais celle de s'y préparer. »

C'est au sein des travaux champêtres que l'ame s'agrandit; c'est aux champs qu'on apprend à aimer ses semblables: cependant on a soupçonné Myson, d'un peu de misanthropie. On l'entendit un jour rire seul dans un lieu écarté de Lacédémone. Celui qui le surprit, lui ayant demandé pourquoi il rioit, n'ayant personne auprès de lui; « c'est précisément pour cela » reprit-il.

Ce caractère, dit-on, & l'obscurité du lieu qui l'avoit vu naître, contribuèrent au peu de célébrité dont il jouit:

jouit : aussi plusieurs personnes ont-elles attribué ses sentences, au tyran Pisistrate ; mais Platon, dans son Protagoras, l'a remis en sa place : il a retiré Périandre. « Ce n'est point » disoit Myson « la science des mots » qui doit nous conduire à celle des » choses ; mais c'est par l'étude de » celles-ci, qu'il faut déterminer les » mots ». Il mourut dans la 97e année de son âge.

Chilon.

Laërt. in Chil.

Des sept Sages, la Laconie en renfermoit deux, dont un étoit citoyen de Sparte même. Le Laconien Myson, fit passer au Lacédémonien Chilon, le présent destiné par la Prêtresse de Delphes, au plus vertueux des Grecs. Il ne s'en crut pas plus digne que ceux qui avoient reçu cet honneur avant lui ; cependant, si la vigueur de l'ame, jointe aux talents de l'esprit, peut désigner un sage, Chilon l'étoit. Son frère lui ayant témoigné quelque mécontentement de ne le point voir au nombre des Ephores, tandis qu'il étoit revêtu lui-même de cette dignité : « c'est » lui répondit-il « que je sais » endurer les injures, & que tu ne le » sais pas ». Cette modération doit lui faire honneur, puisqu'il prétendoit

que les choſes les plus difficiles étoient de garder un ſecret, de bien employer le temps, & de ſupporter les injures. Cependant il fut décoré de cette magiſtrature, vers la cinquante-cinquième Olympiade. Son mérite perſonnel fut, ſans doute, ſa ſeule recommandation.

Il diſoit qu'il n'appartenoit qu'aux femmes d'uſer de menaces ; que le devoir nous appelle chez nos amis dans la mauvaiſe fortune, plutôt que dans la bonne ; qu'on ne ſauroit aſſez ſe défier de ſoi-même : mais la plus remarquable de ſes ſentences eſt celle-ci ; « comme la pierre de touche » ſert à éprouver l'or, de même » l'or répandu parmi les hommes, eſt » la pierre de touche des gens de bien » & des méchants. »

Chilon parvint à une extrême vieilleſſe. C'eſt dans ces moments, où la mort ſe montrant dans une perſpective peu éloignée, nous fait juger ſainement toutes les actions paſſées, qu'en ſe rappellant celles de ſa vie, ce ſage ſe réjouiſſoit de la quitter ſans s'être écarté de la raiſon, que dans une ſeule circonſtance. Cet homme recommandable par ſa ſageſſe & ſes lumières, douta juſqu'où pouvoit aller

A-Gell. l. 1. c. 3.

la tendresse pour soustraire un ami à la rigueur des loix; & la solution de ce problême troubla la paix de ses derniers moments. « En jettant » dit-il à ses amis « un coup-d'œil » attentif sur tous les pas de la car» rière que j'ai fournie, je n'y re» marque aucune action dont j'aie à » me repentir. Mes amis, à cette der» nière heure, on ne se trompe point; » & je ne vois rien dont le souvenir » puisse me chagriner, qu'une chose » sur laquelle je n'ose prononcer.

» Je fus nommé, avec deux autres » juges, pour décider de la vie ou » de la mort d'un ami. La loi étoit » positive & le condamnoit : il falloit » donc faire périr un homme que j'ai» mois, ou trouver quelque moyen » de le dérober au supplice. Dans » une circonstance aussi délicate, je » ne vis, après y avoir mûrement ré» fléchi, de tempérament plus inno» cent, que celui auquel je m'arrêtai. » Je condamnai intérieurement mon » ami à perdre la tête, & je persuadai » à mes collègues de l'absoudre. Je » remplis ainsi les devoirs d'un juge, » sans nuire à ceux de l'amitié. Mais » ce qui, en ce moment, me cause quel-

» qu'inquiétude, c'eſt que je crains qu'il
» n'y ait un défaut de droiture &
» d'honnêteté, de prendre intérieure-
» ment le parti le plus conforme à
» l'équité, & néanmoins, dans la même
» affaire, dans le même temps, dans
» le même jugement, de perſuader
» aux autres miniſtres de la loi, de
» prononcer d'une manière toute op-
» poſée. »

Heureux l'homme aſſez juſte, pour n'avoir qu'un pareil crime à ſe reprocher ! Après lui, pluſieurs philoſophes examinèrent, « s'il faut ſecourir
» un ami contre l'animadverſion de la
» loi ; juſqu'où, & en quelle occa-
» ſion ». Un mot de Périclès répand ſur cette queſtion, plus de lumières, que toutes les diſſertations. Preſſé de faire un faux ſerment, pour appuyer la cauſe d'une perſonne à laquelle il étoit attaché : « Je ſuis votre ami » répondit-il « mais juſqu'aux autels. »

Entre pluſieurs règles de conduite, dont étoient remplis les ouvrages du ſage Lacédémonien, il en eſt une dont l'utilité, quoique tant de fois préconiſée par l'expérience, ne ſera pas plus applaudie des cœurs ſenſibles, dans la bouche de Chilon, que dans celle

de Bias, malgré le correctif. « Aimez » disoit-il « comme pouvant haïr par » la suite : haïssez comme pouvant aimer » un jour ». Il étoit tellement persuadé que l'amitié produit des ruptures, & que ces deux sentiments se suivent de près dans le même cœur, & s'y remplacent très-vîte, qu'ayant entendu dans sa vieillesse, un homme se vanter de n'avoir aucun ennemi : « tu n'as donc point aussi d'amis » reprit-il. Cette maxime répétée par deux Sages, prouve que toujours l'amitié fut rare parmi les hommes.

On dit qu'il mourut à Olympie, en embrassant son fils, vainqueur au Pugilat. L'excès de sa joie y contribua autant que l'épuisement de l'âge. Il faut être père pour sentir celle qu'un père devoit éprouver, en voyant couronner son fils aux jeux Olympiques. Toute la Grèce assemblée lui rendit les devoirs funèbres, & l'on mit cette inscription au bas de sa statue : « La victorieuse Sparte a vu » naître Chilon, le plus grand des sept » Sages ». Il renvoya le célèbre trépied à Thalès, qui reconnoissant alors qu'aucun homme ne pouvoit s'approprier le titre de Sage, l'offrit à

Laërt. in Chil.

l'Apollon Ifménien qu'on adoroit à Thèbes.

« Il n'appartient qu'aux Dieux » difoit Socrate « de fe fuffire à eux-» mêmes. Images de la Divinité fur » la terre, les Sages doivent l'imiter, » en n'ayant que peu de befoins, & » fur-tout en n'allant pas baffement » importuner les grands & les rois ». Jugeons les Sages de la Grèce d'après cette maxime. Il en eft qui, libres de toute charge publique, mirent leur occupation à s'étudier, à fe connoître eux-mêmes, & qui, fans ceffer d'éclairer leurs femblables, cherchèrent leur tranquillité en cachant leur vie: tel fut Thalès, qui le premier fut répandre dans fa nation, le goût de la phyfique & de la géométrie. D'autres, comme Solon & Pittacus, appellés au gouvernement de leur patrie, ne cherchèrent point à tyrannifer ceux qui leur avoient confié le foin de leur bonheur: au contraire, ils firent leurs efforts pour éviter l'écueil féduifant du pouvoir arbitraire. Convaincus que les dignités, dont les dehors font fi riants, accablent en effet par les devoirs qu'elles impofent; loin de fe laiffer éblouir par un faux éclat, ils

gémissoient, tandis que tout le monde les félicitoit. La doctrine des sept Sages ne contenoit que des morceaux détachés, & peu étendus; des maximes, des sentences isolées, restes précieux de l'ancienne poésie : mais si elles ne formoient point un tout complet & systématique, elles n'en étoient que plus utiles au peuple, qui a plus besoin de préceptes que de systêmes.

Les Sages eurent le bonheur de se réunir deux fois; l'une à Delphes, où chacun fit graver sur la porte du temple, la sentence qu'il affectionnoit le plus; l'autre à Corinthe, où Périandre leur donna ce festin magnifique, si connu sous le nom de *Banquet des sept Sages*. On ne sera pas fâché d'être admis dans la salle du festin, d'y participer; d'entendre les discours de ce que la Grèce renfermoit alors de plus sensé & de plus vertueux.

Le tyran de Corinthe avoit rassemblé plusieurs convives; les sept Sages, entre lesquels Plutarque place Périandre lui-même, au lieu de Myson; Mélisse épouse de Périandre; Niloxène, Anacharsis, la fille de Cléobule, Ardalus de Trézène, prêtre & joueur

Plut. Conviv. 7. sap.

de flûte; Esope, Cléodème médecin, Mnésiphile l'Athénien, Chersias le poëte, le devin Dioclès; Gorgias frère du tyran, arriva sur la fin du repas.

Périandre reçut ses hôtes sur le Léchée, dans un sallon voisin du temple de Vénus, dont il célébroit la fête. Comme les ardeurs de l'été, la foule des gens de pied, la multitude des chars, rendoient incommode & poudreux le chemin qui conduisoit à la mer, il avoit fait préparer des voitures pour amener les convives. Thalès & Dioclès n'ayant pas voulu s'en servir, s'acheminèrent par un sentier détourné, où ils joignirent Niloxène qui venoit de la part d'Amasis, apporter un second problême à Bias. La première chose que le Roi d'Egypte avoit demandée à ce Sage, étoit de couper la meilleure & la plus mauvaise partie d'un mouton qu'il lui envoyoit, & de la remettre à son messager. « Bias » dit Thalès « lui fit » reporter la langue de l'animal: voilà » ce qui le fait admirer en Egypte. »

» Ajoutez encore « reprit Niloxène» » qu'il ne dédaigne point comme vous, » l'amitié des rois. Amasis rend justice » à vos lumières; il admire sur-tout

» la méthode par laquelle vous avez
» déterminé la hauteur de la pyramide,
» sans autre instrument qu'un bâton
» dressé perpendiculairement. Mais on
» vous a fait passer auprès de lui, pour
» l'ennemi des rois, en lui rapportant
» plusieurs de vos épigrammes : par
» exemple, que *la chose la plus éton-*
» *nante étoit de voir vieillir un tyran ;*
» que *le plus méchant des animaux sau-*
» *vages étoit le tyran, & des animaux*
» *domestiques, le flatteur.* » — « Ce
» dernier mot » repliqua Thalès « est de
» Pittacus ; pour l'autre, j'avois parlé
» d'un pilote & non d'un tyran. Ce-
» pendant, puisqu'on a changé ma ré-
» ponse, je dirai, comme ce jeune
» homme qui n'en voulant qu'à son
» chien, avoit par hazard frappé sa
» belle-mère ; *le coup n'est pas perdu :*
» aussi ai-je toujours approuvé Solon,
» d'avoir refusé la tyrannie ; & si
» Pittacus n'eût jamais été forcé
» d'exercer le pouvoir monarchique,
» il n'eût point dit qu'il est à charge
» d'être vertueux..... Mais insensible-
» ment Niloxène, en faisant tomber la
» conversation sur un objet étranger,
» nous a détourné de celui qui devroit
» nous occuper en allant au banquet.

» Ne pensez-vous pas, en effet, que des
» conviés sont obligés, ainsi que leur
» hôte, de faire certains apprêts? Ce
» n'est pas dans la vue de remplir son
» estomac, comme un vase, que tout
» homme sensé doit aller aux festins,
» mais pour écouter & débiter à son
» tour, les propos sérieux ou amusants
» que l'occasion amène. On peut ren-
» voyer un mets s'il est mauvais, ou
» recourir à l'eau, si le vin est mé-
» diocre; mais un convive incivil, in-
» commode & désagréable, ôte tout le
» plaisir de la bonne chère & de la
» musique; il cause un ennui que rien
» ne dissipe. »

En discourant ainsi, ils arrivèrent au lieu du festin. Thalès qui s'étoit déjà parfumé, ne voulut point se mettre au bain, & visita le bocage voisin de la mer, qu'on avoit soigneusement orné: il s'amusa des combats de lutte & de course; non qu'il fît beaucoup de cas d'un semblable appareil, mais pour ne paroître pas mépriser la magnificence de Périandre.

Les autres convives, après s'être baignés ou parfumés, avoient été successivement introduits dans la salle du festin. Anacharsis seul, s'étoit assis sous

le portique, où une jeune fille debout, lui arrangeoit les cheveux. C'étoit Cléobuline qui appercevant Thalès, accourut librement à sa rencontre, & lui donna un baiser. La cause de ses soins empressés pour le sage de Scythie, est qu'il n'avoit fait aucune difficulté de lui apprendre le régime & les remèdes dont ses compatriotes se servoient dans le traitement des maladies: » — « & d'ailleurs » dit Thalès, » tandis qu'elle paroît s'occuper de lui, » elle lui fait peut-être des questions, » & cherche à s'instruire. »

Tout-à-coup, on voit sortir de la salle, Alexidème, fils naturel du tyran Thrasybule, fort en colère de n'avoir que la dernière place au banquet; les discours de Thalès ne peuvent le retenir. Périandre entre avec le Milésien, & se met à la place qui avoit tant irrité Alexidème, en disant: « certes, » j'aurois payé pour être aussi près » d'Ardalus. »

Esope, qui se trouvoit assis sur un siège fort bas, au-dessous de Solon, prenant la parole: « Un mulet de Lydie s'étant » miré dans un fleuve, & se trouvant » d'une grandeur & d'une beauté sur» prenante, voulut se mettre à courir

» en ſecouant ſa crinière comme un » cheval : mais ſon père l'âne lui » revenant en mémoire, arrêta ſubite- » ment ſon orgueil, ſon ardeur & ſa » courſe. »

Cet apologue, ſans doute, tomboit ſur Alexidème qui, ne ſongeant plus qu'il n'étoit que bâtard, affectoit un orgueil peu convenable à ſa naiſſance.

Enfin Méliſſe entre, & ſe place ſur le même lit que Périandre. La fille de Cléobule fut aſſiſe pendant le ſoupé. Une femme pouvoit avoir la même attitude que les autres convives; mais elle n'auroit pas été décente dans une jeune fille.

Comme Dioclès étoit à côté de Bias, Thalès lui demanda pourquoi il ne l'avertiſſoit pas du ſujet qui amenoit Niloxène : « il auroit la » tête plus libre pour réfléchir à » ces problêmes, tandis qu'il eſt à » jeun. »

« Il y a long-temps « répondit Bias, » que Dioclès m'a fait faire cette » obſervation ; mais je connois les » vertus de Bacchus, & ſur-tout celle » qui l'a fait nommer *le Dieu qui* » *délie*. C'eſt pourquoi, lorſque je » ſerai plein de cette Divinité, je ne

» crains pas d'être moins propre au » combat. »

Tel fut le ton de gaieté qui règna pendant le service. Le repas étoit moins splendide qu'à l'ordinaire. Ce jour-là, Périandre, que son rang, ses richesses & son état obligeoient à prodiguer habituellement les mets les plus recherchés, les vins les plus chers, les parfums étrangers & toutes les superfluités, se faisoit honneur auprès de ses convives, de la frugalité de sa table : il avoit supprimé toute espèce de luxe ; les vêtements les plus simples & les plus modestes, formoient la parure de son épouse.

Lorsqu'on eut desservi, & que Mélisse eut distribué les couronnes, on fit des libations, que la joueuse de flûte accompagna de quelques airs ; ensuite elle sortit, & la conversation ayant roulé quelque temps, sur les matières qui servoient à faire les flûtes (*a*), Niloxène remit enfin à Bias, la lettre

(*a*) On commençoit à abandonner les os de chevreuil, pour se servir d'os d'âne, qu'on assuroit résonner davantage.

d'Amasis. Elle étoit conçue en ces termes.

AMASIS, ROI D'EGYPTE,

A BIAS,

LE PLUS SAGE DES GRECS.

« Il y a depuis long-temps, entre » le Roi d'Ethiopie & moi, un défi » d'habileté. Ce Prince, toujours vaincu » jusqu'à présent, m'a fait enfin la propo- » sition effrayante & singulière de boire » toute la mer. Si je puis y répondre, » il m'abandonne plusieurs villes ou » bourgs de son royaume; sinon, je » dois lui céder le territoire entier » d'Eléphantine. Voyez donc le parti » qui me reste à prendre, & renvoyez- » moi promptement Niloxène: du reste, » comptez sur moi pour vos amis & » vos concitoyens.

—» Qu'en dites-vous, sage habitant » de Naucrate » s'écria Bias, après avoir un peu réfléchi? « Un Prince tel » qu'Amasis, roi d'un pays si fertile » & si peuplé, voudra-t-il, pour de » chétives bourgades, boire la mer? — « Mais supposé qu'il le veuille » répondit Niloxène, en riant « songez, ô

» Bias, si la chose est possible. — « Qu'il dise à son rival « repliqua celui-ci, » d'empêcher tous les fleuves de s'y » jetter, jusqu'à ce qu'il l'ait bue, telle » qu'elle est actuellement; car il ne l'a » point défié de la boire telle qu'elle » seroit dans la suite ». Niloxène enchanté, courut embrasser le Sage. Mais pendant que chacun applaudissoit, se répandoit en éloges: « cher Nilo- » xène » lui dit Chilon « avant qu'A- » masis ait desséché l'Océan, retournez » vers ce Prince, & conseillez-lui de » chercher le moyen, non d'engloutir » toute l'onde amère, mais de faire » goûter à ses sujets, & de leur faire » paroître douce, la domination d'un » roi. C'est dans cet art que Bias est » habile, & peut lui donner d'utiles » leçons ». A propos de cela, Périandre invita l'assemblée d'envoyer dès ce moment au Roi d'Egypte, les prémices des conseils qu'il devoit suivre, & d'y contribuer tous *par tête*, selon l'expression d'Homère.

Solon prenant la parole: « pour moi » dit-il « je pense que la plus grande » gloire d'un tyran ou d'un roi, seroit » de changer sa monarchie en démo- » cratie.

» Et moi » dit Bias « d'obéir le » premier aux loix de sa patrie. »

Après lui, Thalès avança, que « le » comble du bonheur pour un Prince, » seroit de mourir naturellement de » vieillesse. »

Anacharsis « d'être plus sage que les » autres. »

Cléobule « de savoir se défier de tous » ceux qui l'approchent. »

Pittacus « de mériter que ses sujets, » ne craignant rien de lui, craignent » tout pour lui. »

Enfin Chilon dit, que « celui qui » gouverne, doit songer, non au moment » présent, mais aux siècles à venir. »

« Presque toutes ces maximes « dit alors Périandre, d'un air rêveur » ne me » paroissent bonnes qu'à dégoûter un » homme sensé, du gouvernement. »

— « Il falloit donc » interrompit Esope, toujours prêt à critiquer « les » garder en vous-mêmes, & voulant, » dissiez-vous, être les conseillers & les » amis des Princes, ne point en devenir » les accusateurs? » — « Eh quoi! » lui répondit Solon « croyez-vous que le » moyen de rendre les Princes plus » modérés, & d'adoucir les tyrans, » ne fût pas de leur persuader qu'il leur

» seroit plus avantageux d'abandonner » les rênes du gouvernement, que de » les retenir ? »

— « Et qui sont ceux » repartit le Fabuliste « qui voudront en croire Solon, » plutôt que le Dieu qui lui a rendu » cet Oracle ;

Heureuse la Cité, qui n'entend qu'une voix !

— « Eh bien ! » repliqua Solon « les » Athéniens dans leur démocratie, n'en- » tendent aujourd'hui qu'une voix ; celle » de la loi qui les gouverne ». Puis il fit en plaisantant, le reproche à Esope, d'interrompre ainsi tout le monde. Le Fabuliste y répondit sur le même ton, & la conversation devint un instant générale.

Enfin Périandre prenant la parole : « c'est avec justice » dit-il « qu'Esope » nous a punis d'avoir changé de dis- » cours, avant d'avoir écouté tout ce » que mandoit Amasis » ; & il pria Niloxène d'achever de leur communiquer l'objet de son message.

L'Egyptien fit part à l'assemblée, des questions que son maître avoit proposées au Roi d'Ethiopie ; les voici avec les réponses du dernier.

Qu'y a-t-il de plus vieux? Le temps. De plus grand? le monde. De plus sage? la vérité. De plus beau? la lumière. De plus commun? la mort. De plus utile? DIEU. De plus nuisible? Le démon. De plus fort? la fortune. De plus facile? le plaisir.

Thalès censura vivement ces réponses, dont il trouva quelques-unes dangereuses: il soutint que toutes étoient marquées au coin de l'erreur & de l'ignorance, & y substitua celles-ci.

Qu'y a-t-il de plus vieux? DIEU, car il est increé. De plus grand? l'espace, car il contient le monde, qui lui-même contient tout le reste. De plus beau? le monde, car tout ce qui est bien ordonné en fait partie. De plus sage? le temps, car il a découvert, ou découvrira tout. De plus commun? l'espérance qui reste à ceux même qui n'ont rien. De plus utile? la vertu, car elle fait mettre tout à profit. De plus nuisible? Le vice; il corrompt tout ce qu'il touche. De plus fort? la nécessité, qui seule est invincible. De plus facile? de suivre la nature, puisque le plaisir même lasse quelquefois.

Tout le monde adopta les réponses de

Thalès. « Voilà » dit alors Cléodème, » les questions & les solutions qui con» viennent à des rois: mais ce barbare » qui défie votre Prince de boire la » mer, méritoit une réponse aussi courte » que celle de Pittacus au Roi de » Lydie, qui, dans une lettre orgueil» leuse, exigeoit impérieusement quel» que chose des Lesbiens: le Sage lui » récrivit simplement; *mangez des » oignons & du pain chaud*; c'est-à» dire, *pleurez* (a) ».

« Cependant » dit Périandre « nos » Grecs eux-mêmes jadis avoient cou» tume de se proposer de semblables » défis » & il en cite un de ce genre entre Homère & Hésiode. On permet, dit-on, aux femmes de s'en amuser, mais on taxeroit de ridicule les hommes sensés qui s'en occuperoient sérieusement; & là-dessus on cite une énigme de Cléobuline.

Jusques ici il a été question du gouvernement monarchique; l'Athénien Mnésiphile propose aux Sages, de donner quelques principes pour le gouvernement populaire.

(*a*) Façon de parler proverbiale, pour témoigner du mépris.

Solon regarde comme la ville la plus heureuse, & qui conservera le mieux la démocratie, celle « où tous » les citoyens poursuivent & punissent » les injustices, quoiqu'elles ne leur » soient point personnelles, avec la » même ardeur que ceux qui les éprou- » vent.

Selon Bias, « la meilleure démocra- » tie est celle où la loi est aussi redoutée » qu'un tyran : »

Thalès ; « celle où l'on ne voit point » de citoyens trop riches, ou trop » pauvres : »

Anacharsis ; « celle où, tout le reste » étant égal, le vice & la vertu peuvent » seuls décider des rangs : »

Cléobule ; « celle où l'on craint le » blâme encore plus que la loi : »

Pittacus ; « celle où les bons seuls, » & non les méchants, peuvent gou- » verner : »

Chilon ; « celle où l'on écoute beau- » coup les loix, & fort peu les ora- » teurs. »

Au sentiment de Périandre, ces différentes maximes ne tendent qu'à rapprocher la démocratie de l'aristocratie.

« Peu d'hommes » observe alors Dioclès « ont des royaumes ou des

» villes à gouverner ; mais nous avons
» tous des familles ou des maiſons à
» règler. Comment définirez-vous le
» meilleur gouvernement domeſtique » ?
Les Sages répondirent à cette queſtion ;
& après différents propos, Méliſſa
& Eumétis ſortirent de l'appartement. Alors Périandre ayant bu le premier dans une grande coupe, la préſenta à Chilon qui la fit paſſer à Bias ; celui-ci la remit à Solon. En ce moment fut lâché le propos au ſujet de la coupe que les Sages ſe faiſoient paſſer l'un à l'autre, comme le trépied de l'Oracle. « Il faut » ajouta Eſope,
» que ce vaſe lui-même ne ſoit point
» populaire, car depuis long-temps il
» reſte vis-à-vis de Solon. »

A ces mots, Pittacus s'adreſſant à Mnéſiphile, lui demanda pourquoi Solon ne buvoit point, & démentoit ce qu'il avoit écrit lui-même dans ſes vers ;

Auteurs de nos plaiſirs, les Muſes & Vénus
Sont, ainſi que Bacchus, les ſeuls Dieux dont l'OUVRAGE,
Au déclin de ſes ans, puiſſe amuſer un Sage.

« C'eſt » reprit Anacharſis « qu'il
» craint votre loi qui ordonne qu'une

» faute commise dans l'ivresse, soit » punie doublement. »

» Quant à vous » repliqua Pittacus, » vous la bravez si hautement, que pour » vous être mis en cet état l'année » dernière, & même encore aujour-» d'hui, vous avez demandé le prix » & la couronne.

» Mais » repartit le Scythe « puisqu'il » y avoit une récompense promise à » qui boiroit le plus, ne devois-je » pas la demander pour m'être enivré » le premier ? car je ne vois pas quelle » autre fin on peut se proposer en » buvant beaucoup. »

Esope, prenant la parole : « Un » loup voyant des bergers manger un » mouton, s'approcha d'eux & leur dit ; » quel bruit vous feriez si c'étoit moi ? »

« Esope se venge avec raison » reprit Chilon ; « vous lui imposiez silence, il » n'y a qu'un instant, & maintenant » vous empêchez Mnésiphile de ré-» pondre au sujet de Solon. »

Alors Mnésiphile expliqua les principes de ce Sage. « Ce qu'il appelle » l'*ouvrage* d'une science ou d'une » faculté, soit humaine, soit divine, » c'est l'effet qu'elle opère, plutôt que » l'instrument dont elle se sert ; & son

» but, plutôt que ses moyens...... *L'ou-
» vrage* des Muses n'est pas de fa-
» briquer des lyres ou des flûtes, mais
» de former les mœurs, ou de char-
» mer les peines par la musique & par
» les vers : de même l'*ouvrage* de Vénus
» n'est point le plaisir des sens, & la
» jouissance, ni celui de Bacchus, le
» vin & l'ivresse ; c'est seulement la
» bienveillance, la tendresse, la con-
» fiance & la familiarité réciproque
» où ces Dieux nous conduisent. Voilà
» ce que Solon appelle des *ouvrages
» divins* ; voilà ce qu'il aime, & ce
» qu'il recherche dans sa vieillesse : car
» Vénus rejoignant par le plaisir, &
» confondant, pour ainsi dire, les
» ames ainsi que les corps, fait naître
» la concorde entre les hommes & les
» femmes ; & Bacchus, par le vin,
» comme par une douce flamme,
» amollissant tous les cœurs, devient
» quelquefois, pour ceux-mêmes qui
» jusqu'alors s'étoient le moins connus,
» & vivoient le moins ensemble, le
» principe de l'union & de l'amitié.
» Mais, quand des hommes tels que
» vous se rassemblent, ils s'occupent
» assurément fort peu des vases & des
» coupes ; au contraire, les Muses par

» une conversation pleine de raison, de » science & d'agrément, qu'elles leur » présentent comme une coupe de so» briété, pour réveiller, réjouir & » dilater leurs ames douces & sensibles, » leur font souvent laisser tranquille» ment les verres....

...... Renversés sur la couche,

» malgré la défense qu'Hésiode en a » faite, mais qui ne regarde que des » convives plus capables de boire que de » converser.... »

Insensiblement la conversation retombe sur l'administration domestique. Chersias demande qu'on détermine la quantité de biens suffisante pour fonder une maison.

« Pour les sages » dit Cléobule, » cette mesure leur est marquée par la » loi; quant aux insensés, je leur dirai » la fable que ma fille contoit un jour » à son frère. La lune prioit sa mère » de lui faire une robe juste à sa taille. » Et comment y réussir » répondit la mère « puisque vous avez tour-à» tour la forme d'un cercle, & d'un » croissant? De même, ô Chersias, on » ne peut fixer aucune mesure de biens

» à ceux qui n'ont ni raison, ni juge-
» ment; car leurs besoins, leurs de-
» sirs & leur état varient à chaque
» instant : ils sont comme le chien
» d'Esope, qui, dans l'hiver, lorsque le
» froid l'obligeoit de se resserrer & de
» se replier sur lui-même, songeoit à se
» bâtir une maison; mais en été, quand
» il s'étendoit pour dormir, se trouvoit
» bien grand, & ne croyoit plus qu'il
» fût nécessaire d'avoir un logement,
» ni facile d'en construire un assez vaste.
» En effet, ne voyez-vous pas les gens,
» même d'un petit état, tantôt se
» contentant de peu, projetter de vivre
» aussi frugalement que des Spartiates;
» tantôt se persuader qu'ils mourront
» d'indigence, s'ils ne parviennent à ac-
» quérir tout ce que peuvent posséder
» les rois & les particuliers ensemble. »

Céla donne occasion de parler du genre de vie que suivoit Epiménide de Crète, qui se servoit d'une pâte nutritive, dont une seule bouchée le nourrissoit pendant un jour. Solon à qui l'on demande par quelle raison de sagesse ou de nécessité, son ami s'étoit astreint à un pareil régime, répond que le second des biens seroit de n'avoir besoin que de la plus légère

nourriture, s'il eſt vrai que le premier ſeroit de s'en paſſer totalement. « Voilà » reprend Cléodème « ce dont » je ne puis convenir, ſur-tout en face » d'une table ; cet autel reſpectable » des Dieux hoſpitaliers, qui tombe » ſi l'on ôte la néceſſité de ſe nourrir, » & dont la chûte (ainſi que l'a- » néantiſſement de la terre, ſelon » Thalès, entraîneroit la ruine de l'u- » nivers) diſſout le lien des familles, » rompt les plus doux nœuds de » l'humanité, détruit les premiers fon- » dements de la ſociété, les foyers, » les Pénates, les libations, les ré- » ceptions, les hoſpices ; ou, pour » mieux dire, la vie entière, puiſ- » qu'elle conſiſte à s'occuper ſucceſſi- » vement des ſoins néceſſaires, dont » la plupart ſont occaſionnés par le » beſoin de préparer & de prendre des » aliments. Quels maux encore ne cau- » ſeroit pas le défaut de culture qui » s'en ſuivroit, & qui feroit une ſeconde » fois de la terre, un ſéjour informe, » mal-ſain, couvert d'arbres ſtériles, » & ſouvent inondé par des fleuves » déréglés dans leurs cours ! C'eſt ſup- » primer en même-temps, les arts & » les travaux dont l'agriculture eſt le

» principe, la base & l'objet; c'est » abolir les honneurs que nous ren» dons aux Divinités. Les hommes » presqu'entièrement dégagés de re» connoissance envers les Dieux, & sur» tout envers le Soleil & la Lune, ne » leur doivent plus que la chaleur & la » lumière. A quoi serviront alors » les autels & les fêtes de Jupiter » *Pluvieux*, de Cérès *Protectrice des » semailles*, de Neptune *Nourricier des » plantes*? Pourquoi Bacchus sera-t-il » *le distributeur des graces*, si ses dons » nous sont inutiles? Comment offri» rons-nous des victimes, des liba» tions & des prémices? Par-là, que » de choses essentielles se perdent & » se confondent! Rechercher indistinc» tement toute espèce de plaisirs, c'est » folie; les fuir tous également, c'est » insensibilité. Que l'ame en ait d'un » ordre supérieur, j'y consens: mais » pour le corps, on n'en trouvera point » de plus innocent, que celui de se » nourrir, & tous les hommes en » conviennent; car c'est au grand jour, » & publiquement, qu'ils jouissent du » plaisir de la table; tandis qu'ils at» tendent la nuit, & cherchent les té» nèbres, pour s'abandonner à celui

» de l'amour ; persuadés qu'il seroit
» aussi brutal & honteux de se livrer
» au dernier devant des témoins, que
» de ne point se communiquer le
» premier. »

Dioclès ajouta, qu'avec la nourriture, on retrancheroit le sommeil, par conséquent les songes, &, avec eux, la plus ancienne divination. Il allégua encore que la plus grande partie de nos organes, deviendroient inutiles.

Solon, qui n'avoit point goûté cette morale, reprocha au ventre d'être la souillure du corps, un gouffre rempli comme celui des enfers, de fleuves infects, d'exhalaisons enflammées, & sur-tout de cadavres. « S'abstenir
» seulement de chair, comme fai-
» soit Orphée, c'est pallier, plutôt
» qu'éviter les violences que la né-
» cessité de manger nous fait com-
» mettre. Le seul moyen d'être par-
» faitement juste & pur, seroit de se
» suffire à soi-même, & de n'avoir
» plus de besoins. Celui qui, par la
» volonté du Ciel, ne peut se conserver
» qu'aux dépens d'autrui, trouve aussi
» dans sa nature, le principe du crime.
» Ne seroit-il pas plus heureux d'ar-
» racher de nous-mêmes, avec l'injustice,

» le ventre, le foie, l'estomac, en un
» mot, tous ces membres qui certai-
» nement ne donnent le sentiment ni
» le goût d'aucune des belles choses,
» & qu'on peut comparer, les uns
» à des ustensiles de cuisine, les autres
» aux outils propres à moudre, à
» pêtrir, &c.? car enfin, chez la plu-
» part des hommes, l'ame enfermée
» dans le corps, comme dans une
» boulangerie, s'occupe uniquement
» de la nourriture, comme nous le
» faisions il n'y a qu'un instant : main-
» tenant qu'on a desservi, vous voyez
» que, libres du besoin qui nous assu-
» jettissoit, & couronnés de fleurs, nous
» jouissons du loisir & du plaisir de con-
» verser & d'être ensemble : doux état,
» qui, s'il duroit toute la vie, nous assu-
» reroit le repos, nous empêcheroit
» de craindre l'indigence, & par con-
» séquent, de souhaiter les richesses!
» car le desir des superfluités, avoisine
» & suit de près le besoin des choses
» nécessaires. Cléodème veut garder le
» besoin de se nourrir, pour conserver
» les tables, les coupes, les sacrifices
» qu'on fait à Cérès, ainsi qu'à sa fille:
» qu'un autre veuille donc entretenir
» aussi les combats & les guerres;

» afin que nous ayions toujours des
» remparts, des Hécatomphonies, qu'un
» troisième également s'oppose à ce
» que les humains soient toujours en
» santé, dans la crainte que les matelas,
» les remèdes, les sacrifices à Esculape,
» & aux DIEUX PRÉSERVATEURS,
» ne deviennent inutiles. En effet,
» quelle différence y a-t-il ? La nour-
» riture n'est-elle pas un remède contre
» la faim ; & prendre sa réfection,
» n'est-ce pas ce que chacun appelle
» se soigner ? sentant bien qu'on le
» fait plus par nécessité, que par dé-
» lice, & qu'il en résulte moins d'a-
» grément que d'incommodité, puisque
» le plaisir de manger est fort court,
» & ne se fait sentir que dans une
» très-petite partie de notre corps ;
» tandis que la digestion est pénible,
» fâcheuse, & suivie de mille acci-
» dents douloureux & honteux. Sans
» doute, c'est d'après toutes ces con-
» sidérations, qu'Homère, pour prouver
» l'immortalité des Dieux, dit qu'ils
» ne se nourrissent point ; .....

Ne vivant ni de pain, ni du fruit de la vigne,
Ils ne font point de sang, & ne meurent jamais :

» persuadé que le besoin de se nourrir

» contribue autant à notre mort qu'à » notre vie. Les maladies que ce besoin » nous cause, ne viennent pas moins » de réplétion que de disette, & sou- » vent il est plus difficile de digérer » les aliments, que de se les procurer. » Mais il semble, à vous entendre, » que nous serions embarrassés, s'il » falloit cesser de porter en tribut, à ce » ventre insatiable, toutes les pro- » ductions de la terre & de la mer, » & que, dans l'ignorance des belles » choses qui pourroient nous occuper, » nous devons chérir un besoin né- » cessaire. J'aimerois autant dire que » les Danaïdes seroient embarrassées » du genre de vie qu'elles mèneroient, » si on les délivroit de la nécessité de » travailler à remplir leur tonneau. Eh » bien! s'il faut vous l'apprendre, nous » serions comme les esclaves qu'on » affranchit, & qui font alors pour » eux-mêmes, ce qu'ils ont fait pen- » dant long-temps pour leur maître. » Notre ame, qui maintenant travaille » avec tant de fatigues, à nourrir le » corps, une fois délivrée de cette » servitude, se nourriroit elle-même, » ne vivroit que pour elle & pour la » vérité. »

Solon parloit encore, lorſqu'on vit entrer Gorgias qui revenoit du Ténare, où Périandre l'avoit envoyé offrir un ſacrifice, & ordonner une pompe ſacrée en l'honneur de Neptune. La fête avoit duré trois jours, & s'étoit terminée par des danſes & des jeux qu'on avoit prolongés bien avant dans la nuit, ſur le bord de la mer. Après que toute l'aſſemblée l'eut ſalué, Périandre le fit approcher & l'embraſſa : il raconta l'hiſtoire merveilleuſe d'Arion, & de ſon dauphin.

« Eh bien ! » dit Eſope « vous riez, » lorſque je fais parler des corbeaux » & des gruës, tandis que les dau» phins font de ces tours. »

Le Devin Dioclès cherche à confirmer la vérité de ce fait, par une fable qu'on racontoit au ſujet de la mort d'Héſiode. « Nous ſavons » ajoute-t-il « que » les dauphins aiment paſſionnément la » muſique, & que, dans les temps de » calme, ils ſuivent en nageant, les vaiſ» ſeaux où ils entendent chanter, & jouer » des inſtruments. Ils s'amuſent éga» lement à voir nager les jeunes gens, » & plongent avec eux à l'envi : c'eſt » pourquoi on s'eſt impoſé la loi tacite, » de les laiſſer vivre en ſûreté. Perſonne

» ne cherche à les prendre, ni à leur
» faire aucun mal; seulement, lorsqu'en
» se jettant dans les filets, ils viennent
» à troubler la pêche, on les fouette
» comme des enfants qu'on punit. »

Le poëte Chersias, entr'autres exemples de gens échappés à la mort contre toute espérance, cite l'aventure de Cypsèle, père de Périandre lui-même, & parle de la chapelle que la reconnoissance de ce Prince avoit élevée dans le temple de Delphes.

A ce propos, Pittacus demande au tyran, quel rapport pouvoient avoir, avec Apollon, ou Cypsèle, les grenouilles qu'on voyoit sculptées sur ce monument, au pied d'un palmier. Périandre lui ayant dit d'interroger Chersias qui avoit assisté à la consécration de cette chapelle: « je ne vous le dirai point » répond le poëte en souriant « que ces
» Sages eux-mêmes ne m'aient expliqué
» le véritable sens de leurs maximes;
» RIEN DE TROP; & CONNOIS-TOI,
» TOI-MÊME: mais sur-tout de cet
» axiome, d'après lequel tant de per-
» sonnes ont gardé toute leur vie, les
» unes le célibat, d'autres une défiance
» universelle, & plusieurs un silence
» obstiné; PRENDS UN ENGAGE-

» MENT, LE REPENTIR LE SUIT
» DE PRÈS.

«Eh ! quel besoin » reprit Pittacus ; » Chersias peut-il avoir que nous lui » expliquions le sens de ces axiomes ? » Depuis long-temps, sans doute, il » applaudit aux apologues d'Esope, » dont chacune de ces maximes fait » la matière.

» Oui » dit le Fabuliste « quand il plai- » sante avec moi ; car, lorsqu'il parle » sérieusement, il assure qu'elles vien- » nent d'Homère, prétendant qu'Hec- » tor *se connoît lui-même*, quand il » ose combattre tous les autres Grecs, » mais que

Du fils de Télamon il évite l'effort ;

» qu'Ulysse recommande la maxime, » *rien de trop*, quand il dit au fils de » Tydée ;

N'outrez point, Diomède, & l'éloge & le blâme :

» &, quant au dernier axiome, plu- » sieurs croient en trouver l'origine » dans un vers, où ils pensent qu'Ho- » mère a voulu se moquer des enga- » gements (ou cautionnements), » comme d'une foible sûreté, en disant ;

» *les engagements pris avec de plus*
» *foibles que soi, engagent foible-*
» *ment* (a). Mais, selon Chersias, il
» faut chercher cette origine, dans le
» récit mythologique, où le poëte dit
» que Jupiter précipita du Ciel, ATÉ,
» parce qu'elle s'étoit trouvé pré-
» sente à l'engagement que ce Dieu
» avoit pris au moment de la naissance
» d'Hercule, & qui devint si funeste
» à ce héros.

» En ce cas » dit Solon « obéissons
» aussi à cet Homère si sage, qui dit
» quelque part ;

La nuit vient : il est bon d'obéir à la nuit.

» Si vous m'en croyez donc, après
» avoir fait nos libations en l'honneur
» des Muses, de Neptune & d'Am-
» phitrite, nous terminerons ce festin. »

Ainsi finit cette célèbre conversation, dont nous avons cru le précis propre à donner une idée de la philosophie naissante, & de la manière

(a) C'est ainsi que M. DU THEIL, dont nous avons suivi la *Traduction du Banquet*, explique ce vers.

dont elle se traitoit. Elle nous a offert les matières les plus ordinaires des entretiens des sages, & le point où étoit parvenue l'étude de la morale.

On a coutume de placer à la suite des sept Sages, trois autres philosophes; Anacharsis, Epiménide de Crète & Phérécyde de Scyros, dont l'occupation, dans tout le cours de leur vie, fut de penser & de s'instruire : les deux premiers nous sont déjà connus. L'âge des sept Sages, & de ces trois philosophes, est, si l'on peut ainsi parler, le *siècle fabuleux* de la Philosophie. Il règne beaucoup de variété sur les auteurs des différentes maximes qu'on leur attribue; & le merveilleux répandu sur la vie de quelques-uns d'entr'eux, ajoute encore à la ressemblance.

Epiménide de Crète n'est point le seul philosophe de ces temps, sur lequel l'imagination des Grecs se soit complue à accumuler les prodiges; Phérécyde eut le même sort: écartons ce qui est visiblement fabuleux.

Se promenant à Samos, le long du rivage, & appercevant un vaisseau qui voguoit à pleines voiles, la connois-

sance qu'il avoit des parages de cette île, & des courants qui l'environnoient, lui en fit présager le prochain naufrage. Après avoir bu de l'eau d'un puits, il assura que, dans trois jours, il y auroit un tremblement de terre; & la chose arriva. La fermentation qui précède & cause ces terribles évènements, peut communiquer aux eaux profondes, une saveur dont un esprit observateur prévoit la cause: aussi, Cicéron ne regardoit-il Phérécyde, que comme un physicien, & les prodiges qu'on lui attribuoit, comme des effets naturels. On dit que ce Philosophe répandit le premier, le dogme de l'immortalité de l'ame; mais de tout temps, on avoit connu cette vérité dans la Grèce: les Champs Elysées & l'Enfer des poëtes en sont la preuve.

De Divin. l. 1.

Cic. Tusc. l. 1.

Aug. ep. 3. ad Volusian.

Phérécyde devenu vieux, tomba dangereusement malade, dans l'île de Délos. Il souffrit long-temps; & tranquille spectateur de sa mort, il ordonna lui-même ses funérailles. Pythagore vola au secours de son maître, & s'informa de sa santé: *la peau le montre*, lui répondit Phérécyde, en passant le doigt hors de la porte; c'étoit la maladie pédiculaire. Son disciple l'assista jus-

Jambl. in Pyth.

Laërt. in Pherecyd.

qu'aux derniers moments de sa vie : il est d'un grand homme, de donner des larmes à un grand homme.

Les prêtres de Délos semèrent le bruit, que le mal honteux dont étoit mort Phérécyde, avoit été une punition d'Apollon. Ce philosophe, il est vrai, enseignoit que les Dieux, toujours justes, ne demandoient aux hommes ni vœux, ni offrandes, & qu'ils les jugeoient, non sur l'encens qu'ils avoient fait fumer sur les autels, mais sur leurs vertus : ces principes auroient fait un tort infini à une religion où l'on trouvoit plus commode de se rendre les Dieux favorables par des sacrifices.

Tel est le point où les sept Sages de la Grèce avoient porté la morale ; mais l'étude des devoirs de l'homme, n'avoit pas fait négliger celle des sciences qui contribuent au maintien de la société. Les sciences naturelles étoient toujours cultivées ; de nouvelles découvertes ajoutées aux anciennes, étendoient la sphère des connoissances, & partout la théorie venoit insensiblement éclairer la pratique.

Médecine.

De toutes les connoissanes cultivées parmi les hommes, la médecine sera tou-

jours celle dont il restera le plus de traces. Les progrès de la société, entraînent une foule de maux qui ne font qu'augmenter ; & le besoin de cette science se fait d'autant plus sentir, qu'on s'éloigne davantage de la nature. Ne concluons point, du vuide qui se trouve dans l'histoire de la médecine, depuis les enfants d'Esculape, Podalire & Machaon, jusqu'à Hippocrate ; c'est-à-dire, depuis la guerre de Troie, jusqu'à celle du Péloponnèse ; que, pendant cet intervalle, on en ait négligé l'étude. Les Asclépiades la conservèrent dans leur famille, & ce n'est qu'à la barbarie des siècles où ils vécurent, que nous devons attribuer l'ignorance de leurs noms, & de leur habileté dans l'art de guérir.

Plin. l. 29. c. 1.

Avant la renaissance des lettres, les médecins n'écrivoient point : leurs noms, par conséquent, non plus que leurs découvertes, ne purent échapper à l'oubli ; d'ailleurs la médecine, alors moins une science qu'un *Empirisme*, sans raisonner sur la cause des maladies, ni sur la manière d'agir des remèdes, se contentoit d'employer ceux dont une longue expérience avoit démontré l'efficacité. Cette connoissance se pro-

pageoit par tradition, sans sortir de la même famille, qui pouvoit avoir des raisons de ne pas divulguer ses méthodes curatives.

Galen. Meth. Med. Her. l. 1. & L. 3. c. 125.

Trois écoles célèbres rapportoient leur institution aux descendants d'Esculape; celles de Rhodes, de Cos & de Cnide. Il en existoit encore plusieurs qui jouissoient d'une certaine réputation; particulièrement celle d'Italie, dont on ne peut guère reculer l'érection plus tard, que vers l'an 550 avant Jesus-Christ.

Galien donne le premier rang à l'école de Cos, où se formèrent un grand nombre d'excellents élèves; entr'autres, Hippocrate, la gloire immortelle de la médecine.

Esculape avoit été un personnage historique, que la célébrité de ses descendants transforma en une Divinité Egyptienne. Les Asclépiades conservoient soigneusement leurs généalogies: on trouve celle d'Hippocrate dans plusieurs pièces placées à la tête des œuvres de cet illustre Médecin, à l'histoire duquel elles pourroient servir, si, de l'aveu de tous les critiques, elles n'étoient l'ouvrage de quelque sophiste mal-adroit.

Celle que nous a transmis Soranus, & qu'on dit être tirée en partie de Phérécyde, ne mérite pas plus de confiance, puisque ce dernier écrivain vivoit avant Hippocrate. Il est probable qu'il donna la généalogie des Asclépiades, parmi celles des plus anciennes maisons de la Grèce qu'il avoit publiées. On en trouve quelques fragments épars dans Pausanias, & d'autres anciens : ils nous apprennent qu'une branche des descendants de Podalire avoit quitté le Péloponnèse pour s'établir en Asie, & peut-être avoit-on formé la généalogie d'Hippocrate, en joignant ses ancêtres aux descendants de Podalire, dont quelqu'un passa de l'Asie-mineure, dans l'île de Cos : mais ces différentes migrations d'une famille particulière, rendoient le détail de la généalogie fort douteux. En effet, le nombre des générations ne pouvoit se prouver par celui des monuments & des tombeaux, ni se vérifier par la comparaison avec les familles collatérales ; & c'est sans doute par cette raison, que la généalogie d'Hippocrate se trouve plus courte qu'elle ne doit l'être, de sept générations.

Déf. de la Chron. Sect. 3, Art. 6.

Nous avons insisté d'autant plus

volontiers sur ce point de critique, que c'est la seule des anciennes généalogies, que Newton ait rapportée, parce qu'elle lui a semblé propre à démontrer qu'il n'y avoit que dix-huit générations entre Hercule & la guerre du Péloponnèse. Mais toutes les autres grandes familles séparent ces deux époques, par un intervalle de vingt-quatre générations ; & pour établir un systême chronologique, on n'est pas en droit de donner la préférence à la généalogie d'une famille transplantée successivement en différents lieux, & fixée enfin dans une île obscure, sur celles de tant d'autres familles plus célèbres, toutes d'accord entr'elles, & qui, n'ayant point quitté le lieu de leur origine, avoient pu conserver sans altération, leurs titres & les monuments de leurs ancêtres.

Quand on a lu les poëmes d'Homère, on ne peut révoquer en doute les progrès qu'avoit fait la médecine, aux siècles que nous parcourons. Les détails anatomiques dans lesquels est entré ce grand poëte, n'eussent pas été connus, si la science avoit été mise en oubli. Homère désigne par leur nom, presque toutes les parties du

Goguet, t. 5. p. 180. 181.

corps humain : il doit même avoir eu une grande connoissance de leur structure & de leurs fonctions, à en juger par la description qu'il fait des blessures, & des accidents qui en résultent.

Nous devons à Hippocrate, le peu que nous savons sur la pratique des différentes écoles dont nous avons parlé plus haut. Les médecins de Cnide, par exemple, mettoient en usage peu de médicaments. L'*Elaterium* (*a*), le lait & le petit lait, constituoient presque toute leur médecine : sans doute ce petit nombre de remèdes que leurs prédécesseurs avoient éprouvés, leur suffisoit. Quant aux maladies qu'ils traitoient, ils se bornoient à faire une énumération, ou une description exacte des accidents qui les accompagnoient. Déjà cependant ils raisonnoient sur leurs causes ; du moins leur méthode pour guérir les maladies du poumon, prouve qu'ils commençoient à avoir recours à l'analogisme ; c'est-à-dire, à comparer les maladies avec les remèdes. Comme ils avoient remarqué

De ration. victûs. in acut. l. 1.

(*a*) Espèce de purgatif tiré du concombre sauvage.

Galen. que le propre de la toux, étoit de débarrasser le poumon, des matières étrangères, par l'expectoration ; lorsqu'ils avoient à traiter un abcès à ce viscère, ils faisoient alonger la langue du malade, & tâchoient de lui introduire quelques gouttes d'eau dans la trachée-artère, à dessein d'exciter une violente toux, qui lui fît rendre tout ce qu'il avoit de pus dans la poitrine. Il y a loin de ce remède irritant, aux *béchiques* employés actuellement en médecine.

Si les *Prénotions Coaques*, qui se trouvent parmi les œuvres d'Hippocrate, ne sont, comme l'ont cru plusieurs anciens, qu'un recueil d'observations faites par les médecins de Cos, elles ne prouvent pas qu'ils raisonnassent beaucoup sur les causes des maladies : on n'y voit point qu'ils s'inquiétassent de rendre raison de leurs prognostics.

L'époque où nous envisageons la médecine, ne nous montre donc point un art formé, mais un art qui se formoit. Si ce nom convient seulement à la science qui n'essaie de rendre la santé, qu'après avoir connu les causes qui l'altèrent ; qui s'étudie à les prévenir ;

en un mot, qui s'attache particulièrement à la recherche des sources cachées des maladies, & à rendre raison de l'effet des remèdes, la médecine n'existoit point alors. Peut-être est-ce d'après ce principe, que Celse prétend que cette science n'a commencé qu'avec la philosophie. Il est vrai que la *médecine raisonnée* ne peut guère avoir existé qu'avec l'étude des lettres & des sciences: on pourroit même dire qu'elles concoururent de plus d'une manière à ses progrès, puisqu'en même-temps qu'elles facilitèrent les observations, elles lui fournirent plus d'objets de comparaison. *Præf. in l. 1.*

En effet, comme l'observe le médecin cité plus haut, l'étude des lettres est autant nuisible au corps, qu'elle est utile à l'esprit. Les méditations assidues, les veilles continuelles, rendirent la médecine nécessaire à ceux qu'enflammoit un ardent desir de connoître. C'est par cette raison que la science de guérir fit tellement partie de l'étude de la philosophie, qu'on peut, en quelque sorte, assurer qu'elles eurent la même origine, les mêmes auteurs.

Une nation ne se trouve dans une

position favorable à la culture des lettres & des sciences, qu'au moment où de grandes richesses, amassées dans des mains particulières, font jouir une partie des citoyens, d'un loisir qu'il faut chercher à occuper. Delà les arts, tous les maux qui les font éclorre, & ceux auxquels ils donnent naissance.

Sans une connoissance préliminaire de l'anatomie, la médecine n'est point une science, ni la chirurgie, un art: leur exercice alors est toujours incertain, & sur-tout dangereux. Cependant, si l'on en croit un ancien commentateur de Platon, Alcméon, disciple de Pythagore, passoit pour le premier qui eût anatomisé des animaux. Au temps d'Aristote, qui vivoit plus de quatre-vingts ans après Hippocrate, les Grecs n'avoient encore osé disséquer de cadavres humains. Ce philosophe, lorsqu'il parle des parties internes de l'homme, dit, qu'elles sont fort inconnues; qu'on n'a rien de bien certain sur leur structure & leur arrangement; qu'il en faut juger par analogie avec les parties correspondantes des animaux. Comment concilier ces assertions, avec les connoissances anatomiques qu'on ne peut s'empêcher d'ac-

Chalcid. in Tim. Plat.

Hist. animal. l. 1. c. 16.

corder à Homère; avec ce que nous avons dit des progrès de l'art? Car enfin, pour réduire des membres caffés, ou difloqués, il faut connoître la fituation des os, leur forme, leur adhérence. Ces médecins n'ignoroient pas la fituation des principales veines, des artères qu'ils ouvroient & brûloient tous les jours: ils n'euffent pas fait des incifions, coupé des membres, fans la connoiffance des mufcles, des tendons, des vaiffeaux même les plus profonds. Toutes les opérations pratiquées par les Afclépiades, fuppofent ces connoiffances, & même de plus étendues. Ils les eurent, en effet; mais fans être *anatomiftes*. Quoiqu'ils ne difféquaffent point de cadavres, ils ne manquèrent pas de moyens pour connoître les parties internes du corps humain. Sans parler des fecours qu'offroit à l'homme jaloux de s'inftruire, l'art d'apprêter les animaux, dans un temps où chacun étoit fon propre cuifinier; combien les facrifices fi fréquents dans la Grèce, n'offroient-ils pas d'occafions favorables à l'avancement de l'anatomie? & qui peut affurer que les hommes fenfés, dans l'infpection fcrupuleufe des entrailles des victimes,

ne cherchassent pas autant des connoissances relatives à la médecine, que favorables à la superstition ? Qu'on ajoute à cela, les cadavres déchirés par la dent des animaux féroces; les voyageurs victimes des brigands; les soldats morts dans les combats; peut-être même les découvertes des Egyptiens, quoique peu considérables, & plus encore, la pratique, qui fournissoit tous les jours aux médecins, le moyen de découvrir sur les corps vivants, ce qu'ils n'avoient pu découvrir sur les morts.

On pourroit encore supposer, avec un moderne, que les peuples de l'Asie n'étoient point aussi scrupuleux que les Grecs, sur la dissection des cadavres humains, & qu'Homère put puiser chez eux, les connoissances dont il enrichit ses ouvrages: alors, les progrès des écoles de Cos, de Cnide & de Rhodes (toutes contrées voisines du continent de l'Asie) dans la connoissance des parties internes du corps humain, ne formeront plus un problême.

Goguet, t. 5. p. 182. 183.

Des observations bien faites, & transmises de père en fils, suppléoient alors aux expériences. Ces secours joints aux moyens exposés ci-dessus, sont ce

que

que quelques médecins, dont on parlera dans la suite, appellèrent *une voie douce & naturelle, quoique longue, d'apprendre à connoître le corps humain*; soutenant, au reste, que cette voie seule étoit suffisante pour la pratique (*a*).

Enfin, les philosophes parurent; ils s'occupèrent de la médecine, & y introduisirent le raisonnement: mais quoique les premiers de ceux qui opérèrent cette révolution, & firent de la médecine une science proprement dite, aient vécu sur la fin de l'époque où nous sommes, nous réservons pour la suivante, tout ce que nous avons à dire de la médecine, depuis qu'elle fut entre les mains des philosophes, jusqu'à Hippocrate qui la sépara de la philosophie, quoiqu'il ait beaucoup fait servir la dernière de ces sciences à la première.

Les Grecs n'avoient pas fait des progrès plus sensibles dans la science des astres, que dans celle de la santé. Quoique Thalès & Anaximandre son Astronomie.

(*a*) Consultez l'*Hist. de la Médecine*, par LE CLERC, Ière part. l. 2.

disciple, eussent dans leurs voyages, profité des découvertes faites en astronomie par les anciens peuples, les Grecs n'en surent que médiocrement tirer parti. Le cours de la lune règloit encore l'année ; ses révolutions, beaucoup plus courtes que celles du soleil, ont des signes frappants, & très-propres à se faire remarquer des peuples ignorants : aussi cette planète fut-elle leur premier guide. Une raison non moins puissante, concourut à la leur rendre précieuse. Dans les temps anciens, où l'on n'avoit que peu de secours pour suppléer à l'absence du jour, où l'on étoit réduit au feu des brasiers, à des morceaux de bois allumés ; la lumière de la lune, étoit d'une utilité infinie. L'habitant des villes ne sent pas combien l'obscurité profonde de certaines nuits, devoit attrister des hommes qui n'avoient de flambeau, que celui que la nature offre périodiquement à tous ; & quelle joie leur apportoit son retour ! Delà l'observation constante des *Néoménies*, chez tous les peuples de l'antiquité.

D'après cela, il paroîtroit naturel que toutes les nations eussent divisé leurs mois par semaines : c'est en effet

l'usage de la plupart. La coutume de diviser les mois par des intervalles de dix jours, prouveroit que les Grecs n'avoient point tiré de l'astre qui préside à la nuit, le même parti que les autres peuples. Cependant les Chaldéens, & les Egyptiens leurs premiers maîtres, connurent la semaine dès les siècles les plus reculés, & l'on croiroit entrevoir des traces de cette manière de distribuer le temps, chez les Grecs, qui rendoient le septième jour de chaque mois, un culte particulier au Soleil, ou Apollon. On lit encore dans le poëme des *Œuvres & des Jours*, que le premier, le quatrième, & le septième de chaque mois, étoient des jours heureux : mais il faut remarquer que ce septième jour, appellé *sacré* par Hésiode, Homère & Callimaque, étoit le septième du mois, & n'avoit aucun rapport à ce que nous entendons par semaine.

Nous ne répéterons point ici ce que nous avons dit dans les préliminaires de cette histoire, sur la division des mois dans la Grèce : il suffira de rappeller que les Grecs les partageoient en trois dizaines, dont la première s'appelloit *le mois commençant*, la seconde *le mois au milieu*, la troisiè-

Plut in Solon. me, ; *le mois finissant*. On comptoit encore ainsi au temps d'Hésiode. Solon fit quelque changement à la manière d'exprimer les jours de la troisième dizaine, qu'il compta, non par addition, mais par soustraction, en diminuant, selon le décours de la lune. Ce ne fut que bien des siècles après ceux que nous parcourons, que les Grecs se conformèrent à la pratique des peuples de l'Orient, en adoptant la semaine de sept jours.

Dio-Cass. Hist. Rom. l. 37. p. 42.

Il ne suffisoit pas d'avoir divisé le temps en années, les années en mois, & ceux-ci en intervalles composés de dix jours : les besoins de la société, exigeoient qu'on pût indiquer exactement les moments de la journée destinés aux opérations communes. Le soleil & les travaux journaliers, donnèrent cette nouvelle subdivision du temps. La marche du premier partageoit naturellement le jour en plusieurs portions, telles que l'aurore, le lever du soleil, &c. jusqu'au crépuscule. Les travaux agricoles & les occupations habituelles, fournirent une autre division. Chez les Grecs, le matin s'appelloit l'*assemblée*, parce que c'étoit l'heure du sacrifice public ;

à onze heures commençoit le *jour adulte*. Dans Homère, le milieu du jour s'appelle le *moment où l'on apprête le dîné*; le soir étoit désigné sous le nom de *Bou-lecton*; le moment où l'on ôte *les bœufs de dessous le joug*.

Dans un siècle où l'on ignoroit l'art de fixer, en quelque sorte, le temps, malgré sa mobilité, & de compter les parties par lesquelles il nous échappe; en un mot, avant l'invention des horloges, il falloit que les citoyens eussent recours à quelques divisions imparfaites, pour règler les différentes opérations de la journée. On conçoit qu'il dût y avoir beaucoup de diversité dans cette distribution, & dans les noms imposés aux différentes parties du jour: mais chez un peuple agricole, celles qui dérivoient de l'ordre & de la nature des travaux champêtres, eurent la préférence.

Il règnoit encore là plus grande diversité entre les points où les peuples firent commencer & finir le jour: l'usage le plus commun étoit du lever au coucher du soleil. Les Athéniens le comptoient d'un coucher à l'autre. Selon la première méthode, *Gell. l. 3. c. 2. Plin. l. 2. c. 77.*

le jour se divise naturellement en matin, midi, & soir. Les Athéniens s'y astreignoient dans une occasion particulière : lorsqu'il s'agissoit de la condamnation d'un homme accusé de vouloir substituer une loi nouvelle à une ancienne, la première partie du jour étoit accordée à l'accusateur ; l'accusé & ceux qui devoient discourir sur l'affaire, avoient la seconde ; enfin, si l'examen n'étoit pas suivi d'abord d'un jugement favorable à ce dernier, la troisième partie du jour s'employoit à règler l'amende, & à satisfaire à la sévérité du tribunal.

Les Grecs ne connurent que fort tard, la division du jour en douze parties, auxquelles on donne le nom d'heures. Ce n'est pas que ce mot ne se touve dans des auteurs très-anciens ; mais on doit observer qu'il eut trois significations successives : sans cela, on risqueroit d'appliquer aux heures, ce qui ne convient qu'aux saisons. Ce mot désigna une portion de l'année, puis une partie déterminée du jour : on disoit *l'heure*, ou *le moment du dîné*, *du soupé*, &c. Enfin, lorsqu'on eut divisé le jour en douze parties, le mot *heure*, fut encore appliqué à cette division.

C'est des Babyloniens, que les Grecs reçurent les douze parties du jour : un peuple astronome dût le diviser exactement, & il est probable que ce fut à lui, que les autres peuples de la terre furent redevables de cette découverte. Les besoins des Grecs agriculteurs, & non astronomes, la leur eussent difficilement suggérée. • Her. l. 2. c. 9. 10.

Anaximandre cependant avoit inventé le *Style*, ou, pour parler plus exactement, le premier il avoit fait connoître aux Grecs cet instrument, qu'il posa sur des machines propres à observer les ombres. Il est vrai qu'il marquoit seulement les solstices & les équinoxes : on ne dit pas que le *style* servit à désigner les différentes heures du jour ; mais il conduisit insensiblement à cette découverte. Hérodote nous apprend, qu'outre la division du jour en douze parties, les Grecs dûrent encore aux Babyloniens, l'usage du pôle, & celui du style ou gnomon. Or le mot de *pôle* signifie la même chose qu'horloge. Pollux nous assure qu'on donnoit ce nom à un vase, en forme de cercle, duquel s'élevoit un style, dont l'ombre marquoit les heures. Laërt. in Anaximen. L. 2.

Telle fut la marche de l'esprit hu-

main, dans l'invention d'un des instruments les plus utiles à un peuple civilisé. On voit qu'elle est postérieure aux siècles qui nous occupent, puisque le Philosophe à qui la Grèce en eut l'obligation, & qui en établit un à Lacédémone, ne vivoit que 546 ans environ, avant notre ère.

Plin. l. 2. c. 76.

On est étonné de voir les Athéniens, dans des siècles postérieurs à l'invention des horloges, consulter encore la grandeur de l'ombre. Au temps d'Aristophane, ceux qui invitoient, & qui étoient invités à des cérémonies, pour en connoître l'heure, observoient l'ombre. Il falloit partir lorsqu'elle étoit de dix pieds ; on se mettoit à table quand elle en avoit douze ; on se lavoit lorsqu'elle en avoit six. Ménandre qui écrivoit 100 ans environ après Aristophane, en fait foi ; Lucien même, imitateur des Attiques, n'emploie pas d'autres expressions.

Concionatr. v. 648.

Athen. l. 6.

Gardons-nous cependant de conclure que les Athéniens n'aient jamais fait usage des horloges ; il se servirent comme les autres Grecs, des moyens inventés pour partager le temps en différents intervalles, fixes & déterminés.

Les anciens eurent non-seulement des horloges pour le jour; ils en avoient pour la nuit, pour les temps les plus noirs (*a*). Ces dernières, qui ne pouvoient être des cadrans, étoient donc des machines à ressorts; & tel a été sans doute, le germe des montres & des pendules. Qu'on nous permette d'anticiper ici sur les temps, pour faire connoître quelques-unes de ces inventions, qui donneront l'intelligence de plusieurs expressions usitées parmi les anciens.

Athénée, célèbre méchanicien, avoit trouvé l'art de mesurer le cours du soleil, par le sifflement de l'air renfermé dans un vase, & que l'impression de l'eau poussoit par une ouverture très-étroite. L'humanité fut redevable au génie heureux de Ctésibius, des machines pneumatiques & hydrauliques. Il avoit fait une machine dont les différents mouvements produits par l'eau, partageoient le jour en plusieurs parties.

Epigr. græc.

Plin.

(*a*) Consultez, *sur les horloges des anciens*, la *Dissert.* de l'Abbé SALLIER, dans le IV. vol. des MÉM. DE L'ACAD.

La Clepsydre, de beaucoup antérieure aux inventions recherchées dont nous venons de parler, étoit simplement un vase percé en-dessous, d'une très-petite ouverture, par laquelle l'eau s'écouloit peu-à-peu. Cet instrument règla dans la suite, le temps que les orateurs avoient à parler. Celui qui étoit employé à l'instruction & à la décision d'un procès, se mesuroit par l'eau qui se versoit à trois différentes reprises: delà ces expressions; *la première, la seconde & la troisième eau.* Parler pendant le temps marqué pour un autre; c'étoit parler dans *son eau.* Démosthènes, pour donner l'idée des crimes qu'il reproche à un coupable, dit que toute l'eau accordée à son adversaire & à lui, ne suffiroit pas pour en faire le détail.

Harpocr.

In Mid.

Dès que l'eau étoit écoulée, les orateurs gardoient le silence; ce qui fait dire à Platon, que les orateurs étoient esclaves, & les philosophes libres, parce que rien ne les bornoit dans leurs discours.

Nous avons vu combien la profonde ignorance des Grecs en astronomie, leur fit inventer de méthodes plus défectueuses les unes que les autres, pour

faire quadrer l'année avec le cours du soleil; l'agriculture exigeoit que cet astre fût le guide des laboureurs; la révolution de la lune, est de 29 jours & demi, à-peu-près: en conséquence, les Grecs avoient fait leurs mois de 30 en nombre rond, & l'année de 360. Telle étoit sa forme au temps d'Hésiode; mais cette année étoit plus courte de cinq jours, que la révolution du soleil, & plus longue de six, que la durée des douze révolutions lunaires. On s'apperçut qu'en deux ans, la lune faisoit, à-peu-près, vingt-cinq révolutions, contre le soleil une. On s'imagina que l'année solaire comprenoit exactement 12 révolutions $\frac{1}{2}$ de la lune, & de deux en deux ans, ils intercalèrent un mois de 30 jours. Solon remédia en partie aux défauts de cette période, en introduisant l'usage des mois de 29 & 30 jours alternativement: mais cette correction ne s'établit d'abord qu'à Athènes.

Op. & dies.

Uranol. diss. l. 4. p. 137.

Cependant Thalès existoit à la fin de l'époque où nous sommes, & ce philosophe avoit appris des Egyptiens, la division de l'année en 365 jours. Que de siècles s'écoulent avant que les peuples abandonnent la routine,

Laërt.

& lui préfèrent des méthodes simples & commodes ! Les nations ont long-temps des philosophes, avant de profiter de leurs lumières ; le peuple le plus instruit de l'univers, en est un exemple frappant.

Déf. de la Chron. p. 499. D'abord les Grecs partagèrent l'année en quatre parties à-peu-près égales, marquées par les équinoxes & les solstices. La différence qu'ils observoient dans la durée des jours, & dans la longueur des ombres que les corps projettoient, lorsque le soleil étoit au plus haut du ciel, les conduisit naturellement à ce partage. Chacun de ces intervalles étoit de 90 jours, ou égal à trois lunaisons à-peu-près. Ainsi, l'année se trouva composée de douze lunes, ou douze mois : la durée des jours, & la longueur des ombres, le lieu de l'horizon dans lequel le soleil se levoit, furent les premiers moyens dont on se servit pour cette division de l'année & du ciel, en douze parties.

La plus ancienne année Grecque, commençoit en été. Pendant les quinze jours qui précèdent le solstice, & pendant ceux qui les suivent, la longueur des jours est sensiblement la même. Ces 30 jours formèrent le pre-

mier mois, au milieu duquel se trouvoit le solstice : par la même raison, les équinoxes se trouvèrent au milieu de leurs mois.

Dans la suite, lorsqu'on voulut transporter cette division dans le ciel, & la rendre sensible pendant la nuit par le lever & le coucher des étoiles, dont on observoit les changements continuels pendant le cours de l'année, on suivit la même méthode, & l'on fit commencer les constellations aux étoiles qui se levoient quinze jours avant les solstices & les équinoxes.

La rétrogradation continuelle des point équinoxiaux, à l'égard des étoiles & des constellations, cause des changements qui, avec le temps, deviennent sensibles. Dans le siècle où vivoit Hésiode, l'ancienne sphère de Chiron étoit défectueuse ; on fut obligé d'y en substituer une autre. C'est l'époque d'un nouveau calendrier.

Il paroît que la Grèce reçut alors de nouvelles connoissances de l'Orient, & qu'Hésiode les adopta. La plupart des levers & des couchers d'étoiles, indiqués dans son poëme, répondent exactement à son temps. Homère étoit en cette partie, moins éclairé que

l'auteur des *Travaux & des Jours*. Par quelle fatalité, ce poëte, né dans l'Asie-mineure, & si instruit d'ailleurs, avoit-il moins de connoissances en astronomie, qu'un Grec élevé dans la grossière Béotie, où les arts & les sciences n'avoient point encore pénétré ?

Les observations du lever des étoiles, rapportées par Hésiode, montrent que, dans ces siècles reculés, elles étoient faites avec une exactitude qui doit étonner. Elles furent utiles pour règler la chronologie, dans un temps où les méthodes les moins imparfaites qu'on employât à règler le cours de l'année, eussent encore jeté cette science dans la plus grande confusion. Les Olympiades, dont le calcul est si utile à la correction de la chronologie, se célébroient chaque quatrième année, au milieu du premier mois qui suit le solstice d'été. Mais l'année Olympique n'étoit que de 362, ou même de 361 jours (a) ; en quatre ans elle se seroit écartée de 14 jours du cours du soleil,

(a) Consultez l'*Histoire de l'Astronomie*, pag. 434.

& après 50 ans, les jeux Olympiques eussent été transportés au solstice d'hiver, si l'observation du lever de quelqu'étoile, n'en eût ramené la célébration à sa véritable place.

Les préceptes d'agriculture astronomique, répandus dans le poëme d'Hésiode, peuvent être considérés comme des lambeaux de l'almanach qui existoit de son temps. Malheureusement il y mêla des préceptes sur les jours heureux & malheureux, dont l'observation rétrécit l'esprit, & rend l'homme timide. Qu'on ne s'étonne point de trouver les Grecs des temps policés, si superstitieux : le germe de leurs frayeurs se montre dans Hésiode.

« Observe » dit-il « la distinction *Op. & dies, sub fine.*
» des jours, selon l'ordre de Jupiter,
» & apprends à tes gens à faire de
» même. Le trentième du mois est heu-
» reux pour visiter les travaux, &
» distribuer les provisions...... La nou-
» velle lune, le quatrième & le sep-
» tième, ont encore été désignés par
» Jupiter. Le huitième & le neuvième
» sont favorables pour vaquer à ses
» affaires. Le onzième est propre à la
» tonte des brebis, le douzième aux
» moissons. Dans ce dernier, l'araignée

» suspendue en l'air à la chaleur du
» jour, file sa toile ; la sage fourmi
» augmente son monceau ; une femme
» doit le choisir pour ourdir sa toile,
» & commencer son travail.

» Ne commence jamais à semer le
» treize du mois ; mais il est bon pour
» planter : le seize est dangereux pour
» les plantes ; il est favorable à la naissance
» sance des garçons, mais non à celle
» des filles ni à leur mariage. Il en
» est de même du sixième, qui est
» propre encore à châtrer les chevreaux
» & les béliers, à fermer d'une haie
» l'étable des troupeaux. Il est encore
» favorable à la naissance des garçons ;
» mais il donne de l'inclination pour les
» injures & le mensonge, pour les
» discours séduisants, & les entretiens
» secrets....... Le vingt, auquel la lune
» est pleine, est heureux pour mettre
» au monde un fils sage & de bon caractère
» tère..... C'est au quatorze qu'il faut
» apprivoiser les moutons, les bœufs,
» les chiens, les mulets, en les touchant
» de la main. Souviens-toi, le quatre,
» le quatorze & le vingt-quatre, d'éviter
» viter toute espèce de chagrin : ce
» sont des jours sacrés. Le quatre est
» heureux pour prendre une épouse,

» après avoir consulté le vol des oi-
» seaux ; les augures sont nécessaires
» dans une occasion si importante.
» Evite les cinquièmes ; alors, dit-on,
» les Furies se promènent pour venger
» les droits du Dieu Orcus, que la
» discorde enfanta pour punir les par-
» jures.

» Le dix-sept, visites ton bled, &
» vanne-le dans ta grange ; fais couper
» les bois propres à la charpente & à la
» construction des vaisseaux....... Le
» neuf est bon pour planter, & pour
» augmenter une famille ; mais peu de
» personnes savent que le vingt-neuf est
» excellent pour goudronner les ton-
» neaux, pour atteler les bœufs, &c.
» mettre un navire en mer ; plusieurs
» n'osent s'y fier.

» Le quatre, perce ton tonneau ; le
» quatorze est le plus sacré de tous. »
S'il n'y avoit pas sous cette multitude
de préceptes, quelque sens physique ou
allégorique à jamais caché pour nous,
on ne pourroit les considérer que com-
me un ramassis de contes propres à
amuser les enfants. « Voilà » continue
le poëte, en terminant son puérile
catalogue, « les jours les plus heureux
» pour tout le monde. Les autres sont

» indifférents....... L'un préfère celui-
» ci, l'autre celui-là... Souvent un jour
» est malheureux, d'autres fois il est
» meilleur. Heureux celui qui sait
» les distinguer pour règler son travail !
» Il évite d'offenser les Dieux, de con-
» tredire les augures, de se rendre cou-
» pable. »

Ainsi, tant que les poëtes furent les législateurs de la Grèce, les grands & le peuple furent conduits par la superstition.





LIVRE VINGT-NEUVIÈME.

DE LA GYMNASTIQUE.

LES peuples ont besoin de divertissements & de spectacles ; mais il est peu de législateurs qui aient su les faire servir à l'utilité publique. Ceux qui les établirent en Grèce, n'avoient pas seulement envisagé le plaisir ; ils eurent des vues plus profondes ; & tant que les jeux conservèrent des traces de leur institution primitive, ils furent pour les différents Etats Grecs, un motif de concorde ; ils donnèrent aux armées des guerriers vigoureux, à la patrie des citoyens amis de la gloire.

Toujours la nature mit le plaisir à côté du besoin, & rendit la conservation de l'homme, dépendante des sensations agréables. La musique est naturelle à l'espèce humaine : les senti-

ments qu'elle inſpire à l'homme, il cherche à les exprimer ; ſon viſage devient le tableau de ſon ame, & ſi la ſenſation qu'il reçoit ſe prolonge & va toujours croiſſant, le viſage ne ſuffira plus ; ſes mains, ſes pieds, tout ſon corps deviendront éloquents.

Les premiers geſtes qu'inſpira la mélodie, les premiers chants qu'elle dicta, furent auſſi groſſiers qu'elle. Les ſons aigus d'un chalumeau ruſtique, furent pour l'homme, des airs divins, & le chantre, un Orphée.

Dans l'époque précédente, nous avons conſidéré l'art dans ſon enfance, ou plutôt il n'en faiſoit point un ſéparé : la muſique, le chant & la danſe étoient les trois branches d'un même exercice, néceſſaire à l'homme ſtupide, pour le tirer de ſon engourdiſſement. La danſe ne conſiſta d'abord que dans des ſauts : les différentes ſortes d'exercices n'étoient aſtreints à aucunes règles : maintenant la Gymnaſtique devenue un art, a ſes principes : des maîtres particuliers l'enſeignent à une foule de diſciples.

On peut partager les exercices en deux claſſes, ſelon qu'ils dépendoient

des seuls mouvements du corps, ou qu'ils avoient besoin d'agents extérieurs. De ce dernier genre, sont les courses de chevaux & de chars. La première classe renfermoit deux principales divisions, l'*Orchestrique* & la *Palestrique*. Trois espèces partageoient l'*Orchestrique*; 1°, la *Danse*; 2°, la *Cubistique*, ou l'art de faire des culbutes; 3°, la *Sphéristique*, ou la paume, qui comprenoit les exercices où l'on se servoit de la balle.

La Palestrique embrassoit tous ceux qui se pratiquoient dans les palestres; la Lutte, le Pugilat, le Pancrace, l'Hoplomachie, dans laquelle on combattoit tout armé; la Course, le Saut, le Disque, le Javelot & le Cerceau.

Un profond raisonnement, ou un heureux hazard apprit-il aux Législateurs de la Grèce, à empêcher que le repos qu'ils procuroient à leurs concitoyens, transformé en oisiveté, ne causât bientôt des maux plus funestes, que ceux qu'ils vouloient prévenir?

Les exercices du corps sont ceux du peuple, trop peu éclairé pour être sensible aux délassements de l'esprit: mais lui en donner le choix & les laisser à sa discrétion, c'est l'induire

à en abuser. Lui faire goûter des amusements sous les yeux mêmes du public, les lui proposer comme un objet d'émulation, placer dans ce qui n'est que jeu, la gloire dont on se couvre par les plus nobles occupations, est une politique à laquelle ne se sont point élevés les Législateurs modernes, & qui fut le principe de la vigueur & du nerf qui distinguent les anciens, des hommes de nos jours.

On trouve des traces de la Gymnastique, dès les temps de Troie. Alors même il manquoit peu de choses à ses diverses parties, pour lui mériter le nom d'art; & de ce fonds commun, naquirent les trois branches qui parurent à différentes époques : la Gymnastique Militaire, l'Athlétique & la Médicinale. La première fut la plus ancienne ; l'Athlétique parut ensuite : elles faisoient des branches séparées, dans les siècles qui nous occupent. La Médicinale, postérieure aux deux autres, ne paroîtra, comme science particulière, que dans l'époque suivante; quand les maladies, triste fruit du luxe & de la mollesse, eurent rendu la médecine plus nécessaire aux hommes, & forcé les savants qui s'en occupoient,

à chercher pour de nouveaux maux, de nouvelles méthodes de guérir.

ORCHESTRIQUE.

Parmi les exercices de la Gymnastique, les uns accompagnés d'agitations violentes, tels que le Pugilat & le Pancrace, semblent avoir eu pour but, l'acquisition d'une force extraordinaire, & nécessaire dans le métier des armes : les autres, par des mouvements doux & modérés, aidoient plutôt à la conservation des forces actuelles, qu'à l'acquisition d'une nouvelle vigueur; de ce nombre est la danse, & tout ce qui constitue l'Orchestrique. Elle entretient tous les membres dans une juste proportion, tandis que, dans les autres espèces d'exercices, l'action principale ne portant que sur certaines parties du corps, en augmente le volume, & rend l'homme en quelque sorte disproportionné. Ainsi, les athlètes qui s'exerçoient à la longue course, avoient ordinairement de grosses jambes, & les épaules plus déchargées; tandis que les lutteurs avoient ces dernières parties plus épaisses, & les jambes fort menues.

Xenoph. in Conviv.

Danse.

Non moins propre aux délassements de la paix, qu'aux fatigues de la guerre, la danse peut servir à inspirer l'amour

des passions louables, selon l'expression de Simonide qui l'appelloit *une poésie muette*, & réciproquement la poésie, *une danse éloquente*.

Inutilement chercheroit-on à découvrir l'inventeur de la danse en Grèce : il ne seroit ni plus facile, ni plus important de connoître le premier qui accompagna cet exercice, du jeu des instruments ; & dire qu'Andron de Sicile, le premier parmi les Grecs, accompagna les sons de sa flûte, des mouvements cadencés de son corps, n'est dire autre chose, sinon qu'il donna le premier quelque perfection à cet art, ou plutôt qu'il est le plus ancien de ceux dont on se rappelle le souvenir.

Athen. l. 1.

Dans les siècles héroïques, on voit les Crétois faire de la danse leur occupation ordinaire. Le fils d'Achille se distingua parmi les danseurs de son temps, & fut, selon quelques-uns, l'inventeur de cette fameuse danse militaire, qui porta son nom. Les Spartiates faisoient honneur de cet art, à Castor & à Pollux. Parmi les Thessaliens, ceux qui gouvernoient l'Etat, étoient nommés *chefs de la danse* : chez eux, s'être signalé à la guerre, étoit

Iliad. l. 15. v. 617. Lucian. de salt. c. 14.

étoit *avoir bien dansé au combat.*

Depuis le siècle d'Homère & d'Hésiode, la danse s'étoit beaucoup perfectionnée, mais enfin elle se corrompit. Au temps de Platon, chaque jour voyoit dans la musique & dans la danse, des innovations qui n'avoient pour but, que la volupté. Les auteurs de ces nouveautés, nullement autorisées par les loix, les introduisoient sans considérer qu'elles étoient plus propres à rendre le vice aimable, qu'à faire adorer la vertu.

Des deux principales espèces de danse, la première, purement imitative, s'accommodoit aux expressions du chant & de la poésie, qu'elle représentoit avec noblesse & dignité : telles les danses armées des Curètes ; & celle en l'honneur de Castor & de Pollux, chez les Lacédémoniens. Les unes servoient à témoigner sa reconnoissance aux Dieux & aux héros ; les danses guerrières imitoient les diverses postures des combattants, soit pour parer les coups, en esquivant, en reculant, en sautant, en se courbant contre terre ; soit pour en porter à l'ennemi, en tirant de l'arc, en lançant le javelot, en s'escrimant enfin *Plat. de leg. l. 7.*

avec toutes ſortes d'armes.

La ſeconde eſpèce n'étoit deſtinée qu'à procurer la ſanté, & à donner à toutes les parties du corps, la grace dont elles ſont ſuſceptibles. On en ajouta une troiſième, qui eût dû être bannie de tout Etat policé, comme n'étant propre qu'à corrompre les mœurs : celle des Bacchantes, & de leur cortège compoſé de Nymphes, d'Egipans, de Silènes & de Satyres, qui n'imitoient que des gens ivres, & qui, ſous prétexte d'accomplir certaines purifications religieuſes, dégradoient l'homme en feignant de le rendre agréable aux Dieux.

Plut. Symp. l. 9. quæſt. 15.

Les poëtes imitent par des expreſſions figurées, métaphoriques ; ils n'emploient que les noms propres pour indiquer les perſonnes ou les choſes ; de même les danſeurs ſe ſervoient des geſtes, des figures, des attitudes, pour imiter ; & de ſimples ſignes, ou démonſtrations, pour déſigner les objets. C'eſt par ces moyens ſi ſimples en apparence, qu'ils étoient parvenus à repréſenter les paſſions & les actions humaines, à tel point, que les ſculpteurs les plus habiles croyoient ne pas perdre leur temps, en allant

dans les ſpectacles publics, étudier, deſſiner même les différentes attitudes des danſeurs, dont ils eſſayoient enſuite d'animer leurs ſtatues. Ainſi, tout en Grèce concouroit à la perfection des arts.

Nous verrons dans la ſuite, comment la danſe acheva de ſe corrompre, en s'introduiſant ſur la ſcène : parcourons maintenant ſes différentes eſpèces.

Danſe ſacrée.

Lucian. de ſalt.

Preſque toutes les fêtes étoient accompagnées de danſes & de chants. Dans les ſacrifices qui ſe faiſoient en l'honneur d'Apollon & de Diane à Délos, des chœurs de jeunes garçons menoient des danſes au ſon de la flûte ou de la lyre. Hercule en avoit pluſieurs qui lui étoient conſacrées; entr'autres, la *Callinique*, en mémoire de ſa victoire ſur Cerbère. A Sparte, deux troupes de danſeurs, l'une de jeunes garçons, l'autre d'hommes faits, les uns & les autres nuds, danſoient dans la célébration des fêtes d'Apollon, en chantant les poéſies de Thalétas & d'Alcman, ou des *Péans* de Dionyſodote leur concitoyen. Dans cette danſe, qui portoit le nom de *Gymnopédie*, à cauſe de la nudité des acteurs, ceux qui menoient les chœurs, avoient la tête ornée de

Athen. l. 15.

couronnes de palmes, nommées *Thyréatiques*, parce que la fête se célébroit en mémoire de la victoire remportée par les Spartiates, à Thyrée. Cette danse, consacrée aussi à Bacchus, servoit ordinairement comme de prélude à la Pyrrhique.

Id. l. 14.

Danse Militaire.

De tous les Grecs, les Lacédémoniens furent ceux qui s'adonnèrent plus particulièrement à cette espèce de danse, qui tiroit son nom, ou de Pyrrhus fils d'Achille, qui le premier, dit-on, dansa tout armé; ou d'un certain Pyrrichus, Crétois ou Lacédémonien; ou plus probablement encore, du mot Grec, πῦρ (a), à cause de la vivacité qui en faisoit le caractère.

Un pareil exercice étoit on ne peut plus analogue à la constitution Spartiate: aussi commençoit-on à y exercer les enfants, dès l'âge de cinq ans. Armés de toutes pièces, les danseurs exécutoient en cadence, & au son de la flûte, toutes les évolutions militaires, usitées dans l'attaque ou dans la défense. Le Pyrrhique qui dominoit dans les poésies qui servoient d'accompa-

(a) *Ignis*, feu.

gnements à cette danse, étoit de deux brèves, & convenoit parfaitement à sa vivacité.

Xénophon nous fait la peinture de quelques-unes de ces danses guerrières. *De Exped. Cyri, l. 6.* » Après le repas » dit-il « lorsqu'on » eut fait des libations & chanté » l'hymne, deux Thraces se levèrent, » & dansèrent avec leurs armes, au » son de la flûte : ils sautoient très- » haut, avec beaucoup d'agilité, tenant » à la main leurs épées nues, & s'en » escrimant. L'un tombe comme blessé » du coup qu'il vient de recevoir ; » les Paphlagoniens jettent un grand » cri : le vainqueur dépouille le vaincu, » & sort en chantant victoire. L'autre » est emporté comme mort, par ses » compagnons. Des Æenianes ensuite, » & des Magnésiens dansèrent avec » leurs armes, la *Carpée*. L'un des » danseurs représente un laboureur ; » il met ses armes à terre, fait sem- » blant de semer & de labourer, tour- » nant souvent la tête comme un » homme qui craint. Un soldat s'a- » vance : aussitôt le premier reprend ses » armes & combat devant sa charrue ; » le tout en cadence, & au son de » la flûte. Enfin le soldat victorieux

» emmène & la charrue & le labou-
» reur. Quelquefois il eſt vaincu par
» le payſan, qui l'attache avec ſes bœufs,
» & le fait marcher devant lui, les
» mains liées derrière le dos. Vint
» enſuite un Myſien, portant de chaque
» main un bouclier léger : tantôt, il
» repréſente un homme qui ſe bat con-
» tre deux, & tantôt contre un ſeul,
» à qui il oppoſe ſes deux boucliers.
» Quelquefois, il tournoit avec rapi-
» dité, ſe précipitoit la tête la pre-
» mière, & retomboit ſur ſes pieds, ſans
» quitter ſes boucliers; ce qui formoit
» un ſpectacle très-agréable. Enfin il
» danſe à la manière des Perſes, frap-
» pant ſes boucliers l'un contre l'autre,
» ſe laiſſant tomber ſur les genoux, ſe
» relevant, & toujours en cadence &
» au ſon de la flûte.

» Il eſt remplacé par les Mantinéens
» & quelques Arcadiens couverts de
» leurs plus belles armes, chantant des
» hymnes, ſautant & danſant comme
» dans les cérémonies religieuſes; la
» flûte jouant un air guerrier. Les
» Paphlagoniens étoient étonnés que
» toutes nos danſes s'exécutaſſent avec
» des armes. Témoin de leur ſurpriſe, le
» Myſien engage un Arcadien qui avoit

» une danſeuſe, à lui permettre de
» l'amener. Cette femme entre parée,
» armée d'un bouclier léger, & danſe
» la Pyrrhique avec une agilité qui lui
» attire les acclamations de toute l'aſ-
» ſemblée, & principalement des Pa-
» phlagoniens qui demandoient ſi, en
» Grèce, les femmes alloient à la
» guerre.—Oui » leur répondoit-on « ce
» ſont elles qui ont chaſſé le Roi de
» Perſe de ſon camp. »

On peut encore ranger parmi les danſes militaires, la Chironomie (*a*), qui conſiſtoit originairement à faire ſeul, & ſans adverſaire, les geſtes, les mouvements des bras & des mains uſités dans les véritables combats & dans les danſes militaires. Cet exercice ne pouvoit s'accomplir, ſans faire pluſieurs ſauts & pluſieurs autres démarches, qui exigeoient néceſſairement les divers mouvements des bras. Mais, comme ces ſortes de pas n'étoient aſſujettis à aucune cadence, ni réglés par aucune meſure, ils ne méritoient pas proprement le nom de danſe.

Il paroît que la Chironomie s'intro-

(*a*) De χεὶρ, *manus*.

duisit sur le théatre : elle fit aussi la meilleure partie de l'art & de l'habileté des pantomimes.

Athen. l. 14.

La Pyrrhique ancienne étoit pénible & laborieuse. Les hommes s'amollirent, & les danseurs, au lieu d'armes, ne portèrent plus que des thyrses, des roseaux & des flambeaux.

Danses joyeuses.

Meurs.

Bientôt la danse embellit toutes les actions de la vie ; elle anima toutes les réjouissances : on en compte près de deux-cents espèces différentes.

L. 2. sub fine.

Au commencement de l'automne, la jeunesse couronnée de pampres & de lierre, célébroit avec ivresse, la saison du Dieu des vendanges. La liberté, le plaisir & la joie étoient l'ame de tous ses mouvements. Les pastorales de Longus nous offrent une danse de cette espèce. » Dryas se lève, il demande un air » bachique & se met à danser l'*Epi-* » *lénion* (a) : tour-à-tour il imite les » vendangeurs, ceux qui portent les » hottes, ceux qui foulent les raisins, » ceux qui emplissent les tonneaux, » ceux qui boivent le vin doux. Le

(b) La danse du pressoir.

» danseur donne une telle vivacité à
» ses mouvements, que les spectateurs
» croient voir des vignes, un pressoir,
» des tonneaux, & Dryas boire la
» liqueur enchanteresse. »

La moisson avoit également ses plaisirs : partout le cœur de l'homme s'égaie à ramasser les fruits qui soutiennent son existence, & répandent des douceurs sur sa vie.

Nous ne répéterons point ce que nous avons dit des danses de l'Hyménée ; de semblables amusements terminoient aussi les repas d'appareil. Transportons-nous dans la salle du festin que décrit Xénophon : les tables sont desservies, les libations achevées, l'hymne est chanté. Un Syracusain entre accompagné d'une joueuse de flûte, d'une danseuse du nombre de celles qui font des sauts périlleux, & d'un enfant charmant qui dansoit & jouoit admirablement de la lyre. La flûte commence : la danseuse armée de douze cerceaux, danse & les jette en l'air avec tant d'adresse, que leur chûte dans sa main, marque la cadence. On apporte un grand cercle, garni d'épées dont les pointes sont en dedans : elle passe & repasse à travers, au grand

In Convivi.

effroi des ſpectateurs. Paroît enſuite le jeune enfant, que ſes geſtes & ſes mouvements rendent plus aimable encore.

Lorſque les vapeurs du vin commençoient à échauffer l'imagination des convives, ils ſe mêloient quelquefois avec les danſeurs de profeſſion. Ces différentes danſes animent une eſpèce de bouffon, ou paraſite, qui étoit du repas. Il ſe lève, fait quelques tours dans la ſalle, imitant l'enfant & la jeune fille, mais de la manière la plus ridicule: Celle-ci, pour repréſenter la roue, s'étoit renverſée, touchant ſes talons de la tête : le bouffon l'imite en ſe pliant en devant. On avoit donné beaucoup de louanges à l'enfant, ſur la vivacité de ſes mouvements ; le bouffon ne manqua pas de demander un air plus gai : mais bientôt las, & hors d'haleine, il eſt obligé de ſe coucher ſur un lit.

Cependant on apporte un fauteuil au milieu de la ſalle, & le Syracuſain s'adreſſant aux ſpectateurs ; « vous allez voir » leur dit-il « Ariadne » entrer dans ſa chambre nuptiale, & » Bacchus un peu gai, venir la trouver ». La Princeſſe ſe préſente parée comme

les nouvelles mariées ; elle s'assied dans le fauteuil : le Dieu ne tarde pas à se montrer ; la flûte entonne un des airs consacrés aux fêtes de cette Divinité : les gestes d'Ariadne expriment une tendre émotion. Elle se garde bien d'aller au-devant de son époux ; elle ne se lève même pas : mais tout en elle, annonce la violence qu'elle se fait pour rester en place. Bacchus l'apperçoit, & s'avançe vers elle d'un air passionné.

On voit que la danse avoit fait de grands progrès en Grèce, puisqu'une classe particulière d'hommes en faisoient leur profession. Ce n'est point là toutefois ce que la danse offre de plus agréable ; tout plaisir payé, perd la moitié de son prix : quelle différence entre ces jeux domestiques, & les fêtes publiques, où des chœurs de jeunes citoyens des deux sexes, étoient eux-mêmes les acteurs !

La Cubistique.

La danse ne constituoit pas seule cette partie de la Gymnastique, que l'on nommoit Orchestrique : elle renfermoit les exercices dont la fin est la légèreté & la souplesse, sur-tout des jambes & des bras, d'où naît cette disposition à toutes les attitudes, à

s'élancer en tout sens, à se plier en mille façons différentes.

La Sphéristique. La Sphéristique embrassoit tous les exercices dont la balle étoit l'instrument. Les siècles héroïques nous fournissent des exemples de cet amusement : nous avons vu Nausicaa le partager avec ses femmes.

Odyss. l. 6. v. 96, &c.

Ibid. l. 8. v. 370, &c.

Dans un autre endroit, Halius & Laodamas, armés chacun d'une balle, se la lancent mutuellement. L'un se renversant en arrière, la pousse jusqu'aux nues ; l'autre s'élevant en l'air, la reçoit avant de retomber.

Mercurial. de art. Gymn. l. 2. c. 5.

Cet exercice perdit, avec le temps, sa simplicité primitive ; les Grecs y introduisirent mille variétés qui le rendirent plus piquant. Les Gymnases offrirent des lieux particuliers pour la Sphéristique ; on proposa même des prix à ceux qui s'y distingueroient dans les jeux publics. Les Sphéristères ne pouvoient servir qu'à certaines espèces de Sphéristique ; car, entre les divers exercices où l'on faisoit usage de balles, plusieurs ne pouvoient se pratiquer qu'en plein air, ou dans les endroits les plus spacieux des Gymnases ; les Xystes, & les grandes allées découvertes.

Les balles (*a*) avoient plus ou moins de légèreté & de dureté. On faisoit plus fréquemment usage des molles ; elles fatiguoient moins le joueur, qui les poussoit ordinairement avec le poing ou la paume de la main. La plume, la laine, la farine, la graine de figuier, ou le sable, recouverts de plusieurs peaux souples, corroyées, & cousues ensemble, en étoient la matière. Dans certains jeux, on les poussoit avec le pied ; mais, lorsqu'il étoit question de balles d'une grosseur ou d'une dureté extraordinaires, les joueurs se garnissoient les poings de courroies qui faisoient plusieurs tours, & formoient une espèce de gantelet ou de brassard.

La Sphéristique comprenoit quatre espèces d'exercices; la petite balle, la grosse, le ballon & le corycus.

La petite Balle.

La première se soudivisoit en plusieurs autres. Ici, les acteurs assez près les uns des autres, & sans quitter leur place, s'envoyoient réciproquement de petites balles avec une

Oribas. Collect. l. 6. c. 32.

(*a*) Voyez la *Dissert.* de BURETTE, *sur la Sphéristique*, tom. I des MÉM. DE L'ACAD.

vîtesse & une dextérité surprenantes. Là les joueurs, quoique très-voisins, déployoient davantage le mouvement de leurs bras, qui se croisoient & se rencontroient souvent. Ils s'élançoient çà & là pour attraper au bond, des balles un peu plus grosses que les précédentes; ou bien, en prenant de plus grosses encore, ils se partageoient en deux troupes éloignées d'une distance considérable. Les uns, fermes dans leur poste, poussoient vigoureusement, & coup sur coup, les balles à leurs adversaires, qui les leur renvoyoient.

L'*Aporrhaxis*, l'*Ourania* & l'*Harpaston*, doivent aussi se rapporter à l'espèce de Sphéristique dont il vient d'être question. Le premier consistoit à jetter obliquement contre terre, une balle qui en bondissant, alloit rencontrer la troupe opposée, qui la repoussoit encore obliquement contre terre, de manière qu'elle bondît aussi de l'autre côté; & ainsi de suite, jusqu'à ce que quelqu'un des joueurs manquât son coup. Dans l'Ourania, un des joueurs se courbant en arrière, jetoit en l'air une balle, qu'un autre tâchoit d'attraper en sautant, avant de retomber sur ses pieds : c'est le

Poll. Onom. l. 9. c. 7.

même jeu que nous avons vu dans Homère. Enfin, pour l'Harpaston, on traçoit au milieu du terrein, une ligne sur laquelle étoit posée une balle, dont chacune des deux troupes tâchoit de se saisir, pour la jetter au-delà d'une autre ligne, qui de part & d'autre marquoit, derrière chaque troupe, les limites du jeu. Les joueurs faisoient tous leurs efforts pour défendre leur terrein: ils s'arrachoient la balle, la poussoient du pied, des mains; ils se renversoient, se donnoient des coups de poing; enfin la victoire demeuroit à la troupe qui avoit fait passer la balle au-delà de la ligne de ses antagonistes.

Galen. Athen. l. 1. c. 12. Poll. ubi sup.

Dans l'exercice de la petite balle, les mains des joueurs étoient toujours plus basses que leurs épaules; dans la grosse, ils les élevoient au-dessus de leur tête; souvent même ils se dressoient sur la pointe du pied, & s'élançoient pour attraper celles qui voloient par-dessus leur tête.

La grosse Balle.

On présume que les ballons avoient à-peu-près la forme des nôtres, & qu'ils étoient d'une grosseur énorme. Sans doute cet exercice étoit pénible, puisque trois athlètes qu'on voit sur une

Le Ballon.

médaille, s'y exercer, ont les mains garnies de courroies.

Le Corycus.

Hipp. de Diæt. l. 2. sect. 43. Orib. l. 6. c. 32.

Une espèce de sac suspendu au plancher d'une salle, par le moyen d'une corde; rempli de farine ou de graine de figuier, pour les personnes foibles; de sable pour les hommes robustes, & qui descendoit jusqu'à la ceinture: tel étoit l'exercice nommé *Corycus*. Le joueur embrassoit ce sac, & le portoit aussi loin que la corde pouvoit le permettre; après quoi le lâchant, il le suivoit; & lorsqu'il revenoit à lui, il reculoit pour céder à la violence du choc; puis le prenant encore à deux mains, il le poussoit en avant de toutes ses forces, & tâchoit, malgré l'impétuosité qui le ramenoit, de l'arrêter, soit en opposant ses mains, soit en présentant sa poitrine, les mains étendues ou croisées derrière le dos; en sorte que, pour peu qu'il négligeât de se tenir ferme, l'effort du sac qui cherchoit l'à-plomb, lui faisoit quelquefois lâcher pied, & le contraignoit de reculer.

Nous verrons, dans les époques suivantes, quel parti les médecins tirèrent de ces divers exercices, relativement à leur art, & quels avantages en

résultoient par rapport à la santé.

La Palestrique fournit des détails beaucoup plus intéressants que l'Orchestrique. Entrons dans les Gymnases; voyons-y les athlètes se disposer à paroître aux yeux de leurs concitoyens, pour leur procurer des plaisirs, & mériter leurs éloges; cherchons à connoître cette espèce d'hommes, dont les sociétés modernes nous offrent peu d'exemples; transportons-nous ensuite dans les jeux publics de la Grèce; partageons les sentiments des acteurs & des spectateurs (*a*). LA PALESTRIQUE.

Les meilleures institutions sont sujètes à dégénérer & à se corrompre. Rien de plus utile; disons mieux, rien de plus nécessaire à la bonne constitution, qu'un exercice qui donne aux organes la vigueur dont ils sont susceptibles, & la souplesse qui souvent tient lieu de la force, & la surpasse même. Les premiers Grecs n'envisagèrent pas d'autre but, dans la plupart des exercices qu'ils imaginèrent, & qu'ils honorèrent de

---

(*a*) Consultez les trois *Mémoires pour servir à l'Histoire des Athlètes*, par BURETTE, tom. I des MÉM. DE L'ACAD.

l'estime publique. Leurs jeux fortifioient l'homme en l'amusant, & le rendoient plus propre aux exercices de la guerre : la première *Gymnastique*, quoique toute militaire, faisoit partie des délassements d'un peuple guerrier.

Le plaisir qui long-temps n'avoit été que l'accessoire dans la Gymnastique, en devint enfin le principal. La Grèce vit se former dans son sein, une multitude d'hommes occupés à poursuivre des couronnes qui n'étoient plus la récompense de la valeur dans les combats, & des palmes qui avilirent celle qu'on accordoit au courage qui faisoit répandre son sang pour la patrie (*a*).

Combien les Législateurs doivent être attentifs sur les objets qui paroissent les plus indifférents ! La Grèce devoit-elle craindre que ces hommes

(*a*) Le nom d'Athlète se dérive d'Ἄεθλος, *travail*, *combat*; d'où vient l'adjectif ἄθλιος, *malheureux*, *accablé de maux & de misère.* L'idée que Galien (*in protrept. c.* II.) se formoit de la condition des Athlètes, lui faisoit tirer leur nom de ce dernier mot, plutôt que du primitif ἆθλος, qui en est cependant la véritable origine.

qui se destinoient à ses plaisirs, devinssent par la suite une des causes de son asservissement? Rien n'y contribua cependant davantage, que cette vicieuse Gymnastique qui les engourdit sur les exercices militaires, & leur fit préférer la qualité d'excellents athlètes, à celle de valeureux soldats. Solon, le sage Solon l'avoit bien prévu, que leurs couronnes seroient plus dommageables à la patrie, qu'affligeantes pour leurs antagonistes vaincus. S'ils eussent été à ses yeux des êtres si importants, auroit-il restreint les marques de reconnoissance que les Athéniens avoient coutume de leur accorder?

Plut. de tuend. valetud.

Plut. & Laërt. in Solon.

En effet, quel fruit la patrie pouvoit-elle retirer d'un vil ramas d'hommes, incapables de soutenir vigoureusement l'adversité, & de la faire servir à la correction de leurs mœurs? Jeunes, l'éclat de leurs triomphes les faisoit regarder comme l'ornement des villes; vieux, ils ressembloient à des vêtements usés. Qu'importoient à la patrie les couronnes d'un athlète? Repoussoit-on l'ennemi à coup de disque? le mettoit-on en fuite en s'exerçant à la course, armé d'un bouclier? On objectera que ces exercices, en fortifiant le corps,

Euripid. ap. Galen. in Protrept. c. 10.

Athen. l. 10. c. 2.

formoient de robustes guerriers. Mais les athlètes dont nous parlons, ne se destinoient plus aux combats.

Galen. ad Thrasyb. c. 36. 37. 46.

D'ailleurs, une profession principalement occupée du soin d'accroître l'embonpoint, en augmentant le volume des chairs, & l'abondance d'un sang épais; qui cherchoit moins à rendre le corps robuste que massif & pesant, pour accabler mieux de son poids un adversaire; ne pouvoit que sapper la vigueur, & détruire l'homme physique, comme l'homme moral. Combien d'athlètes perdoient tout-à-coup l'usage de la voix, crachoient le sang; ou étouffés par un excès d'embonpoint, mouroient d'apoplexie?

Des maîtres employoient les moyens les plus efficaces, pour endurcir la jeunesse aux fatigues des jeux publics. Ne confondons pas, avec ceux qui faisoient profession d'instruire les athlètes, les hommes respectables chargés d'apprendre à leurs concitoyens, le métier de la guerre. Lorsqu'on eut séparé, en Grèce, l'utile de l'agréable, il se fit un partage des deux professions, & c'est à la première seule, qu'il faut imputer les vices que nous

venons de reprocher à la Gymnastique.

Les athlètes, avant de paroître dans les jeux publics, devoient, sous la conduite des maîtres de Palestre, observer pendant dix mois consécutifs, les loix athlétiques, & se perfectionner, par un travail assidu, dans tous les exercices. Ce préliminaire étoit indispensable, &, avant d'être admis aux combats publics, les athlètes en faisoient un des articles du serment qu'ils prêtoient. Parcourons les lieux qui leur servoient d'école, & voyons quels maîtres y présidoient. (*a*) *Pausf. l.* 5 *c.* 24.

C'est dans de vastes lieux nommés Gymnases, à cause de la nudité des athlètes (*b*), que s'exerçoient ceux qui se destinoient à figurer dans les jeux publics. Les différentes pièces qui composoient ces magnifiques édifices, peuvent se réduire à douze. Les Gymnases. *Vitruv.*

1°, Les Portiques extérieurs, où

(*a*) Voyez l'extrait de deux *Mémoires* de BURETTE, *sur la Gymnastique*, insérés dans le premier vol. du RECUEIL DE L'ACAD.

(*b*) Γυμνὸς, *nud.* On les nommoit aussi *Palestres*, à cause que la Lutte, en Grec, Πάλη, étoit un des exercices qu'on y cultivoit le plus.

les philosophes, les rhéteurs, les mathématiciens, les médecins & autres savants faisoient des leçons publiques, disputoient ou lisoient leurs ouvrages.

2°, L'*Ephebeum*, où les jeunes gens s'assembloient de grand matin, pour y apprendre les exercices, loin des spectateurs.

3°, Le *Coryceum*, *Apodytérion*, ou *Gymnastérion*, espèce de garde-robe où l'on quittoit ses habits, soit pour le bain, soit pour les exercices.

4°, L'*Elæothesium*, ou *Alyptérion*, destiné aux onctions qui précédoient ou suivoient l'usage des bains, la lutte, le pancrace, &c.

5°, Le *Conisterium*, ou *Conistra*, dans lequel on se couvroit de sable ou de poussière, pour sécher l'huile ou la sueur.

6°, La Palestre proprement dite, où l'on s'exerçoit à la lutte, au pugilat au pancrace, &c.

7°, Le *Sphæristerium*, ou jeu de paume, réservé pour les exercices de la balle.

8°, Les grandes Allées non pavées, ou le terrein compris entre les portiques & les murs qui environnoient tout l'édifice.

9°, Les *Xyſtes* (*Xyſti*), portiques ſous leſquels les athlètes s'exerçoient pendant l'hiver ou le mauvais temps.

10°, D'autres *Xyſtes* (*Xyſta*), ou allées découvertes, deſtinées pour l'été & le beau temps, dont les unes étoient plantées d'arbres.

11°, L'appartement des bains, compoſé de pluſieurs pièces dont nous allons bientôt parler.

12°, Enfin, le *Stade*, terrein ſpacieux, demi-circulaire, ſablé, entouré de gradins deſtinés aux ſpectateurs.

Officiers des Gymnaſes.

Un *Gymnaſiarque*, ou ſurintendant de la Gymnaſtique, avoit l'adminiſtration du Gymnaſe : la police lui en appartenoit ſouverainement. Sa juriſdiction s'étendoit ſur les athlètes, comme ſur les jeunes gens qui venoient s'inſtruire. Diſpenſateur des récompenſes & des châtiments, il avoit droit de porter une baguette, & d'en faire porter devant lui, par des eſpèces de licteurs toujours prêts à exécuter ſes ordres. Il paroît qu'il exerçoit dans le Gymnaſe, une eſpèce de ſacerdoce ; il célébroit même des jeux en ſon nom.

Pauſ. l. 5. c. 4.

Mercurial. de art. Gymn. l. 1. c. 12. & l. 21. init.

On n'eſt point aſſuré que le *Xyſtarque* fût différent de cet Officier : ce nom cependant ſemble indiquer l'Of-

Suid. ficier prépoſé aux Xyſtes. Au reſte, il *Tertull. ad Martyr.* devoit tenir un rang conſidérable dans le Gymnaſe, puiſqu'il eſt fait mention de la pourpre & de la couronne du Xyſtarque.

Galen. de ſanit. tuend. l. 2. c. 11. Sous ces Officiers, on en voyoit une foule d'autres, dont les noms déſignoient les différents emplois. Le *Gymnaſte*, à la ſcience des exercices, joignoit un diſcernement exact de toutes leurs propriétés. Le *Pædotriba*, bornoit ſes connoiſſances au détail méchanique de ces mêmes exercices; & ſes ſoins, à former les élèves. L'*Alipta* & l'*Iatralipta* étoient originairement chargés d'oindre les athlètes; mais ils ſont auſſi pris pour les maîtres d'exercices.

Les Bains. Les bains occupoient une place diſtinguée dans les Gymnaſes: on a vu combien cet exercice ſalutaire, étoit en uſage dans la période héroïque. Le défaut de linge, les chaleurs exceſſives du climat, les fatigues, la violence des exercices, le rendoient indiſpenſable. Peut-être eſt-ce à ſon uſage habituel, qu'il faut attribuer en partie, cette ſoupleſſe ſi particulière aux hommes d'alors.

La néceſſité & le plaiſir furent les premières règles que l'on conſulta pour

pour le bain, & d'abord la nature en fit tous les frais. Une onde fraîche & pure, les fontaines & les rivières offrirent aux hommes les premiers bains : ce fut sans doute encore la nature qui leur apprit l'utilité des bains chauds. Les sources d'eaux chaudes qu'elle produit, leur servirent de modèles pour s'en procurer de factices : la Grèce les connoissoit au temps d'Homère. Dès-lors, l'art suppléoit à la nature; mais simple encore, il consistoit à faire chauffer l'eau dans un grand vase à trois pieds, puis à la verser, à plusieurs reprises, sur la tête & sur les épaules de la personne assise dans une baignoire, & qu'on oignoit d'huile en sortant.

Hom. passim.

Les Grecs empruntèrent des Lacédémoniens, la coutume de paroître nuds dans les jeux publics, de s'oindre avec l'huile, de se couvrir de sable pour les exercices, & de les terminer par le bain, qui bientôt devint une affaire de luxe. On construisit des édifices publics pour le prendre : les riches en eurent de particuliers; ce qui néanmoins étoit rare encore au temps d'Hippocrate : considération qui l'empêchoit souvent d'employer ce remède

Thucyd. l. 1.

dans le traitement des maladies auxquelles il eût été très-propre.

Vitruv. Sept pièces différentes, la plupart détachées les unes des autres, & entremêlées de quelques pièces destinées aux exercices, constituoient les bains qui faisoient partie des Gymnases. C'étoient, 1°, le bain froid; 2°, l'appartement où l'on se frottoit d'huile; 3°, le lieu de rafraîchissement; 4°, l'entrée ou le vestibule du poële; 5°, une *étuve voûtée* pour faire suer, ou le *bain de vapeur*; 6°, le *laconique* ou l'étuve sèche; 7°, enfin le bain d'eau chaude.

Quand les bains étoient séparés des palestres, ils étoient ordinairement doubles; les uns pour les hommes, les autres pour les femmes; car les Lacédémoniens furent les seuls d'entre les Grecs, qui eurent des bains & des Gymnases communs à l'un & l'autre sexe. Dans ces bains particuliers, les deux bains chauds se touchoient de près, afin qu'un même fourneau pût échauffer l'eau destinée à tous les deux. Un grand bassin, qui recevoit l'eau par divers tuyaux, occupoit le milieu de l'édifice: il étoit environné d'une balustrade, derrière laquelle un corridor formoit un espace

assez large pour contenir ceux qui attendoient que les premiers sortissent du bassin.

On peut voir dans l'ouvrage de Burette, à quel point de délicatesse les anciens portèrent un exercice devenu pour eux de premier besoin : elle ne se faisoit pas moins remarquer dans les vaisseaux & autres ustensiles que la nécessité, quelquefois même la volupté y introduisirent. On avoit imaginé des baignoires suspendues, dans lesquelles, au plaisir du bain, on ajoutoit celui de se bercer par le mouvement qu'on leur imprimoit.

Le Strigile, qui n'étoit pas moins en usage dans les bains, que dans les gymnases, servoit à frotter ou à racler la peau des athlètes ou des baigneurs.

Régime des Athlètes.

Des figues sèches, des noix, du fromage mou, furent, dans les premiers temps, la seule nourriture des athlètes. Un fameux maître de palestre, nommé Pythagore, contemporain du philosophe de ce nom, leur permit l'usage de certaines viandes. La chair du bœuf & du porc, plutôt rôtie que bouillie, assaisonnée d'aneth, & accompagnée d'une sorte de pain sans levain, fort grossier, fort pesant &

Plin. l. 23. c. 7. Pauf. l. 6. Laërt.

pêtri avec le fromage mou, composa pour lors le régime athlétique. Ces hommes avoient plutôt besoin d'une nourriture solide que succulente : il falloit longuement & lourdement occuper leur estomac.

Si l'on réfléchit sur l'énorme déperdition de substance, que devoient causer aux athlètes leurs pénibles travaux, on ne sera point étonné de la quantité de nourriture dont ils se surchargeoient ordinairement; car, sur le point d'entrer en lice, ils étoient plus modérés. Un athlète passoit pour avoir fait un repas frugal, quand il n'avoit mangé que deux mines de viande (*a*), & du pain à proportion. Qu'est-ce que cela, en effet, comparé à la voracité de certains d'entr'eux ? à celle, par exemple, d'un Egon, qui mangeoit, sans s'incommoder, quatre-vingts gâteaux; d'un Milon de Crotone, que vingt mines de viande, autant de pain, & trois coupes de vin rassasioient à peine; de ce même Milon, qui ayant un jour parcouru le stade entier, portant sur ses épaules un taureau de quatre ans,

Galen. de dignot. *Pauf. l. 2. c. 2. & alib.* *Theocr. Idyl. 4.*

(*a*) Consultez le Traité des *Poids & Mesures*, dans le I. Volume.

l'assomma d'un coup de poing, & le mangea tout entier le jour même? Assurément, les forces de la nature ne suffisent pas à la digestion de tant d'aliments : aussi les athlètes étoient-ils sujets à plusieurs difformités. Une pente continuelle à l'assoupissement, une pesanteur d'esprit considérable, étoient la suite d'un pareil régime.

Aristot. de animal. l. 4. c. 3.

Leur embonpoint ne déceloit qu'un état périlleux. Loin d'avoir un teint vermeil & fleuri, fruit d'un exercice sagement ménagé, ils étoient presque toujours d'une pâleur extrême, & rarement en trouvoit-on en qui la même vigueur se soutînt plus de cinq ans. Ils mangeoient indifféremment à toute heure : cependant ils avoient coutume de ne faire qu'un dîné médiocre, de n'y manger que du pain, & de réserver les viandes les plus grossières, pour le soupé qui étoit excessif, qu'ils poussoient souvent jusqu'au milieu de la nuit, & d'où ils passoient au lit.

Hipp. Aristot. Galen. in Protrept. c. 11.

Le vin & l'amour leur étoient surtout strictement défendus. Pour leur rendre la pratique de la continence moins pénible, pendant leur préparation aux jeux publics, on les obligeoit de se baigner souvent dans l'eau

froide, & de porter des plaques de plomb sur les reins. Les maîtres d'exercices portoient même le scrupule à cet égard, jusqu'à leur interdire la vue des belles personnes. On vit la fameuse Laïs, devenue amoureuse d'Eubatas de Cyrène, faire à l'athlète des propositions de mariage, & l'athlète, pour ne point s'exposer au ressentiment d'une femme, & sur-tout d'une femme qui ne tiroit d'existence que de sa beauté, remettre la courtisanne après la célébration des jeux, éviter jusques-là tout commerce avec elle, être déclaré vainqueur de ses rivaux, & partir vainqueur de l'amour (*a*).

S. Basil. Homil. 52. Ælian. v.-h. l. 10. c. 2.

La poussière dont se couvroient les athlètes, jointe à l'huile, à la cire qui avoient servi de matière aux onctions, & à la sueur qui durant l'action s'y

(*a*) Pour ne paroître pas avoir manqué de parole à Laïs, il emporta le portrait de la Courtisanne, disant qu'il emmenoit Laïs suivant ses conventions : équivoque fondée sur la double signification du verbe Grec ἄγειν, qui se prend pour *mener* & pour *épouser*. Charmée de la fidélité de son mari, l'épouse d'Eubatas lui fit élever une espèce de colosse à Cyrène.

étoit mêlée, formoit un enduit épais, dont il falloit débarrasser la peau après les jeux; ce qui rendoit indispensable, l'usage du bain & du strigile: on les frottoit aussi & on les huiloit de nouveau, pour réparer l'épuisement où les avoient jeté des exercices aussi violents, & les mettre à l'abri des inconvénients auxquels expose une fatigue outrée.

Les athlètes se livroient à ces exercices, en présence de tous ceux que la curiosité ou l'oisiveté attiroient à ces sortes de spectacles. Mais la célébration prochaine des jeux Olympiques, faisoit redoubler de travaux. Suivons-les en Elide, où ils les continuoient pendant trente jours. C'est sur-tout dans ces dernières épreuves, qu'ils mettoient à profit l'habitude de supporter des fatigues qui duroient quelquefois le jour entier. Par ces exercices préliminaires, les habitants d'Olympie vouloient, sans doute, s'assurer de l'habileté de ceux qui se présentoient à leurs combats: ils eussent craint de déshonorer les jeux les plus célèbres de la Grèce, en y admettant d'autres personnages, que des athlètes parfaits.

Philostr. vit. Apol. l. 5. c. 15.
Galen. de sanit. tuend. l. 3. c. 2.

Les Grecs pouvoient ſeuls entrer en lice dans les jeux Olympiques ; les Souverains mêmes n'étoient point diſpenſés de cette règle.

Dion-Hal. in art. protrept. Athlet. *Dio-Chryſ. orat. 32.* Anciennement, les ſeuls hommes libres purent diſputer les prix dans les jeux ; mais il paroît que dans la ſuite, les Grecs ſe relâchèrent à cet égard : non qu'il fût beſoin d'une naiſſance diſtinguée, pour s'ouvrir l'entrée de la carrière Olympique ; la plus humble, dès qu'elle étoit honnête, ne la fermoit pas. Corébus, du nom duquel s'honoroit la première Olympiade vulgaire, n'étoit qu'un ſimple cuiſinier : *Athen. l. 9. c. 7.* mais quelqu'illuſtre que fût la naiſſance d'un athlète, de mauvaiſes mœurs la rendoient inſuffiſante. L'honnêteté, du moins aux jeux Olympiques, étoit un titre eſſentiel à quiconque briguoit la palme. Les Hellanodiques (*a*) avoient grand ſoin d'expoſer aux athlètes, les conditions auxquelles ils étoient admis. *Philoſtr. vit. Apol. l. 5. c. 42.* « Si votre » aſſiduité aux exercices vous a mé- » rité l'honneur de paroître aux jeux

(*a*) On les nommoit encore *Agonothètes*, *Athlothètes*.

» Olympiques ; si vous n'avez à vous » reprocher aucune lâcheté, aucune » infamie, demeurez avec confiance ; » si vous n'êtes pas tels que nous l'exi- » geons, retirez-vous. »

Un héraut, après avoir élevé la main pour imposer silence au peuple, la mettoit sur la tête de l'aspirant, & le promenant dans toute l'étendue du stade, demandoit à haute voix, si cet athlète étoit irréprochable en ses mœurs ; s'il n'étoit ni esclave, ni voleur, &c. Un homme de mauvaises mœurs, ou mal conformé ne se fût pas exposé à cette revue.

Ensuite, au milieu du Sénat des Eléens, devant la statue de Jupiter *Orkius*, armée d'un foudre à chaque main, ils juroient de s'être soumis pendant dix mois consécutifs, à tous les exercices, à toutes les épreuves de l'institution athlétique ; d'observer les loix prescrites pour chaque sorte de combat, & de ne rien faire directement ni indirectement, contre la police établie dans les jeux.

Pauf. l. 5. c. 24.

Les Hellanodiques portoient le scrupule, jusqu'à faire prêter cette seconde partie du serment, aux pères, aux frères mêmes de l'athlète, s'ils

étoient présents, & aux maîtres d'exercices. Alors le héraut proclamoit publiquement les noms des athlètes, & que les Agonothètes, avant l'ouverture des jeux, avoient eu soin d'inscrire sur un registre, avec celui de leur patrie. Le héraut faisoit l'énumération de ceux qui devoient paroître dans chaque espèce de combat : le même usage se pratiquoit à l'égard de ceux qui aspiroient aux prix de musique.

Suet. & Xiphil. in Neron.

Il n'étoit pas absolument nécessaire d'être présent pour se faire inscrire; un athlète distingué pouvoit mander aux Agonothètes, que son dessein étoit de venir disputer le prix dans tel ou tel combat; mais il n'en étoit pas moins tenu de se présenter au jour marqué, sous peine d'exclusion. Apollonius Rhantis, d'Alexandrie, inscrit pour disputer le prix du pugilat aux jeux Olympiques, arriva trop tard, & prétexta que les vents contraires l'avoient retenu dans les Cyclades. Héraclide, son concitoyen & son concurrent, soutenoit qu'il n'avoit manqué le jour du rendez-vous, que pour s'être amusé à recueillir quelque somme d'argent aux jeux de l'Ionie. Les Hellanodiques d'Olympie donnèrent l'exclusion au pre-

Pauf. l. 5. c. 21.

mier, & déclarèrent vainqueur Héraclide, qui, faute d'antagoniſte, ne combattit point.

Le ſort décidoit du rang, dans les combats où plus de deux concurrents devoient diſputer le prix. Si les athlètes ne pouvoient combattre que deux à deux, on les apparioit en mettant la même lettre ſur deux *ballotes*; lorſque le nombre des combattants étoit impair, une des ballotes n'avoit point de correſpondante: & celui qui la tiroit, étoit mis en réſerve pour ſe battre contre le vainqueur. Ce n'étoit pas un médiocre avantage, pour un homme encore tout frais, d'avoir affaire avec un antagoniſte déjà fatigué. Mais ſi les athlètes ſe trouvoient au nombre de 5, 7, ou 9, contre lequel des vainqueurs, le ſurnuméraire avoit-il à ſe meſurer? C'eſt ſur quoi il eſt plus facile de former des conjectures, que d'établir une aſſertion.

Lucian. in Hermotim.

Au reſte, on ſent de quelle importance il étoit pour les contendants, que les choſes ſe paſſaſſent dans l'ordre, relativement au ſort; car la ſupercherie auroit pu mettre aux priſes un foible champion, avec un adverſaire redoutable; & l'on raconte à ce propos,

Gell. l. 5. c. 9. l'hiſtoire d'un athlète de Samos, qui, muet de naiſſance, s'appercevant de quelque fourbe de la part de celui qui tiroit au ſort les combattants, en reçut une telle impreſſion, qu'à l'inſtant même ſa langue ſe déliant, « je te vois » faire » cria-t-il au traître.

S. Baſil. Serm. 2. de jejun. Quoique l'amour de la gloire fût un aſſez puiſſant aiguillon, pour engager les athlètes à ſe comporter vaillamment dans le combat, on crut utile d'employer l'éloquence, pour les exciter davantage encore. Les maîtres d'exercice les exhortoient par de grands diſcours, à ſoutenir courageuſement les travaux qui devoient leur mériter la couronne. Quelquefois les Agonothètes ſe chargeoient eux-mêmes de cette fonction; & l'on vit des rhéteurs fameux, preſcrire des règles pour la compoſition de ces ſortes de pièces. Ainſi, nous avons vu Diomède armant Euryale pour le pugilat, joindre à ce ſoin officieux, celui d'exhorter ſon ami, à ne point s'oublier.

Dion-Hal. in protrept.

Iliad. l. 23.

Tout moyen n'étoit pas permis pour ſe procurer la victoire : de ſages loix réprimoient une ardeur qui, ſouvent ſans elles, eût été portée au-delà

des bornes. Un combattant pouvoit appeller la ruse au secours de l'a- *Pind. Isthm.* dresse & de la force ; mais elle ne *4.* devoit point aller jusqu'à la supercherie ; & ce n'est pas à tort que Ménélas, dans l'Iliade, accuse le jeune *L. 23. v.* fils de Nestor, de lui avoir dérobé le *170. &c.* prix, par une manœuvre de cette espèce.

Dans la course, par exemple, c'eût *Cic. de* été une action punissable ; de tirer son *Off. l. 3.* adversaire en arrière, de l'écarter à droite ou à gauche ; encore plus de le jetter par terre : un brave athlète songeoit moins à retarder la course *Lucian. de* de son antagoniste, qu'à accélérer la *calumn.* sienne.

Dans les combats, tels que le pugilat & le pancrace, où la scène étoit presque toujours ensanglantée, si de sages règlements n'y eussent pourvu, la mort des athlètes en eût été souvent le terme : il étoit donc expressément défendu de tuer volontairement son adversaire dans le pugilat & dans la lutte. Le meurtrier ne pouvoit, à la vérité, être cité en justice, ni condamné à aucun dédommagement ; mais il étoit privé de la couronne, quoique *Pauf. l. 6.* victorieux : punition devenue si sen- *c. 9.*

ſible à un athlète, nommé Cléomède, qu'il en perdit l'eſprit.

Philoſtr. l. 2. imag. 6. Plut. Lacon. Pauſ. l. 3. c. 14. C'étoit encore un crime aux Lutteurs & aux Pancratiaſtes, de ſe mordre, de ſe bleſſer les yeux, de ſe frapper les côtes avec l'extrémité des doigts. On ne ſera point étonné de voir les Lacédémoniens permettre l'un & l'autre à leurs athlètes; on ſouffroit même à Olympie, qu'ils ſe ſerraſſent la gorge, preſque juſqu'à ſe ſuffoquer. Un Spartiate, ſur le point d'être terraſſé par ſon adverſaire, lui mord le bras: « tu mords comme les femmes » s'écrie celui-ci. — « Non pas comme les » femmes « répond le Lacédémonien, » mais comme les lions. »

Aug. de catech. rudib. c. 16. On puniſſoit de verges, ceux qui contrevenoient aux loix athlétiques, & à celles qui concernoient la police des jeux publics. Entrer mal-à-propos en lice, en prévenant le ſignal, ou en ne gardant pas ſon rang; uſer de colluſion, étoit s'expoſer à l'animadverſion de ces loix. On ne traitoit pas moins ſévèrement celui qui, après avoir eu l'excluſion des jeux, oſoit s'y montrer, ne fût-ce que pour réclamer une palme qu'il prétendoit lui appartenir, quoiqu'il l'eût gagnée ſous un nom emprunté. *Thucyd. l. 5. Pauſ. l. 6. c. 2.*

Il ſe trouva des athlètes aſſez bas pour vendre la victoire, & d'autres aſſez vils pour l'acheter. Des amendes pécuniaires étoient la peine de cette infamie, & ſervoient à élever des ſtatues aux Dieux. Une ſeule fois la crainte fit diſparoître un Pancratiaſte, la veille du combat; l'amende fut la punition de ſa lâcheté. *Id. l. 5. c. 21.*

Les diſputes de muſique n'étoient pas ſoumiſes à des loix moins ſévères, que les combats athlétiques. Quelque fatigué qu'il fût, un muſicien n'avoit pas la liberté de s'aſſeoir : il n'eût oſé, ni cracher, ni ſe moucher; il ne pouvoit eſſuyer ſa ſueur qu'avec le bout de ſa robe. *Tacit.*

Les couronnes & les palmes étoient expoſées ſur des trépieds d'airain, & dans la ſuite ſur des tables d'or & d'ivoire, ou ſur certains diſques ou baſſins, que l'on gardoit encore, du temps de Pauſanias, au tréſor d'Olympie. Dans d'autres jeux Gymniques, une branche de palmier ornoit la tête du vainqueur. On inſcrivoit ſur les regiſtres publics, l'eſpèce de combat où il avoit été couronné; ſa patrie, ſon nom, celui même du vaincu. Plus d'un athlète eut la gloire *Pauſ. paſſim.* *Æneid. l. 5. v. 107.*

de remporter plusieurs couronnes en un jour.

Des magistrats présidoient à la distribution des prix & des couronnes: ceux d'Olympie, qui se piquoient de la justice la plus scrupuleuse, employoient dix mois à s'instruire des statuts agonistiques; &, pour n'être point tentés de les enfreindre, ils remettoient après le combat, l'ouverture des lettres de recommandation qu'apportoient certains athlètes. Malgré toutes ces précautions, les Egyptiens soutenoient que cette justice ne pouvoit être exacte, qu'autant que les Eléens banniroient leurs concitoyens des jeux; prétendant qu'il n'étoit pas possible qu'ils ne fussent favorisés au préjudice des étrangers.

Dio-Chrys. Her. l. 2. p. 160.

On appella quelquefois de la sentence des Hellanodiques au Sénat d'Olympie; car il se présentoit des difficultés dans le jugement, d'autant plus qu'il s'agissoit moins de couronner le vainqueur en apparence, que ceux qui avoient remporté le prix, en suivant toutes les règles prescrites par la discipline athlétique: on vit aussi quelquefois des juges accusés de s'être laissé corrompre.

Pausf. l. 6. c. 2.

Il est temps enfin de voir les athlètes aux prises. Le soleil n'éclaire point encore le jour célèbre qui doit être témoin de tant de victoires, & déjà la place destinée à la célébration des jeux, est remplie d'une foule innombrable. Avant le lever de cet astre, les Hellanodiques entrent & apparient les coureurs : ce n'est que vers le milieu du jour, qu'ils appelleront les athlètes au pentathle, & aux autres combats plus pénibles. *Pauf. l. 6. c. 24.*

La Course.

Les jeux Olympiques s'ouvroient par la course (*a*) : cet exercice y tenoit le premier rang. Il amusoit long-temps les spectateurs, & d'autant plus agréablement, que le plaisir qu'il donnoit, n'étoit mêlé d'aucun sentiment de peine.

L'ancienne manière de faire la guerre, rendoit la course d'une nécessité indispensable : l'homme alors y faisoit plus comme individu, que comme partie d'un

(*a*) Consultez, sur les exercices de la Palestrique, cinq *Dissertat.* de BURETTE, *sur la Lutte, le Pugilat, la Course, le Pentathle, le Disque* ou *Palet*, tom. 3. des MÉM. DE L'ACAD.

corps. Soutenir de longues marches; fondre avec précipitation sur l'ennemi; en éviter avec souplesse la poursuite; le presser dans sa déroute, c'est presque en quoi consiste la guerre des Sauvages; &, de toutes leurs qualités guerrières, la plus importante est l'agilité.

Elle ne fut pas moins nécessaire dans les temps postérieurs. « Il faut » dit un ancien Tacticien « accoutumer » à la course, ceux que l'on destine » à la guerre, afin qu'ils soient en état » de se jetter plus vivement sur l'en» nemi, de se saisir au besoin d'un » poste avantageux, de l'enlever, » d'aller promptement à la découverte, » d'en revenir de même, & d'atteindre » plus facilement les fuyards ».

Veget. l. 1. c. 9.

On fit ensuite de la course un objet de plaisir, & enfin la médecine s'en empara, comme d'un moyen propre à rendre la santé, ou à prévenir les maladies.

Vitruv. l. 5. c. 11.

La partie des Gymnases où les coureurs s'exerçoient, & le lieu où dans les jeux publics, ils venoient faire montre de leur agilité, portoient également le nom de Stade (a). Celui des jeux publics d'Olympie, étoit

(a) Ce mot, dans la première institution,

formé par une levée, ou espèce de terrasse, sur laquelle les Agonothètes avoient leurs sièges. Il étoit de six-cents pieds, & n'avoit eu, dit-on, d'autre mesure, que le pied d'Hercule: il surpassoit tous les autres stades composés d'un pareil nombre de pieds, précisément de la quantité dont le pied du héros excédoit celui d'un homme ordinaire. Pauſ. l. 6. c. 20. Gell. l. 1. c. 1. Censor. c. 12.

Une ligne tracée suivant la largeur du stade, composa d'abord la barrière: à cette trace, on joignit ou l'on substitua une petite éminence, ou espèce de gradin. Une simple corde, ou une tringle de bois, servoit à mettre un Poll. Suid. Pauſ. l. 6.

---

ne signifioit autre chose, qu'une certaine mesure employée par les Grecs, pour déterminer la distance d'un lieu à un autre. Le nom de *Stade* convenoit d'autant mieux, dit Burette, à cette espèce de mesure, qu'on ne pouvoit parcourir avec vîtesse, un espace de cette étendue, sans marquer le terme de cette course, par une petite *station* qui servoit à reprendre haleine. Ainsi, lorsqu'on comptoit un certain nombre de *stades* d'un endroit à un autre, on distinguoit originairement par-là, un certain nombre de pauses ou de *stations* qui divisoient en parties égales, l'espace dont on fixoit la mesure ou l'étendue.

frein à l'impatience des coureurs, jusqu'au moment où on la baissoit pour donner le signal : alors ils s'élançoient dans la carrière, à l'extrémité de laquelle étoit la borne. Les coureurs, qui faisoient usage d'onctions & de frictions, n'avoient qu'une ceinture & une espèce de chaussure particulière : exercés sur un sable mouvant & qui cédoit à la moindre impression, ils voloient sur un terrein solide (*a*), tel que celui des stades publics.

Lucian. de Gymn. Poll. Schol. Aristoph. in nub.

On rendit la course un spectacle plus intéressant encore, en doublant ses difficultés. Les jeux Néméens avoient des athlètes qui couroient le stade tout armés : Olympie admit le même exercice, qui s'introduisit dans les jeux Pythiques, & probablement dans les Isthmiques.

Pauf. passim. Pind. Isthm. Od. 1.

Ces athlètes, nommés Hoplitodromes (*b*), avoient au moins le casque, le bouclier & les bottines ; peut-être l'armure complette, mais légère sans doute. Dans la suite, les Eléens ayant

Pauf. l. 6. c. 10. Heliod. Æthiop. l. 4. Stat. l. 6.

(*a*) Nous renvoyons à BURETTE, pour ce qu'il dit sur l'extirpation de la rate.

(*b*) Ὁπλιτόδρομοι.

banni cette course de leurs jeux, les autres Grecs les imitèrent.

Rangés sur une même ligne, & dans la place que le sort leur avoit assignée, les coureurs, en attendant le moment du départ, préludent par divers mouvements, & se mettent en haleine. Le signal est donné, ils partent, ou plutôt ils volent; l'adresse seule & la légèreté se disputent la victoire. Si par un accident imprévu, un athlète tombe, & entraîne dans sa chûte, celui qui le suit; ses concurrents peuvent sans honte, profiter d'un avantage dû au seul hazard, & le premier arrivé au terme, enlève le prix.

Quelle idée nous laissent des coureurs, les expressions dont se servent les auteurs, pour peindre la rapidité de leur course! Ladas ne laissoit sur le sable aucun vestige de ses pieds; jamais Arias ne se voyoit qu'à la barrière, ou à la borne; Polymnestor, jeune Chèvrier de Milet, n'est produit aux jeux Olympiques, qu'après avoir atteint un lièvre à la course.

Solin. Polyhist. c. 1. Anthol. l. 1. c. 1. ep. 8.

Ce que Pline nous raconte de la légèreté des coureurs, ne fera qu'ajouter à notre étonnement. On regardoit comme merveilleux, que Phi-

L. 37. c. 26. & l. 2. c. 71.

lippide eût parcouru en deux jours, les 1140 ſtades qu'il y a d'Athènes à Lacédémone, juſqu'à ce qu'on vît Anyſtis, de cette dernière ville, & Philonide coureur d'Alexandre le Grand, faire le chemin de Sicyone à Elis, qui eſt, dit-il, de 1200 ſtades, entre la première & la neuvième heure (a).

Outre la courſe du ſimple ſtade, dont il vient d'être queſtion, & qui conſiſtoit à parcourir une ſeule fois

---

(a) Le même auteur ajoute que, de ſon temps, on voyoit des Athlètes parcourir 160 mille pas dans le Cirque, & que, ſous le Conſulat de Fonteius & de Vipſanius, un enfant de huit ans, avoit parcouru dans ce même Cirque, 75 milles, depuis midi juſqu'au ſoir. Ce qui rend ces courſes à pied plus merveilleuſes encore, c'eſt que Tibère-Néron mit un jour & une nuit, pour faire, avec trois voitures, une marche de 200 mille pas. Au ſujet des 1200 ſtades parcourues en neuf heures, par Philonide, le Traducteur de Pline obſerve, qu'en certain temps de l'année, les heures des anciens excédoient de beaucoup la durée des nôtres. Lorſque le coureur revenoit d'Elis à Sicyone, il n'y arrivoit qu'à la troiſième heure de la nuit, quoique le chemin fût en pente, & par conſéquent plus facile. La raiſon

l'étendue de la carrière, il y avoit encore *le Dolique*, & celle du double ſtade.

Dans celle-ci, nommée *Diaule*, les athlètes, ſouvent armés, & portant une couronne ſur la tête, après avoir tourné la borne, regagnoient la barrière par l'autre côté de la lice.

Schol. Ariſtoph. in avib. Pauſ. paſſim. Suid.

Cet exercice quoique très-ancien, ne commença néanmoins à faire partie des jeux Olympiques, que dans la quatorzième Olympiade.

La plus longue des courſes agoniſtiques, étoit le Dolique, où l'on tournoit pluſieurs fois autour de la borne. Elle étoit compoſée de pluſieurs Diaules : mais nous ne pourrions rien dire de ſatisfaiſant ſur le nombre des ſtades qu'elle comprenoit.

Le Pentathle.

Le ſoleil approche du milieu du Ciel; les courſes ſont finies, les Hellanodiques appellent les athlètes pour

Pauſ. l. 6. c. 24. & l. 5. c. 8.

---

eſt qu'en allant, il ſuivoit le cours du ſoleil; au lieu qu'en revenant, il le croiſoit; puis paſſant outre, il le laiſſoit de plus en plus derrière lui, s'avançant toujours vers des lieux à l'égard deſquels cet aſtre étoit déjà couché.

Aristot. Rhet. l. 1. c. 5. Anthol. l. 1. c. 1. ep. 8.

le pentathle. La matinée avoit été employée aux exercices doux & modérés; l'après-midi étoit réservé aux plus pénibles.

Entre ces deux espèces de combats, étoient placés ceux qui réunissoient l'agilité à la force : rarement il se trouvoit des athlètes qui excellassent en l'un & en l'autre genre. Les Pentathles, ainsi nommés des cinq exercices, *la lutte, la course, le saut, le disque & le javelot*, dans lesquels ils se distinguoient, étoient regardés comme les plus parfaits de tous.

Le pugilat en fit aussi partie. Les différents combats Gymniques ne furent introduits que successivement dans les jeux. Ils consistèrent d'abord, dans la simple course du stade; on y joignit ensuite le diaule, puis la lutte & le pentathle; le pugilat n'y parut que plusieurs années après. Dans la première institution du pentathle, cet exercice ne put donc y être compris, puisqu'il ne faisoit point encore partie des jeux. On le joignit enfin aux cinq autres, & les athlètes, qui alors eussent dû porter le nom d'*Hexaples*, conservèrent néanmoins celui de Pentathles, consacré par l'usage.

Nous

Nous avons déjà parlé de la course; nous traiterons bientôt de la lutte, & du disque. Les jeux célébrés en l'honneur de Patrocle, nous ont offert l'exercice du javelot, si nécessaire pour la guerre: le saut ne l'étoit pas moins. Pour s'y rendre plus habile, les sauteurs s'exerçoient d'abord, en tenant à la main des boules de plomb: ils faisoient voler la poussière comme les coureurs; mais sans changer de place. Les Lacédémoniens sautoient en hauteur, en longueur, en arrière. Quelquefois le saut se faisoit avec les mains vuides: on s'élançoit d'un endroit pour arriver à un autre; delà ce proverbe Grec; *sauter au-delà des bornes*, pour désigner un homme qui donne dans l'excès.

Le Saut.

Lucian. in Gymn.

Xenoph. Aristot. Pauf. Poll.

Le Pentathle se décidoit en un seul jour, souvent même en peu d'heures. Sauter le plus loin, pousser un disque à plus grande distance, lancer un javelot plus près du but, fournir plus promptement la carrière du stade, renverser le premier son adversaire; c'est en quoi consistoit cet exercice. L'athlète qui n'eût pas vaincu dans ces cinq combats, n'étoit point couronné; à moins que son rival, après

Schol. Sophocl. in Electr. v. 687.

Pauf. Pind. in 7. Nem.

quelques efforts, reconnoissant la supériorité de son adversaire, ne lui abandonnât la couronne, sans la lui disputer davantage.

Le Disque. Pauf. l. 2. c. 16. & l. 5. c. 8. Pind. Olymp. 10.

L'accident arrivé à Persée inventeur du *disque* (a) ou *palet*, n'avoit pas fait négliger cet exercice : il faisoit partie des amusements, dans les siècles héroïques ; dès le temps d'Hercule, il étoit admis à Olympie : négligé ensuite, il n'y reparut qu'à la dix-huitième Olympiade.

Eust. in Odyss. l. 8. Ovid. Met.

Comme le disque, dans les jeux publics, faisoit partie du pentathle, le Discobole ne paroissoit sur l'arène, que couvert de l'écharpe ; il demeuroit dans le même équipage qu'exigeoient les autres jeux compris sous cette dénomination. Cette nudité lui permettoit les mêmes onctions qu'aux lutteurs, & lui procuroit autant de force & de souplesse.

Lucian. in Anachar. Eust. in Odyss. Stat. l. 6.

Le disque étoit de cuivre, de fer, ou de bois ; de figure lenticulaire, d'une surface si polie, que pour le rendre moins glissant, les athlètes avoient soin de le frotter de sable ou

---

(a) Du verbe δίκειν, jetter, lancer.

de poussière, ainsi que la main qui le soutenoit. Homère, en donnant à cet instrument l'épithète de Καλαμάδιος, *que l'on porte sur l'épaule*, fait assez connoître quelle étoit sa pesanteur. On employoit aussi des disques de pierre, percés d'un trou, dans lequel on passoit une corde qui servoit à les lancer avec plus de force & de facilité. En attendant le signal, les athlètes préludent pour essayer leurs forces, & se mettre en haleine : ils lancent le disque perpendiculairement; le signal est donné, il s'agit de vaincre.

Iliad. l. 23 v. 431.

Stat. ubi sup.

Pour éviter toute supercherie, un même disque sert à tous les concurrents. Le premier le saisit; il avance un de ses pieds, sur lequel il courbe tout le corps; fait faire plusieurs tours presque horizontalement à la lourde masse, la lance enfin, en la poussant de la main, du bras & de tout le corps qui suit en quelque sorte la même impulsion. Le disque échappé, vole en décrivant une ligne plus ou moins courbe. Les autres concurrents s'approchent; chaque coup est marqué par un piquet, une flèche. Dans cet exercice on ne mettoit de borne, que celle de la vigueur de l'athlète; le vain-

Stat. Hom. Pind. Lucian.

queur étoit celui dont le disque avoit dépassé ceux de ses antagonistes.

La Lutte. Un des plus anciens exercices est la lutte (*a*). Long-temps avant qu'on eût établi des écoles pour appeller l'adresse au secours de la force, les hommes se mesurèrent dans ce combat, où le plus robuste étoit toujours assuré de la victoire.

Dans des siècles où l'on connoissoit peu les armes artificielles, & où néanmoins l'homme étoit sans cesse en guerre, il fallut nécessairement perfectionner les instruments que la nature nous donne pour notre défense; c'est ce qui produisit la Gymnastique, dont tous les exercices ne furent d'abord que des imitations de l'art funeste de se détruire; des préparations à ce pénible métier.

Pauf. l. 1. *c.* 39. La Gymnastique doit une partie de ses progrès à Thésée; insensiblement des pratiques informes s'étoient ré-

---

(*a*) On peut voir, dans la *Dissertation* de BURETTE, les différentes étymologies qu'on donne de ce mot. La plus naturelle paroît être celle qui se dérive de Πάλη, nom Grec de cet exercice; de πάλλειν, *secouer*, *agiter*.

duites en art : le premier, il établit des palestres publiques, où des maîtres enseignoient la lutte aux jeunes gens.

Hercule, en instituant les jeux Olympiques, avoit imposé aux combattants, la loi d'y paroître nuds. Dans les premiers temps, les femmes, loin d'avoir la liberté de combattre aux jeux publics, comme elles l'eurent par la suite, ne pouvoient pas même y assister.

La nature de la plupart des exercices, la chaleur du climat & de la saison, sembloient exiger cette nudité. Une espèce de ceinture, ou d'écharpe, étoit la seule chose, qui, au rapport d'un auteur, empêchât les athlètes d'avoir mis bas toute pudeur; mais l'écharpe d'un d'entr'eux s'étant déliée, lorsqu'il disputoit le prix de la course, ses pieds s'embarrassèrent, il se laissa tomber, se tua, ou au moins céda la victoire à son rival; & une loi enjoignit de ne combattre désormais qu'absolument nud, comme les Lacédémoniens (*a*). Cette nu- *Clem. Pæd. l. 3. c. 5. Isid. Eust.*

(*a*) Denys d'Halicarnasse (l. 7.) place l'époque de ce règlement vers la quinzième Olympiade; mais Thucydide (l. 1.) la fixe vers

dité facilitoit l'usage des onctions, destinées à donner au corps plus de souplesse, & à le remettre de sa lassitude.

Lucian. in Gymn. Dans les palestres, des Officiers particuliers rendoient ce service aux athlètes; quelquefois ils se le rendoient réciproquement: mais comme ces onctions n'eussent laissé aucune prise sur eux, ils se rouloient ensuite sur la poussière, ou se couvroient d'un sable très-fin: préliminaire si essentiel à la lutte & au pancrace, qu'on disoit d'un athlète qui gagnoit le prix sans combattre, qu'il avoit vaincu *sans poussière*.

Poll. Onom. l. 3, c. 30. Les lutteurs sont sur l'arène; chacun a son adversaire. Ils s'empoignent; se tirent en avant: tantôt leurs membres entrelacés, semblent de deux corps n'en faire qu'un; tantôt ils se saisissent & se serrent à la gorge; ils se heurtent du front, se donnent le croc-en-jambe, & cherchent à se renverser.

Orib. l. 6. c. 28. L'athlète a-t-il entraîné son antagoniste dans sa chûte? le combat recommence. Couchés sur le sable, ils se

---

le temps de la guerre du Péloponnèse. Les Asiatiques n'adoptèrent point cette méthode, & continuèrent à se couvrir d'écharpes dans la Lutte & le Pugilat.

roulent l'un ſur l'autre, s'entrelacent en mille façons, cherchent à gagner le deſſus, à contraindre l'adverſaire de demander quartier, de ſe confeſſer vaincu. Cette eſpèce de lutte, s'appelloit Horizontale: celle qui l'avoit précédée, ſe nommoit Perpendiculaire. La troiſième, qui peut-être n'étoit qu'un prélude à la véritable lutte, conſiſtoit à ſe croiſer les doigts, en ſe les ſerrant avec force; à ſe pouſſer en joignant les paumes des mains; à ſe tordre les doigts, les poignets, & les autres jointures des bras, ſans ſeconder ces divers efforts, par le ſecours d'aucun autre membre. Un certain Léontiſque excelloit tellement dans ce combat, qu'il l'employoit ſeul pour obliger ſon antagoniſte d'avouer ſa défaite.

Galen. de ſanit. tuend. l. 2.

Pauſ. l. 6. c. 4.

La lutte d'Ajax & d'Ulyſſe, dont nous avons donné la deſcription d'après Homère, fait mieux connoître cet exercice que les plus longues diſſertations. Plaçons encore ſous les yeux du lecteur un de ces tableaux, tiré du roman d'Héliodore : c'eſt contre un Ethiopien, que Théagène s'apprête à combattre : « les bras étendus » en avant, ferme ſur ſes pieds, pliant

L. 10.

» un peu les genoux, courbant &
» arrondiſſant le dos & les épaules, la
» tête un peu penchée ſur le cou; en
» un mot, roidiſſant & tenant ra-
» maſſées toutes les parties de ſon
» corps, il attend avec impatience ſon
» adverſaire. L'Ethiopien rit de cette
» attitude, & témoignant ſon mépris,
» court à lui avec impétuoſité; de
» ſon bras, comme d'un levier, il le
» frappe ſi rudement ſur le cou, que
» le bruit ſe fait entendre des ſpecta-
» teurs. Théagène ſent que la ruſe le
» ſervira mieux que la force; &, quoique
» le coup qu'il vient de recevoir, ne
» l'ait que légèrement ébranlé, il feint
» de reſſentir la plus vive douleur, &
» préſente l'autre côté de ſon cou à
» découvert. L'Ethiopien revient à la
» charge; Théagène cède, & feint d'ê-
» tre prêt à tomber ſur le viſage.
» L'audace de ſon adverſaire augmente;
» ne doutant plus de ſa victoire, &
» ne ſe tenant plus ſur ſes gardes, il
» fond une troiſième fois ſur Théagène,
» qui, tout courbé, ſe jette bruſque-
» ment ſur lui, tandis qu'il lève le bras
» pour le frapper; & ſe dérobant au
» coup qui le menace, de ſon bras
» droit il repouſſe en haut le bras

» gauche de son antagoniste; de l'autre
» il lui décharge un coup sur la joue.
» L'Ethiopien est entraîné par la pe-
» sante chûte de sa main, qui tombe sans
» rien rencontrer. Théagène se glisse
» par-dessous son aisselle, le saisit au
» corps parderrière: il peut à peine
» l'embrasser; puis lui froissant rude-
» ment & sans relâche, les talons & les
» chevilles avec ses pieds, il le fait
» tomber sur les genoux, se jette sur lui,
» lui pousse en avant les deux mains,
» sur lesquelles il se soutenoit encore,
» & les lui tirant en arrière, par-dessus
» la tête, pour les joindre sur les
» épaules, il le couche par terre. »

Il semble que la couronne étoit bien dûe à l'athlète qui avoit une fois terrassé son rival dans ce pénible exercice; néanmoins elle n'appartenoit qu'à celui qui, après trois combats de suite, avoit au moins remporté deux victoires. Le fameux Milon se présente pour lutter; personne n'ose se mesurer contre un tel adversaire. Le président des jeux l'appelle pour le couronner; le pied lui glisse en s'approchant; il tombe; le peuple s'écrie qu'on ne doit point couronner un athlète qui même sans adversaire, ne sait se garantir

Anthol. l. 2. c. 1. ep. 11.

de la chûte. « Ce n'est pas encore la troisième » répond l'athlète en se relevant ; « je suis tombé une fois ; » mais il faut encore que quelqu'un me » terrasse. »

Pauf. l. 6. c. 14. Ælian. v-h. l. 2. c. 13. Gell. l. 15. c. 16. Val-Max. l. 9. c. 12.

Six fois cet incomparable Crótoniate, fut déclaré vainqueur à la lutte dans les jeux Olympiques, & la première des couronnes lui avoit été adjugée en un âge où il combattoit dans la classe des enfants ; il eut un succès pareil aux jeux Pythiques. Jamais on ne connut de force aussi prodigieuse ; on le vit porter sur ses épaules, sa propre statue faite en bronze par Daméas son compatriote. Personne n'étoit capable de lui arracher de la main, une grenade qu'il empoignoit sans l'écraser. Il se tenoit si ferme sur un disque huilé, qu'il étoit impossible de l'en faire descendre. Il se ceignoit le front d'une corde, & en retenant fortement son haleine, s'enfloit les veines au point de la rompre. Lorsqu'appuyant son coude sur le côté, il présentoit la main droite ouverte, les doigts serrés l'un contre l'autre, à l'exception du pouce qu'il tenoit élevé, nul homme n'eût pu lui séparer le petit doigt des trois autres.

Cet athlète eut le sort de la plupart des hommes extraordinairement robustes, qu'une confiance téméraire conduit souvent au tombeau. Ayant trouvé aux environs de Crotone, un vieux chêne entr'ouvert par des coins qu'on y avoit enfoncés, il entreprit d'achever de le fendre : il dégage les coins ; les deux parties se rejoignent & lui prennent les mains. Ne pouvant se débarrasser, il devient la proie des bêtes féroces.

On raconte du Pancratiaste Polydamas, des choses presqu'aussi surprenantes. Seul, & sans armes, il tua sur le Mont Olympe, un lion furieux. Il saisit par les pieds de derrière un taureau, qui ne put échapper, qu'en laissant dans la main de l'athlète, la corne du pied par lequel il le tenoit. D'une main, il arrêtoit un char dans sa course la plus précipitée. Etonné de ce qu'on disoit de ce personnage, Darius Nothus desira le voir : il se battit contre trois soldats de ceux qui portoient en Perse le nom d'*Immortels*, & les plus aguerris ; il les tua tous. Un excès de confiance le perdit ; il étoit entré dans une grotte avec quelques amis, pour y prendre le frais : le roc s'entr'ouvre,

Pauf. l. 6. c. 5.

ses compagnons fuient; il croit pouvoir soutenir la montagne ; elle s'écroule & l'ensevelit sous ses débris. Ces faits qui paroissent incroyables, furent admis par l'antiquité qui nous les a conservés : ils n'avoient rien d'étonnant pour elle.

Le Pugilat & le Pancrace.

Les Pentathles cèdent la place aux plus robustes des athlètes : de nouveaux spectacles vont s'offrir à nos yeux. Le Pugilat se présente ici naturellement, & nous conduit au Pancrace qui étoit composé de la lutte & de ce premier exercice. L'une consistoit en secousses & en contorsions ; l'autre portoit des coups & les paroit : le Pancrace les réunissoit tous deux.

Les Grecs s'adonnèrent de très-bonne heure à cet exercice, qui demandoit plus de force que de souplesse : aussi toutes onctions y étoient-elles négligées. Il exigeoit un terrein solide, & sur lequel on pût combattre de pied ferme. Les athlètes y portoient une écharpe; ordinairement même, ils se couvroient les mains & les oreilles. Pour être victorieux, il falloit que l'adversaire se déclarât vaincu, soit de vive-voix, soit par quelque signe. Un pareil aveu eût trop

coûté à l'orgueil Spartiate : auſſi Lacédémone étoit-elle la ſeule ville de la Grèce qui rejettât de ſes Gymnaſes, le pugilat & le pancrace. En général, les Grecs faiſoient peu de cas de ce violent exercice, qui preſque toujours enſanglantoit la ſcène, expoſoit ceux qui s'y livroient à être eſtropiés pour le reſte de leurs jours, à ſortir mutilés du combat ; ſouvent même à y laiſſer la vie.

Naturellement cauſtiques, les Grecs railloient volontiers ces malheureux ainſi défigurés ; & les poëtes ne ſe faiſoient point un ſcrupule de s'égayer à leurs dépens. « Ce brave Olympio- » nique » dit plaiſamment l'un d'eux, « avoit autrefois un menton, des ſour- » cils, des paupières, des oreilles ; il » a perdu tout cela, depuis qu'il fait » profeſſion du pugilat : auſſi ne re- » cueillera-t-il rien de la ſucceſſion pa- » ternelle ; car, après l'avoir confronté » avec ſon portrait, produit par ſon » propre frère, on n'a trouvé en- » tr'eux aucune reſſemblance, & il » a été déclaré étranger. » *Anthol. l. 2. ep. 1.*

« Ulyſſe » diſoit un autre « après » vingt ans d'abſence, fut reconnu par » ſon chien. Pour toi, Stratophon, *Ibid. ep. 2.*

» après quatre heures de pugilat, tu » deviens méconnoissable, non-seule- » ment aux chiens, mais à toute la » ville; regarde-toi dans ton miroir, » & tu jureras que tu n'es point Stra- » tophon. »

Galen. hort. ad art. c. 12. & de parv. pil. c. 5.

Tandis que les poëtes lançoient des sarcasmes sur le pugilat, des écrivains sérieux cherchoient à en prouver l'extravagance; mais, quand le ridicule ne parvient point à corriger, il est rare que la raison le tente avec succès.

Dio-Chrys.

On a vu cependant un de ces athlètes mériter d'avoir des orateurs distingués pour panégyristes : c'étoit Mélancomas. Ses bras & ses poignets avoient acquis une telle force, qu'il pouvoit pendant deux jours consécutifs, les tenir dans une extension continuelle: il n'employoit point d'autres moyens de défense. Devenu par-là inaccessible à ses adversaires, après les avoir épuisés en efforts inutiles, il les contraignoit de lui céder la victoire, sans avoir ordinairement donné ni reçu un seul coup : c'étoit vaincre au Pugilat, sans l'exercer.

Les poings furent d'abord les seules armes usitées dans ce combat : mais introduits dans les jeux publics, les

athlètes furent armés de cestes, espèce de gantelets composés de plusieurs courroies (*a*) peu larges, qui affermissoient le poignet & les doigts en arrondissant la main, & augmentoient la violence des coups: mais ils eussent paru trop doux encore; les cestes de cuir simple, n'étoient en usage que dans les Gymnases où s'exerçoient les athlètes. Dans les jeux publics, plusieurs plaques, ou bossettes de cuivre, de fer, ou de plomb, en rendoient la superficie raboteuse, & les atteintes plus meurtrières. Cette arme ne pouvoit être admise dans le pancrace; elle eût empêché les athlètes de se saisir, comme l'exigeoit la lutte, qui faisoit partie de ce combat. *Plat. de leg. l. 8. init. Plut. præcept. polit.*

Les Grecs, malgré les violents exercices auxquels ils s'adonnoient, & qui endurcissoient extrêmement leurs organes, n'eussent point été à l'épreuve de pareils coups: des Amphotides, espèce de calottes, couvroient leur tête, à laquelle sur-tout en vouloit un

(*a*) Ἱμάντες, *des courroies*. Ils avoient encore d'autres noms.

athlète, lorſqu'il ſe battoit à outrance, & amortiſſoient la violence des coups.

Ælian. v-h. l. 10. c. 19.

Le trait ſuivant, fera juger de la conſtance d'un de ces combattants : un horrible coup lui briſe les dents ; aucun mouvement extérieur ne décèle ſa bleſſure ; il les avale avec le ſang qui ſort de ſa plaie, & par cette ruſe courageuſe, dompte l'adverſaire qui venoit de le bleſſer ſans le ſavoir, & qui perd courage au moment qu'il touche à la victoire.

C'étoit un avantage conſidérable, de mettre ſon antagoniſte en face du ſoleil : mais ne nous arrêtons point à décrire ce que nous pouvons repréſenter. Homère nous a déjà peint un de ces combats ; Théocrite, dans celui de Pollux & d'Amycus, achèvera de nous les faire connoître, en multipliant les incidents qui les particulariſoient.

Idyl. 22. p. 80. &c.

« Armés de ceſtes, les deux com» battants s'avancent au milieu de l'aſ» ſemblée, ne reſpirant que le meurtre » & le carnage. Leurs premiers efforts » ſont employés à ſe garantir de la » vue du ſoleil. Ton adreſſe, généreux » Pollux, te procure cet avantage, & » laiſſe la face de ton adverſaire ex-

» posée aux rayons de cet astre. Amy-
» cus qu'irrite une pareille situation,
» marche à son ennemi, les bras levés
» pour le frapper : il est prévenu par le
» fils de Tyndare, qui lui décharge un
» coup sur le haut de la joue. La rage
» d'Amycus en redouble ; les Bébry-
» ciens, par leurs cris, animent leur roi.
» Les compagnons de Pollux, ne ces-
» sent de l'encourager ; ils craignent
» qu'ayant si peu de terrein, il ne soit
» vaincu & accablé sous le poids énorme
» de ce nouveau Titye.

» Le fils de Jupiter l'attaque de
» droite & de gauche : il frappe alter-
» nativement des deux poings. Etourdi
» des coups qui se succèdent, son rival
» s'arrête ; il crache le sang. Les spec-
» tateurs s'écrient, lui voyant la bou-
» che & les joues défigurées par d'hor-
» ribles plaies, & le visage gonflé au
» point, qu'à peine lui apperçoit-on les
» yeux. Pollux augmente son trouble :
» il feint de lui porter une multitude
» de coups, l'oblige de se tenir tou-
» jours en garde, & le frappe enfin si
» rudement entre les sourcils, qu'il lui
» met l'os du front à découvert. Amy-
» cus tombe, il est étendu sur l'herbe ;
» mais bientôt il se relève, & le combat

» recommence avec plus d'acharnement:
» ils se chargent à grands coups de
» ceste. Le Roi de Bébrycie en veut
» sur-tout à la poitrine & au cou
» de son adversaire. Pollux continue
» à lui faire de cruelles blessures. La
» sueur coule par torrents du corps
» d'Amycus ; peu-à-peu il s'affoiblit,
» ses chairs s'affaissent, sa taille paroît
» considérablement raccourcie. Pollux
» semble acquérir de nouvelles forces
» en combattant ; son coloris n'en a
» que plus d'éclat & de vivacité.

» Amycus tente un nouvel effort.
» De sa main gauche, il saisit celle
» de Pollux, dont il esquive le coup
» en se courbant obliquement, & le-
» vant le bras droit, il en fait une ter-
» rible décharge sur son adversaire. Le
» Roi d'Amycles eût été dangereu-
» sement blessé ; mais dérobant adroi-
» tement sa tête au coup qui la me-
» naçoit, & qui lui tombe sur l'épaule,
» il en porte un si rude à la tempe gauche
» d'Amycus, que le ceste y fait une
» large plaie. Un sang noir s'en échappe ;
» il lui pousse son poing gauche contre
» la bouche, & lui fait craquer les
» dents ; sans cesse il lui meurtrit le
» visage, par des coups réitérés. Enfin

» ce redoutable ennemi, les mâchoires » brisées, exténué, tombe presque sans » connoissance; & tendant les deux » mains à son vainqueur, près de » mourir il avoue sa défaite. »

Courses de chevaux & de chars.

Quittons ces exercices meurtriers, & voyons les Grecs applaudir à des jeux plus humains. D'autres combats nous appellent: déjà le bruit des chars se fait entendre; le hennissement des chevaux retentit dans les airs: les portes de l'Hippodrome s'ouvrent, une foule de spectateurs s'y précipite (*a*).

Les Hippodromes (*b*) étoient beaucoup plus vastes que les stades. Les premiers furent d'immenses plaines; tel celui où Achille célébra des jeux & proposa des courses en l'honneur de Patrocle. Dans les temps héroïques, ces spectacles n'étoient pas périodiques; les évènements remarquables seuls y

---

(*a*) Consultez, *sur les Courses de Chevaux & celles des Chars*, les trois *Dissertations* de l'Abbé GÉDOYN, tom. 8 & 9 des MÉM. DE L'ACAD.; & dans ce dernier, le *Mémoire* de M. DE LA BARRE, *sur les places destinées aux jeux publics dans la Grèce, & sur les courses qu'on faisoit dans ces places.*

(*b*) De ἵππος, *Equus*, & de Δρόμος, *cursus*.

donnoient lieu, & tout champ spacieux devenoit celui de la scène : mais, quand ces courses firent partie des jeux publics, & qu'on leur eût consacré des emplacements particuliers, il fallut se restreindre : les places destinées à ces combats furent fixées à quatre stades de longueur, sur une de largeur. (*a*)

Plut. in Solon.

(*a*) Il n'est pas aisé de décider combien de fois il falloit tourner la borne, pour remporter le prix. BURETTE, dans son *Mémoire sur la Course*, prétend qu'on tournoit douze fois autour de la borne ; ce qui ne pouvoit se faire qu'en parcourant 24 stades, par diverses allées & venues. Mais, objecte l'Abbé GEDOYN, M. Burette confond le Stade avec l'Hippodrome ; &, comme ce dernier n'avoit pas moins de quatre stades ; le parcourir 24 fois, eût été, selon lui, faire cinq grandes lieues de France. Cet Abbé croit donc que la Lice étoit divisée en douze espaces, & que le char qui les parcouroit, quoiqu'il n'eût tourné qu'une fois la borne, méritoit l'épithète de Δωδεκάγναμπτον : expression qui a engagé Burette à avancer que le char tournoit douze fois la borne. Peu content de ces deux opinions, M. DE LA BARRE veut que l'expression Δωδεκάγναμπτον, ne signifie pas *tourner autour*, mais *plier* ou *fléchir* : d'où il conclud que les courses consistoient, non à faire douze fois le tour de la borne, mais seulement à parcourir

Les courses de chars formoient le spectacle le plus brillant des jeux Olympiques. Les Princes, les rois mêmes en envoyoient à Olympie avec des attelages pour disputer le prix, soit en personne, soit par leurs écuyers.

Au siècle de Troie, les Grecs atteloient trois chevaux à un char; mais cet usage ne passa jamais dans les jeux de la Grèce. Dès la vingt-cinquième Olympiade, on vit paroître à Olympie, des Quadriges, espèce de coquille montée sur deux roues, avec un timon fort court, sur lequel on rangeoit quatre chevaux de front. Hom. Iliad. Pausf.

Tous les chars se rendoient à la barrière, place qui à Olympie avoit quatre-cents pieds de long. Large à son entrée, elle se rétrécissoit peu-à-peu vers l'Hippodrome, & se terminoit en éperon de navire. Dans toute sa longueur, à droite & à gauche, on voyoit des remises, sous lesquelles se

---

ce nombre de fois, la longueur de l'Hippodrome, en tournant six fois seulement la borne à laquelle on se plioit, pour ainsi dire, douze fois, partie en tournant derrière, partie en rentrant dans la place.

rangeoient les chars & les chevaux, ſelon la place que le ſort leur avoit aſſignée : une longue corde les y tenoit enfermés. Un dauphin poſé au-deſſus de la porte qui conduiſoit à l'Hippodrome, s'abaiſſoit & deſcendoit ſous terre. A ce ſignal, les cordes tomboient, & les chars ſortant de chaque côté, alloient dans la carrière, ſe ranger ſur une même ligne.

La lice étoit un quarré long, terminé par la borne placée au milieu de la largeur, dans un quarré beaucoup plus petit qui la reſſerroit tellement, qu'il ne pouvoit paſſer autour, qu'un char de front. La borne avoit elle-même peu de largeur, comme on a pu s'en convaincre par la deſcription que fait Neſtor à ſon fils, de celle des jeux de Patrocle.

Iliad. l. 23. v. 420. A la ſuite du terre-plein de l'Hippodrome, règnoit une tranchée en pente douce, qui le terminoit dans ſa largeur. Elle étoit abſolument néceſſaire, dans le cas où l'un des chars fût venu à ſe briſer contre la borne. Si la pente eût été rapide, cet accident auroit mis fin à la courſe ; mais ſon talud prolongé, permettoit aux chars qui ſuivoient, de

descendre dans le fossé, d'en parcourir une partie, & de faire ainsi le tour de la borne.

Les directeurs étoient assis à l'une des extrémités de la place, non loin de l'endroit où se terminoit la course, prêts à couronner le vainqueur. Un mur à hauteur d'appui, ou une simple barricade le long de laquelle se rangeoit une foule de spectateurs, formoit le contour des Hippodromes. A la sortie de la barrière, se présentoit le génie Taraxippus (*a*) : sans doute, pour que la course fût plus glorieuse, on avoit trouvé moyen de rendre cette figure effrayante; du moins à son aspect, les chevaux troublés, n'obéissant plus, ni à la voix, ni à la main du conducteur, renversoient souvent le char & l'écuyer. *Paus. l. 6. c. 20.*

La description de la course du vingt-troisième livre de l'Iliade, nous a mis sous les yeux une partie des dangers qu'offroit ce noble exercice: celle que Sophocle nous a laissée dans *Electr. act. 2. sc. 2.*

(*a*) De ταράττειν, *épouvanter*, & ἵππος, *Cheval.*

son Oreste, achèvera de donner l'idée de ces combats mémorables.

« Le soleil est à peine au milieu de » sa course : Oreste paroît parmi » un grand nombre de concurrents; ils » étoient dix, de différentes contrées » de la Grèce; même deux de la Li- » bye. Le sort assigne leurs places; ils » partent au son des trompettes : on » les entend animer leurs coursiers; on » les voit agiter les rênes. Le bruit » sourd des chars roulants, fait retentir » toute la lice; un nuage de poussière » les couvre, & s'élève dans les airs. » Les concurrents confondus, n'ou- » blient rien pour se devancer les uns » les autres. On voit l'écume fumante, » & le nuage formé par l'haleine des » chevaux, blanchir les roues & le » derrière des chars.

» Déjà Oreste étoit arrivé à la der- » nière borne, & tâchant de la tour- » ner, il lâchoit les rênes au cheval de » dessous la main, tandis qu'il arrêtoit » l'autre. Jusques-là tous les chars » avoient couru sans accident fâcheux; » quand tout-à-coup les coursiers du » guerrier d'Enie s'emportent, & au » sixième ou septième tour, vont don- » ner contre un des Libyens : les chars » se

» se culbutent les uns sur les autres : » bientôt le désordre est général ; les » débris dont est couvert le champ de » bataille, offrent l'image d'un véritable » naufrage. L'Athénien, en habile con- » ducteur, sait éviter le danger : il s'é- » carte de côté, & arrête l'impétuosité » de sa course, laissant les chars qui le » suivent à la file, se confondre pêle- » mêle, & se fracasser dans ce bou- » leversement général.

» Parvenu à la dernière borne, » Oreste se flattoit d'une prochaine » victoire : il voit qu'il ne lui reste » qu'un adversaire, & poussant ses » coursiers avec plus d'ardeur & » moins de ménagement, il le pour- » suit si vivement, qu'il l'atteint. » Leurs chars paroissent voler sur la » même ligne : tantôt les chevaux de » l'Athénien passent de toute la tête » ceux d'Oreste ; tantôt ceux d'Oreste » passent de même les coursiers de » son concurrent. Enfin l'infortuné » Prince d'Argos avoit déjà fourni » toutes les courses, sans que son char » fût endommagé, lorsque laissant flotter » les rênes du côté gauche, tandis que » le char tournoit, il heurte la borne. » L'essieu se brise, le Prince tombe

» embarrassé dans les rênes. Au » bruit de sa chûte, les coursiers effrayés, s'échappent sans tenir de » route certaine : un cri dans l'assemblée s'élève : *quels exploits ! & quelle » destinée !*

» Traîné dans la poussière, la tête » penchée, les pieds en l'air, Oreste » fait de vains efforts pour se débarrasser. On arrête enfin, quoiqu'avec » peine, les chevaux fougueux : on » le relève, mais sans mouvement, » sans vie, & tellement baigné dans » son sang, qu'il n'est plus reconnoissable. »

S'exposer à de pareils dangers, pour obtenir une simple couronne, étoit montrer un désintéressement peu commun. Ce n'est pas qu'il ne se trouvât plusieurs villes, où l'on n'eût conservé la coutume usitée dans les siècles héroïques, de donner au vainqueur des récompenses effectives : Lacédémone, Thèbes, Sicyone, Argos, Tégée, &c. ; mais les grands jeux de la Grèce n'offroient que des couronnes : un héraut la mettoit sur la tête du vainqueur.

Pind. 1. Isthm. 10. Nem. & alibi.

On vit couronner des athlètes morts dans le combat ; on en vit même couronner de vaincus. Le Pancratiaste

Pauf. l. 8. c. 40.

Arrichion, près d'être suffoqué par son adversaire qui le tient à la gorge, lui saisit le pied, lui rompt un orteil, & l'oblige par l'extrême douleur qu'il lui cause, de se reconnoître vaincu, dans le moment même où Arrichion expire: ce dernier est couronné. L'athlète Creugas, aux jeux Néméens, en présence de toute l'assemblée, convient avec Damoxène son adversaire, de s'avertir réciproquement des coups qu'ils voudront se porter au pugilat. Le premier frappe l'autre à la tête: « leve le bras » dit alors Damoxène; puis, sans l'avertir, il le frappe au défaut des côtes, avec l'extrémité des doigts, plonge sa main dans le flanc de Creugas, & lui arrache, par la plaie, les entrailles avec la vie. Le vaincu fut couronné, & le vainqueur exilé.

Tels étoient les spectacles qu'offroit Olympie à la Grèce assemblée. Qu'on se représente les passions diverses qui agitoient & les acteurs & les spectateurs; l'ardeur des uns, les transports des autres! Qui pourroit exprimer le tumulte, les cris, les inquiétudes, les différentes postures, les changements de couleur des assistants,

Dio-Chryf. Orat. 32. Philostr. l. 2. imag. 6.

qui eux-mêmes volent avec plus de rapidité que les chars, & apprêtent à rire aux spectateurs de sang-froid, qui les voient courir devant les concurrents, & tomber par terre! Le prix est-il remporté? quelles acclamations, quels applaudissements! il semble que l'athlète victorieux, triomphe de toute la Grèce. Les uns poussent des cris de joie, sautent sur leurs sièges; d'autres frappent des mains ou secouent leurs robes: ceux-ci sont tellement transportés, qu'ils ne tiennent point à terre; ceux-là s'abandonnant à leurs saillies, luttent contre leurs voisins: la vue de l'athlète les tient en admiration, dans le ravissement. Comment le vainqueur ne se fût-il pas cru égal aux Dieux, puisqu'à sa présence, toute la nation faisoit éclater de tels transports?

Plut. Symp. l. 8. Dans tous les jeux, la couronne étoit accompagnée de palmes; symbole ingénieux: cet arbre se redresse avec d'autant plus de vivacité, qu'on a fait plus d'efforts pour le courber.

Lucian. Suid. Vitruv. Plut. Athen. A peine le vainqueur est-il couronné, qu'un héraut, précédé d'un trompette, le conduit dans tout le stade, proclamant à haute voix, son nom & sa patrie. Les acclamations redoublent,

on le couvre de fleurs, on le charge de préſents; il part comblé de gloire: la renommée le devance; ſes concitoyens accourent au-devant de lui: on a fait brèche au rempart; des villes aſſez heureuſes pour poſſéder de ſi vaillants hommes, n'ont plus beſoin de murailles. Revêtu des marques de ſa victoire, & monté ſur un Quadrige, il entre en conquérant, précédé de flambeaux & ſuivi du plus nombreux cortège. La fête eſt terminée par des feſtins, que ſes amis lui donnent, & par d'autres qu'il leur rend (*a*).

Ses concitoyens s'empreſſent de l'accabler de privilèges. Dans les ſpectacles, la première place eſt la ſienne; la patrie veille à ſa ſubſiſtance le reſte de ſes jours. La cité qui l'a vu naître, lui érige des monuments, des ſtatues, avec des inſcriptions; la poéſie, les archives publiques, concourent à l'envi à rendre ſa mémoire immortelle: le vainqueur à la courſe, dans les jeux Olympiques, *Athen. l. 10. c. 2.*

(*a*) Les Athlètes victorieux étoient traités dans le Prytanée d'Olympie, tant que duroient les jeux.

voit son nom faire époque dans la chronologie.

Pauf. l. 6. c. 18. Le bois fut d'abord la matière des statues, qu'ordinairement la patrie des vainqueurs leur faisoit élever à Olympie; quelquefois on choisissoit le lieu de leur naissance: le bronze servit ensuite à éterniser des victoires qui égaloient aux plus grands capitaines, ceux qui *Plin. l. 34. c. 4. & 5.* les avoient remportées. Mais, pour être digne de cet honneur, il falloit avoir été trois fois couronné aux jeux Olympiques. Postérieurement, les statues re- *Nep. in Chabr.* présentèrent les athlètes dans l'attitude qu'ils avoient lors du combat; & nuds, sur-tout depuis qu'ils eurent cessé de se couvrir de l'écharpe : les chevaux même partageoient cet honneur avec *Pauf. l. 6. c. 2. &c.* leurs maîtres. Quel ravissant effet devoit produire cette prodigieuse quantité de monuments que renfermoit l'Attis, ou bois sacré de Jupiter, à Olympie! Un écrivain curieux d'en connoître le nombre, en compta jusqu'à cinq-cents, & las de compter, abandonna l'entreprise: encore Pausanias, dans l'endroit où il nous a laissé cette description, déclare-t-il qu'il ne parle que des statues érigées aux Dieux & aux athlètes les plus célèbres. Quelle école

pour les amateurs de l'art, & pour les artistes! Les ouvrages des élèves de Dipœnus & de Scyllis, leur offroient à Olympie, l'art dans son enfance : ils découvroient ses progrès, dans ceux de Calamis, de Canachus & de Myron; sa perfection, dans ceux de Phidias, d'Alcamène, de Scopas, de Praxitèle; & enfin sa décadence, dans les monuments des temps postérieurs.

On ne faisoit pas toujours ces statues de grandeur naturelle; les Hellanodiques même, très-soigneux qu'aucune ne la surpassât, faisoient renverser toutes celles qui excédoient les proportions de la nature. *Lucian. de imag.*

L'histoire nous a conservé le nom de trois athlètes qui atteignirent au comble de la gloire athlétique. L'un eut un superbe monument après sa mort, & on lui sacrifia comme à un héros; le second fut adoré par les Thasiens, & plusieurs autres peuples Grecs & barbares; le troisième enfin reçut pendant sa vie, les honneurs divins, par l'ordre même de l'Oracle. *Her. l. 5. c. 47. Pauf. l. 6. c. 11. Plin. l. 7. c. 47.*

Les statues de plusieurs jeunes enfants couronnés aux jeux Olympiques, ornoient encore le bois sacré de Jupiter; le jeune Chévrier de Milet, *Pauf. l. 6. passim. Plut. Symp. l. 2. quæst. 5.*

qui força le lièvre à la course, méritoit bien cet honneur. Les jeux Pythiques ouvroient aussi leur lice aux jeunes champions: on connoît un Artémidore qui en un même jour, vainquit au Pancrace, les enfants, les adolescents & les hommes. Il n'en faut pas conclure que, dans ces exercices, on appariât les enfants avec les hommes: c'est un cas extraordinaire.

Au reste, la Grèce eut tort de proposer à l'enfance, des combats déjà si violents pour des hommes: les Eléens le sentirent, puisque la trente-huitième Olympiade fut la seule où ils lui permirent le pentathle. Entélidas de Lacédémone, fut couronné à cette espèce de combat. Un philosophe nous assure que la violence des exercices auxquels on accoutumoit les enfants, ne leur donnoit qu'une vigueur prématurée, qui ne pouvoit les accompagner jusqu'à l'âge viril. En effet, à peine pouvoit-on citer, parmi les Olympioniques, deux ou trois athlètes à qui la nature eût accordé une constitution assez heureuse, pour qu'après s'être signalés dès leur plus tendre jeunesse, dans les combats Gymniques, ils fussent en état de recueillir les mêmes palmes, lorsqu'ils

Pauf. l. 5. c. 9.

Aristot. polit. l. 8. c. 4.

entroient en société de Gymnastique avec les hommes faits. C'est donc avec grande raison qu'Aristote vouloit que l'on proportionnât aux forces des jeunes gens, les jeux qui faisoient partie de leur éducation : mais, dans les temps où il vivoit, ces jeux, célèbres d'abord à tant de titres, s'étoient totalement éloignés de leur institution primitive.

Lucien, dans un de ses dialogues, introduit Anacharsis critiquant les exercices de la Gymnastique, que Solon défend contre le philosophe Scythe. Combien de lecteurs, après l'avoir lu, sont *de Scythie en ce point!* Mais la manière dont le Législateur discute les avantages de la Gymnastique militaire, entraîne l'homme sans préjugés; & les plaisanteries du Scythe, paroissent bien ridicules auprès des raisons de l'Athénien. *In Gymnas.*

Fin du septième Volume.

A DIEPPE : De l'Imprimerie de J.-B.-JOSEPH DUBUC, Imprimeur du Roi.

TABLE DES LIVRES

Contenus dans le septième Volume.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, les V, VI & VIIe Volumes de l'*Hiſtoire de la Grèce, &c.*, par M. COUSIN DESPRÉAUX: on ne peut trop exhorter l'Auteur à accélérer la publication des derniers Volumes de cet excellent Ouvrage.

A Paris, ce 14 Décembre 1781. *Signé*, HOÜARD.



ERRATA.

PAGE 32, *ligne* 18, avoient : *lisez* avoit.
Page 129, *ligne* 4, n'est : *lisez* n'étoit.
Page 137, *ligne* 10, artistes : *lisez* Rapsodes.
Page 152, *ligne* 9, particulières : *lisez* particuliers.
Page 161, *ligne* 14, la : *lisez* le.
Page 175, *ligne* 29, horreurs : *lisez* horreur.
Page 213, *ligne première*, l'élésie : *lisez* l'élésille.
Page 227, *ligne* 11, formant : *lisez* formant chacun.
Page 271, *ligne* 29 : *lisez* Eumétis ou Cléobuline, fille de, &c.
Page 315, *lignes* 6 & 7, Cependant, &c. : *ponctuez ainsi ;* Cependant les Chaldéens & les Egyptiens,
Page 320, *ligne* 3, qu'elle est : *lisez* qu'elle n'est pas.
Ibid. *ligne* 7, ne vivoit que : *lisez* vivoit.
Ibid. *ligne* 26, ils se servirent : *lisez* il est probable qu'ils, &c.
Page 326, *ligne* 28, n'étoit que de 362 : *lisez* n'étoit que de 362 jours, & même la quatrième n'en avoit que 361.

